

**Isaac Asimov**

**Fondation  
(Foundation)**

1951

On comptait alors près de vingt-cinq millions de planètes habitées dans la Galaxie, toutes soumises à l'autorité impériale dont le siège se trouvait sur Trantor... pour une cinquantaine d'années encore.

Pour Gaal, ce voyage marquait l'apogée de sa jeune vie d'étudiant. Il n'en était pas à sa première expédition dans l'espace : la traversée ne faisait donc guère impression sur lui. Bien sûr, il n'était encore jamais allé plus loin que l'unique satellite de Synnax, où il avait dû se rendre pour recueillir les renseignements sur la mécanique des météores dont il avait besoin pour sa dissertation ; mais, dans l'espace, qu'on parcourût un million de kilomètres ou d'années-lumière, c'était tout comme.

Il ne s'était un peu raidi qu'au moment du saut dans l'hyperespace, un phénomène qu'on n'avait pas l'occasion d'expérimenter au cours des simples déplacements interplanétaires. Le saut demeurait, et demeurerait sans doute toujours, le seul moyen pratique de voyager d'une étoile à l'autre. On ne pouvait se déplacer dans l'espace ordinaire à une vitesse supérieure à celle de la lumière (c'était un de ces principes aussi vieux que l'humanité) ; il aurait donc fallu des années pour passer d'un système habité au système le plus voisin. En empruntant l'hyperespace, ce domaine inimaginable qui n'était ni espace ni temps, ni matière ni énergie, ni réalité ni néant, il était possible de traverser la Galaxie en un instant dans toute sa longueur.

Gaal avait attendu le premier de ces sauts, l'estomac un peu noué ; il n'éprouva, en fin de compte, qu'une infime secousse, un très léger choc qui avait déjà cessé avant même qu'il pût être sûr de l'avoir ressenti. C'était tout.

Et, après cela, il ne reste que l'appareil où Gaal avait pris place, une grande machine étincelante, fruit de douze mille ans de progrès ; et Gaal était là, assis sur son siège, avec dans sa poche un doctorat de mathématiques tout frais et une invitation du grand Hari Seldon à se rendre sur Trantor pour participer aux mystérieux travaux du projet Seldon.

Déçu par le saut, Gaal espérait se consoler en apercevant Trantor. Il rôdait sans cesse dans la salle panoramique. Aux

C'était enfantin d'être ainsi désappointé, mais Gaal n'y pouvait rien, il en avait la gorge serrée. Il n'avait jamais vu Trantor s'étaler dans toute son inconcevable splendeur, en grandeur nature, et il n'avait pas pensé qu'il lui faudrait attendre encore pour jouir de ce spectacle.

## II

L'appareil se posa au milieu d'un mélange de bruits divers : sifflement de l'air ambiant autour de la coque métallique ; ronronnement des dispositifs de climatisation qui combattaient l'échauffement produit par cette friction ; ronflement plus sourd des moteurs en pleine décélération ; brouhaha des passagers qui se rassemblaient dans les salles de débarquement ; grincement des élévateurs entraînant les bagages, le fret et le courrier vers le tapis roulant qui les conduirait jusqu'au quai.

Gaal sentit la légère secousse signifiant que l'astronef venait de s'arrêter. Depuis des heures, la force de gravité de la planète remplaçait lentement la pesanteur artificielle à laquelle était soumis l'appareil. Des milliers de passagers attendaient patiemment dans les salles de débarquement, qui pivotaient sans heurt sur de puissants champs de force, afin de s'aligner sur la nouvelle direction dans laquelle s'exerçait l'attraction. Le moment vint enfin où ils purent descendre les larges rampes qui menaient aux portes béantes.

Gaal n'avait que peu de bagages. Il s'arrêta à un guichet tandis qu'on les examinait rapidement. On vérifia son passeport, on y apposa un visa. Mais il ne prêta que peu d'attention à ces diverses formalités.

Il était sur Trantor ! L'atmosphère semblait un peu plus dense, la pesanteur un peu plus forte ici que sur sa planète natale de Synnax, mais il s'y habituerait. Il se demanda en revanche s'il se ferait jamais à l'immensité de tout ce qui s'offrait à ses yeux.

La gare de débarquement était un édifice titanesque. C'était à peine si l'on distinguait tout en haut le plafond : des nuages auraient pu tenir à l'aise dans ce vaste hall. Et Gaal ne voyait

- Suivez la ligne lumineuse. Le ticket s'éteindra quand vous vous tromperez de direction. "

Gaal se mit en marche. Des centaines de personnes arpentaient comme lui la vaste salle, chacun suivant son itinéraire qui croisait ou chevauchait parfois celui du voisin.

Gaal parvint à sa destination. Un homme vêtu d'un uniforme bleu et jaune criard, en plasto-textile imputrescible, s'empara de ses deux valises.

" Direct pour le Luxor ", dit-il.

L'homme qui suivait toujours Gaal l'entendit. Il entendit aussi Gaal dire : " Très bien ", et il le vit monter dans le petit appareil au nez camus.

Le taxi s'éleva à la verticale. Gaal regardait par la fenêtre incurvée, en se cramponnant instinctivement à la banquette. La foule sous ses pieds semblait se contracter : on aurait dit maintenant de petits groupes de fourmis disséminés à travers l'immensité du hall.

Puis un mur se dressa devant le taxi. Il commençait à une certaine hauteur au-dessus du sol et sa partie supérieure se perdait dans le lointain. Il était percé d'une multitude de trous qui étaient autant de bouches de tunnels. Le chauffeur se dirigea vers l'une des entrées et s'y engouffra, tandis que Gaal se demandait comment on faisait pour ne pas se tromper de tunnel.

Ils étaient maintenant plongés dans les ténèbres, que trouait de loin en loin la lueur colorée d'un signal. L'air sifflait derrière la vitre.

Gaal se pencha en avant pour lutter contre le freinage, puis le taxi déboucha du tunnel et redescendit au niveau du sol.

" Le Luxor-Hotel ", annonça le chauffeur. Il déchargea les bagages de Gaal, accepta d'un air condescendant un pourboire d'un dixième de crédit, fit monter un client qui attendait et décolla.

Depuis l'instant où il avait débarqué, Gaal n'avait pas encore aperçu le ciel.

### III

artificiels. Il s'y attarda quelques instants, puis regagna le hall du Luxor.

" Où puis-je prendre un billet pour un tour de la planète ? demanda-t-il à l'employé de la réception.

- Ici même.

- Quand a lieu le prochain départ ?

- Vous venez de le manquer. Il y en aura un autre demain. Prenez votre billet maintenant, nous vous garderons une place.

"

Mais demain, ce serait trop tard. Il serait à l'université.

" Il n'existe pas de tour d'observation, de belvédère ? reprit-il. Quelque chose qui soit à l'air libre ?

- Si, bien sûr ! Je peux vous vendre un billet, si vous voulez. Attendez que je vérifie s'il ne pleut pas. " L'employé manœuvra un levier placé près de son coude et attendit que des lettres fluorescentes se dessinent sur un écran de verre dépoli. Gaal déchiffra en même temps que lui le bulletin.

" Beau temps, dit l'employé. Mais, d'ailleurs, je crois bien que c'est la saison sèche. Je vous dirai, ajouta-t-il, que je ne sors pour ainsi dire jamais. Cela fait trois ans que je n'ai pas mis le nez dehors. Vous savez, quand on a vu ça une fois... tenez, voilà votre billet. Il y a un ascenseur spécial au fond du hall. Vous verrez la pancarte : "Pour la Tour." Vous n'aurez qu'à le prendre. "

C'était un de ces ascenseurs modernes mus par antigravité. Gaal pénétra dans la cabine et d'autres passagers s'engouffrèrent avec lui. Le liftier manœuvra un bouton. Gaal eut un instant l'impression d'être suspendu dans l'espace quand la gravité tomba à zéro, puis il reprit un peu de poids à mesure que l'appareil accélérât. Le mouvement bientôt se ralentit et Gaal sentit ses pieds quitter le sol. Il ne put réprimer un petit cri.

" Coinchez vos pieds sous la rampe. Vous n'avez donc pas lu l'avis ? "

Les autres le regardaient en souriant s'efforcer vainement de redescendre. Ils avaient tous les pieds passés sous les barres chromées qui sillonnaient la surface du plancher, à soixante

les autres ; il ne se rendait pas compte que seul un fragile cordon reliait ainsi les quarante milliards d'habitants de la planète au reste de la Galaxie. Il admirait seulement la prodigieuse réalisation que constituait cet ensemble, ce point final mis à la conquête de tout un univers.

Un peu étourdi, il revint vers le centre de la plate-forme. Son ami de l'ascenseur lui désigna un fauteuil à côté du sien ; Gaal s'y assit.

" Je m'appelle Jerril, fit l'homme en souriant. C'est votre premier voyage sur Trantor ?

- Oui, monsieur Jerril.

- C'est bien ce que je pensais. La vue de Trantor vous fait toujours quelque chose, pour peu qu'on ait un tempérament poétique. Les Trantoriens, eux, ne viennent jamais ici. Ils n'aiment pas ça. Le paysage les rend malades.

- Malades !... Oh ! je crois que je ne me suis pas présenté : je m'appelle Gaal. Pourquoi cela les rendrait-il malades ? C'est superbe.

- C'est une question d'opinion, Gaal. Quand on naît dans une alvéole, qu'on grandit dans un couloir, qu'on travaille dans une cellule et qu'on prend ses vacances dans un solarium où les gens se bousculent, on ne risque rien de moins que la dépression nerveuse, le jour où l'on s'aventure à l'air libre sans rien que le ciel au-dessus de sa tête. On fait venir les enfants ici une fois par an à partir de cinq ans ; je ne sais pas si ça leur fait vraiment du bien. Je ne crois pas que ce soit suffisant : les premières fois, ils ont de véritables crises de nerfs. Ils devraient commencer dès le jour où ils sont sevrés et venir toutes les semaines.

" Evidemment, reprit-il, vous me direz que ça n'a guère d'importance. Qu'est-ce que cela peut bien faire s'ils ne sortent jamais ? Ils sont heureux en bas et ils gouvernent l'Empire. Tenez, à quelle hauteur croyez-vous que nous sommes ?

- Huit cents mètres ? " fit Gaal, en se demandant s'il n'avait pas l'air trop naïf. Jerril se mit à rire. " Non, dit-il. A peine cent cinquante mètres.

- Comment ? Mais l'ascenseur a mis...

- Oui, dans ceux qu'ils publient, c'est exact. " Gaal commençait à se sentir mal à l'aise.

" Je crois que je vais regagner ma chambre maintenant, dit-il. Très heureux de vous avoir rencontré. " Jerril lui adressa un petit salut de la main.

Dans sa chambre, Gaal trouva un homme qui l'attendait. La surprise l'empêcha d'articuler tout de suite l'inévitable " Que faites-vous ici ? " qu'il avait sur les lèvres.

L'inconnu se leva. Il était assez âgé et presque chauve, et il boitait légèrement, mais il avait le regard vif.

" Je suis Hari Seldon ", dit-il, et Gaal reconnut aussitôt ce visage dont il avait tant de fois vu la photographie.

#### IV

*PSYCHOHISTOIRE : Gaal Dornick a défini la psychohistoire comme la branche des mathématiques qui traite des réactions des ensembles humains en face de phénomènes sociaux et économiques constants...*

*... Cette définition sous-entend que l'ensemble humain en question est assez important pour qu'on puisse valablement lui appliquer la méthode statistique. L'importance numérique minimale de cet ensemble peut être déterminée par le Premier Théorème de Seldon qui... Une autre condition nécessaire est que ledit ensemble humain ignore qu'il est soumis à l'analyse psychohistorique, afin que ses réactions n'en soient pas troublées...*

*Toute psychohistoire valable repose sur les Fonctions de Seldon qui présentent des propriétés analogues à celles de forces économiques et sociales telles que...*

ENCYCLOPEDIA GALACTICA.

" Bonjour, monsieur, dit Gaal. Je... je...

- Vous pensiez que nous n'avions rendez-vous que demain ? C'est exact. Il se trouve seulement que, si nous voulons

- Sous réserve que je vérifie plus tard la dérivation de la fonction, oui ", Gaal prenait bien soin de ne pas se laisser entraîner dans un piège.

" Bon. Ajoutez à cela la probabilité d'un assassinat de l'empereur, d'une révolte du vice-roi, de la récurrence des crises économiques, de la diminution des voyages d'exploration... "

A mesure qu'il parlait, de nouveaux symboles apparaissaient sur le petit tableau pour venir s'adjoindre à la fonction primitive, qui s'étendait et se modifiait sans cesse.

Gaal n'interrompt Seldon qu'une fois : " Je ne vois pas l'intérêt de cette transformation. "

Seldon répéta celle-ci plus lentement.

" Mais, dit Gaal, vous utilisez une socio-opération interdite.

- Parfait. Vous avez l'esprit vif, mais pas tout à fait assez. Elle n'est pas interdite dans ce cas-là. Je vais recommencer en utilisant la méthode d'expansion. "

Ce procédé était beaucoup plus long et, quand Seldon eut terminé le calcul, Gaal reconnut humblement : " Ah ! oui, je comprends maintenant. "

Seldon enfin annonça : " Et voici Trantor dans cinq siècles d'ici. Comment interprétez-vous cela ? Hein ? " La tête penchée de côté, il attendit.

" La destruction totale ! fit Gaal, incrédule. Mais... mais c'est impossible. Trantor n'a jamais été... "

Seldon était vibrant d'excitation ; on sentait que son corps seul avait vieilli. " Mais si, mais si. Vous avez vu comment on parvenait à ce résultat. Exprimez cela en mots. Oubliez un instant les symboles.

- A mesure que Trantor devient plus spécialisée, dit Gaal, elle devient plus vulnérable, moins apte à se défendre. Or, à mesure que s'y développe l'administration centrale de l'Empire, la planète devient une proie plus enviable. D'autre part, étant donné les difficultés croissantes que soulève le problème de la succession impériale, les querelles toujours plus violentes qui opposent les unes aux autres les grandes familles, le sentiment de la responsabilité envers la société va s'affaiblissant.

- C'est assez. Et quelles sont les probabilités numériques de destruction totale d'ici cinq siècles ?



*devait bientôt ne plus être qu'un aveugle instrument aux mains des conservateurs... Les aristocrates ne cessèrent de jouer un rôle important dans la politique de l'Etat qu'à la suite de l'avènement du dernier empereur ayant quelque autorité, Cléon II. Le premier commissaire à la Sécurité Publique...*

*Dans une certaine mesure, on peut faire remonter le déclin de la Commission au procès de Hari Seldon, qui eut lieu deux ans avant le commencement de l'ère de la Fondation. Ce procès est décrit dans la biographie de Hari Seldon, due à Gaal Dornick...*

## ENCYCLOPEDIA GALACTICA.

Gaal ne put tenir sa promesse. Le lendemain matin, il fut tiré de son sommeil par une sonnerie étouffée. Il répondit et la voix de l'employé de la réception, aussi méprisante et sèchement polie qu'elle pouvait l'être, lui annonça qu'il était en état d'arrestation sur ordre de la Commission de la Sécurité Publique.

Gaal se leva d'un bond, courut jusqu'à la porte et constata qu'elle ne s'ouvrait pas. Il ne lui restait plus qu'à s'habiller et attendre.

On vint le chercher pour l'emmener ailleurs, mais il n'était toujours pas libre. On l'interrogea avec beaucoup de courtoisie. Tout cela était extrêmement civilisé. Il expliqua qu'il venait de la planète Synnax ; qu'il avait suivi les cours de tel et tel collège et avait passé son doctorat de mathématiques à telle date. Il dit qu'il avait demandé à être employé au projet du docteur Seldon, et que sa candidature avait été acceptée. Il répéta inlassablement ces détails ; et, invariablement, on en revenait à ce projet Seldon. Comment en avait-il entendu parler, quelles devaient être ses fonctions, quelles instructions secrètes avait-il reçues, de quoi s'agissait-il en fait ?

Il répondit qu'il n'en savait rien. Il n'avait reçu aucune instruction secrète. Il était un savant et un mathématicien. Il ne s'intéressait pas à la politique.

Pour finir, l'homme qui l'interrogeait demanda doucement :

" Quand Trantor sera-t-elle détruite ?

- Je ne saurais vous le dire, bredouilla Gaal.

Avakim vidait soigneusement sur le sol le contenu d'un porte-documents. Gaal, s'il avait été plus lucide, aurait pu reconnaître le mince ruban métallique d'un Cellomet, fait pour prendre place dans une capsule personnelle, ainsi que l'enregistreur de poche.

Nullement ému par la sortie de Gaal, Avakim leva les yeux vers son client. " La Commission a sûrement fait brancher un écouteur électronique ici pour surprendre notre conversation. C'est illégal, mais ils le font toujours. "

Gaal serra les dents sans répondre.

"Mais, reprit Avakim en s'asseyant, l'enregistreur que j'ai apporté - un appareil d'aspect tout à fait innocent - a la propriété de brouiller les ondes de tout écouteur indiscret. Et c'est une chose dont ils ne s'apercevront pas tout de suite.

- Alors, je peux parler ?

- Naturellement.

- Eh bien, je veux avoir une audience de l'empereur. " Avakim eut un petit sourire glacé ; il y avait quand même place sur son étroit visage pour cela : un recroquevillement des joues. " Vous êtes de province ? dit-il.

- Je n'en suis pas moins citoyen de l'Empire. Aussi bon citoyen que vous ou que n'importe quel membre de cette Commission de la Sécurité Publique.

- Bien sûr, bien sûr. Seulement, comme vous vivez en province, vous ne vous rendez pas bien compte de ce qui se passe sur Trantor. L'empereur n'accorde pas d'audiences.

- Mais devant qui peut-on faire appel ? Il n'existe pas d'autre procédure ?

- Non. En fait, il n'y a pas de recours. Légalement, vous avez le droit d'en appeler à l'empereur, mais vous n'obtiendrez pas d'audience. L'empereur actuel n'est pas de la dynastie des Entuns, vous savez. En réalité, Trantor est, hélas ! aux mains de quelques familles de l'aristocratie dont les membres forment la Commission de Sécurité Publique. C'est là une évolution qu'a parfaitement prévue la psychohistoire.

- Ah oui ? fit Gaal. Mais alors, si le docteur Seldon peut prévoir l'histoire de Trantor dans les cinq cents ans à venir...

- Il peut la prévoir aussi bien pour quinze cents ans.

- C'est malheureusement impossible. Le docteur Seldon, lui aussi, a été arrêté. "

La porte s'ouvrit avant que Gaal eût pu pousser le cri qui montait à ses lèvres. Un gardien entra, s'approcha de la table, s'empara de l'enregistreur qu'il examina sous tous les angles, puis le fourra dans sa poche.

" J'aurai besoin de cet instrument, fit Avakim sans se départir de son calme.

- Nous vous en fournirons un autre, maître, qui n'émet pas de parasites.

- Dans ce cas, ma visite est terminée. " Il sortit et Gaal se retrouva seul.

## VI

Le procès n'avait pas duré longtemps. (Du moins Gaal supposait-il qu'il s'agissait bien d'un procès, encore qu'on n'y retrouvât aucune des procédures compliquées employées d'ordinaire.) Et, malgré cela, Gaal avait du mal à se souvenir du début.

On ne l'avait guère inquiété. C'était sur le docteur Seldon que s'était concentré le feu de la grosse artillerie. Mais Hari Seldon demeurait impassible. Gaal voyait en lui le seul point stable d'un monde qui se dérobaît sous ses pas.

L'assistance était peu nombreuse et ne comprenait que les barons de l'Empire. Ni le grand public ni la presse n'avaient été admis, et peu de gens, à l'extérieur, devaient même savoir que Seldon était cité en justice. Quant aux assistants, ils ne dissimulaient pas leur hostilité.

Cinq membres de la Commission de la Sécurité Publique étaient assis sur l'estrade. Ils arboraient l'uniforme pourpre et or de leur fonction. Au centre, siégeait le chef de la Commission, Linge Chen. Gaal n'avait encore jamais vu de si haut personnage et le dévorait des yeux. Ce fut à peine si Chen dit un mot tout au long du procès ; il semblait penser que parler était indigne de lui.

P. - Vous êtes certain que votre déclaration représente la vérité scientifique ?

S. - Absolument.

P. - Sur quoi vous appuyez-vous ?

S. - Sur les mathématiques de la psychohistoire.

P. - Pouvez-vous prouver que ces calculs soient valables ?

S. - Seul un autre mathématicien pourrait comprendre ma démonstration.

P. - Vous prétendez donc, n'est-ce pas, que votre vérité est d'un caractère si ésotérique qu'elle dépasse l'entendement du simple citoyen. Il me semble que la vérité devrait être plus claire, moins mystérieuse, plus accessible à l'esprit.

S. - Ces difficultés n'existent que pour certains. La physique du transfert d'énergie, ce que nous appelons la thermodynamique, est depuis le fond des âges un phénomène parfaitement défini : il peut cependant se trouver aujourd'hui, dans l'assistance, des gens qui seraient incapables de dessiner l'épure d'un moteur. Des gens très intelligents, d'ailleurs. Je doute que les membres de cette honorable Commission...

A ce moment, un des commissaires se pencha vers le Procureur. On n'entendit pas ce qu'il disait mais il parlait d'un ton sec et sifflant. Le Procureur rougit et interrompit Seldon.

P. - Nous ne sommes pas ici pour écouter des discours, docteur Seldon. Admettons que vous nous ayez convaincus. Permettez-moi de vous dire que vos prédictions de désastre pourraient fort bien avoir pour but de saper la confiance du public envers le gouvernement impérial, à des fins connues de vous seul.

S. - Il n'en est rien.

P. - Laissez-moi vous rappeler que, selon vous, la période précédant la prétendue ruine de Trantor doit être marquée par une certaine agitation.

S. - C'est exact.

P. - J'affirme, moi, qu'en prédisant ce désastre, vous espérez le provoquer et avoir alors à votre disposition une armée de cent mille hommes.

mais l'ensemble de l'Empire, c'est-à-dire près d'un quintillion d'êtres humains.

P. - Je vois où vous voulez en venir : peut-être alors cent mille individus suffisent-ils à modifier la tendance catastrophique, si eux et leurs descendants s'y efforcent durant cinq cents ans.

S. - Hélas, non. Cinq cents ans représentent un délai trop bref.

P. - Ah ! Dans ce cas, docteur Seldon, il nous reste à tirer nous-mêmes les conclusions de vos propos. Vous avez réuni cent mille personnes dans le cadre de votre projet. Ce n'est pas assez pour modifier en cinq cents ans le cours du destin de Trantor. Autrement dit, ces cent mille individus, quoi qu'ils fassent, ne peuvent empêcher la destruction de Trantor.

S. - Vous avez malheureusement raison.

P. - D'autre part, vos cent mille employés n'ont pas été rassemblés à des fins illégales.

S. - Exact.

P. - Alors, docteur Seldon, écoutez-moi bien, car la Commission veut sur ce point une réponse dûment considérée. Pourquoi ces cent mille individus ?

Le Procureur avait haussé le ton. Il avait tendu son piège ; il avait acculé Seldon ; il l'avait contraint à répondre.

Un frémissement parcourut l'assistance, gagna les commissaires, dont seul le chef demeura impassible.

Hari Seldon ne broncha pas. Il attendit que le brouhaha se fût apaisé.

S. - Pour minimiser les effets de cette destruction.

P. - Qu'entendez-vous exactement par-là ?

S. - C'est bien simple. L'anéantissement imminent de Trantor n'est pas un événement isolé. Ce sera l'aboutissement d'un drame très complexe qui s'est noué voilà des siècles et qui approche chaque jour davantage de sa conclusion. Je veux parler, messieurs, du déclin et de la chute de l'Empire Galactique.

Ce fut un beau tohu-bohu. Le Procureur, dressé sur ses ergots, commença : " Vous déclarez ouvertement que... " et

P. - Nous ne sommes pas ici, docteur Seldon, pour écouter...

S. - L'Empire va disparaître et tous ses biens avec lui. Les connaissances qu'il a amassées vont se disperser, en même temps que va s'effondrer l'ordre qu'il a imposé. Les conflits interstellaires vont éclater qui n'auront pas de fin ; le commerce va cesser entre les divers systèmes ; la population va décroître ; les mondes vont perdre le contact avec le centre de la Galaxie... voilà ce qui va se passer.

P., *d'une voix faible et dans un silence total*. - Et combien de temps cela durera-t-il ?

S. - La psychohistoire, qui peut prédire la chute de l'Empire, peut également prévoir ce que seront les âges de barbarie qui suivront. L'Empire, messieurs, on vient de nous le rappeler, compte douze mille ans d'existence. La période de ténèbres qui va lui succéder ne durera pas douze, mais trente mille ans. Après cela, un second Empire naîtra, mais entre la fin de notre civilisation et ce moment, un millier de générations auront été sacrifiées. C'est cela qu'il faut s'efforcer d'éviter.

P. - Vous vous contredisez. Vous avez dit tout à l'heure que vous ne pouviez empêcher la destruction de Trantor, et, par conséquent, pas davantage la chute, la *prétendue* chute de l'Empire.

S. - Je ne dis pas que nous puissions empêcher cette chute. Mais il n'est pas encore trop tard pour raccourcir la durée de l'inter règne qui la suivra. Il est possible, messieurs, de réduire à un seul millénaire cette période d'anarchie, si l'on laisse désormais toute liberté d'action à mon groupe. Nous sommes à un moment délicat de l'histoire. Il faut éviter l'énorme masse des événements en marche, la dévier un tout petit peu. Ce ne sera pas grand-chose, mais cela suffira à épargner vingt-neuf mille ans de misère à l'humanité.

P. - Comment vous proposez-vous d'y parvenir ?

S. - En sauvegardant les connaissances de l'espèce. La somme des connaissances humaines dépasse les capacités d'un individu, de mille individus. En même temps que se brisera le cadre de notre société, la science s'éparpillera en innombrables fragments. Chaque individu ne connaîtra qu'une infime parcelle de ce qu'il faut savoir. Et les gens livrés à eux-mêmes seront

Ils étaient tous assis à une grande table et c'était à peine si l'on avait marqué une séparation entre les cinq juges et les deux accusés. Ceux-ci se virent même offrir des cigares d'une boîte en matière plastique iridescente qui semblait faite d'eau ruisselante ; bien que, sous les doigts, la boîte fût rigide et sèche, on avait l'impression de plonger la main sous une cascade.

Seldon accepta un cigare ; Gaal refusa.

" Mon avocat n'est pas présent, fit observer Seldon.

- Il ne s'agit plus de procès, docteur Seldon, dit un des commissaires. Nous sommes ici pour discuter de la sauvegarde de l'Etat.

- Je vais parler ", dit Linge Chen, et les autres commissaires se carrèrent dans leur fauteuil. Un grand silence se fit dans la salle.

Gaal retint son souffle. Chen, avec un visage dur et émacié qui lui donnait l'air plus vieux qu'il n'était en réalité, était le véritable empereur de toute la Galaxie. L'enfant qui portait ce titre n'était qu'un symbole créé par Chen.

" Docteur Seldon, commença Chen, vous troublez la paix du domaine impérial. Pas un seul du quintillion d'êtres humains qui vivent aujourd'hui parmi les systèmes de la Galaxie n'existera encore dans cent ans. Pourquoi nous occuper alors de ce qui se passera dans cinq siècles d'ici ?

- Je serai sans doute mort dans cinq ans d'ici, répondit Seldon, et pourtant ce problème me hante. Appelez cela de l'idéalisme. Dites, si vous voulez, que je m'identifie à ce concept mystique que l'on désigne sous le nom d'" homme ".

- Je n'entends pas me donner le mal de comprendre le mysticisme. Mais pouvez-vous me dire pourquoi je ne peux pas me débarrasser de vous et de la déplaisante et inutile perspective d'un lointain avenir que je ne verrai jamais, en vous faisant tout simplement exécuter ce soir ?

- Il y a une semaine, dit Seldon, vous auriez pu le faire, et maintenir aussi à une sur dix vos chances de vivre jusqu'à la fin de l'année. Aujourd'hui, cette probabilité n'est plus que d'une sur dix mille. "

Un frisson parcourut l'assistance et Gaal sentit ses cheveux se hérissier sur sa nuque. Chen baissa légèrement les paupières.

docteur, vous ne causerez sur Trantor aucune perturbation, et rien ne viendra troubler la paix de l'empereur.

" Sinon, c'est la mort pour vous et pour autant de vos collaborateurs qu'il le faudra. Je ne veux pas tenir compte des menaces que vous avez formulées tout à l'heure. Vous avez cinq minutes pour choisir entre la mort et l'exil.

- Quel est le monde que vous avez choisi, monsieur le Commissaire ? demanda Seldon.

- Une planète appelée, je crois, Terminus ", dit Chen. Il feuilleta négligemment les papiers étalés sur son bureau. " Elle est inhabitée, mais tout à fait habitable et elle peut être aménagée de façon à répondre aux besoins de savants. C'est une planète assez isolée...

- Elle est située à la frange de la Galaxie, monsieur, interrompit Seldon.

- Assez isolée, comme je vous le disais. Rien ne saurait mieux convenir à des gens qui ont à travailler dans le calme. Allons, vous avez encore deux minutes.

- Il nous faudra du temps, dit Seldon, pour organiser un pareil voyage. Il y aura vingt mille familles à transporter.

- On vous donnera le délai nécessaire. "

Seldon médita quelques instants et la dernière minute touchait à sa fin quand il annonça : " J'accepte l'exil. "

Gaal sentit son cour battre plus fort. Il était ravi - qui ne le serait pas ? - d'avoir échappé à la mort. Mais, malgré son soulagement, il ne pouvait s'empêcher de regretter un peu que Seldon eût été vaincu.

## VIII

Ils restèrent longtemps silencieux dans le taxi qui les emmenait au long des centaines de kilomètres de tunnels conduisant à l'université. Ce fut Gaal qui rompit le silence :

" Ce que vous avez dit à la Commission était-il vrai ? Votre exécution aurait-elle précipité la chute ?

- Je ne mens jamais quand il s'agit de calculs psychohistoriques. Cela ne m'aurait d'ailleurs avancé à rien en



- Je ne vois pas comment.

- Parce que, mon garçon, dans un projet comme le nôtre, les actions des autres se plient en fait à nos besoins. Ne vous ai-je pas déjà dit que le caractère de Chen avait été soumis à une analyse extrêmement fouillée ? Nous n'avons laissé le procès s'ouvrir qu'au moment qui convenait à notre propos.

- Mais avez-vous pu choisir aussi...

- ... d'être exilé sur Terminus ? Pourquoi pas ? " Son index pressa un coin de la table et une petite section de la paroi derrière lui s'écarta, révélant une série de casiers. Seul Seldon pouvait manœuvrer ce mécanisme, car le dispositif n'était sensible qu'à ses empreintes digitales.

" Vous trouverez dans ce classeur divers microfilms, dit-il. Prenez celui marqué de la lettre T. "

Gaal obéit et attendit que Seldon eût fixé la bobine dans le projecteur ; puis il ajusta les viseurs que lui tendait son hôte et regarda le film qui se déroulait devant ses yeux.

" Mais alors... commença-t-il.

- Qu'est-ce qui vous étonne ? demanda Seldon.

- Cela faisait deux ans que vous prépariez ce départ ?

- Deux ans et demi. Nous n'étions pas certains, évidemment, que le choix de Chen se porterait sur Terminus, mais nous l'espérions, et nous avons travaillé à partir de cette hypothèse.

- Mais pourquoi, docteur Seldon ? Pourquoi avez-vous voulu cet exil ? Ne serait-il pas plus facile de contrôler les événements de Trantor même ?

- Nous avons plusieurs raisons. En travaillant sur Terminus, nous bénéficierons de l'appui impérial sans que l'Empire puisse craindre que nous menacions sa sécurité.

- Mais alors, dit Gaal, vous n'avez éveillé ces craintes que pour contraindre la Commission à vous exiler. Je ne comprends toujours pas.

- Peut-être vingt mille familles ne seraient-elles pas allées de leur plein gré s'installer aux confins de la Galaxie.

- Mais pourquoi les obliger à partir si loin ? " Gaal attendit un instant une réponse, puis reprit : " Je n'ai peut-être pas le droit de savoir.

## DEUXIEME PARTIE

### LES ENCYCLOPÉDISTES

#### I

*TERMINUS : C'était un monde étrangement situé (voir la carte) pour le rôle qu'il fut appelé à jouer dans l'histoire galactique et pourtant, comme n'ont pas manqué de le faire remarquer nombre d'auteurs, il ne pouvait être situé ailleurs. Aux confins de la spirale galactique, planète unique d'un soleil simple, sans grandes ressources et sans possibilités économiques, Terminus ne fut colonisée que cinq siècles après sa découverte, quand les Encyclopédistes vinrent s'y installer...*

*Inévitablement, l'avènement d'une nouvelle génération allait faire de Terminus tout autre chose que le domaine réservé des psychohistoriens de Trantor. Avec la révolte anacréonienne et l'arrivée au pouvoir de Salvor Hardin, premier de la grande dynastie des...*

#### ENCYCLOPEDIA GALACTICA

Lewis Pirenne était assis à sa table, dressée dans un coin de son bureau. Il fallait coordonner les travaux, organiser les efforts, donner une unité à leur entreprise.

Cinquante ans s'étaient écoulés ; cinquante ans pendant lesquels ils s'étaient installés et avaient fait de la Fondation encyclopédique n° 1 un organisme qui fonctionnait sans heurt. En cinquante ans, ils avaient amassé les matériaux, ils s'étaient préparés.

Cette partie-là du travail était terminée. Dans cinq ans serait publié le premier volume de l'œuvre la plus monumentale que la Galaxie eût jamais conçue. Puis, de dix en dix ans, avec la régularité d'un mouvement d'horlogerie, suivraient volume après volume. Chacun d'eux comprendrait des suppléments, des articles sur les événements d'intérêt courant ; jusqu'au jour où...

dernière route commerciale qui nous restait accessible vers Santanni, Trantor et même Véga ! Par où va-t-on nous faire parvenir nos métaux ? Depuis six mois, nous n'avons pas eu une seule cargaison d'aluminium, et maintenant, par la grâce du roi d'Anacréon, nous n'en recevrons plus du tout.

- Tss, tss, fit Pirenne. Tâchez d'en obtenir de lui, alors.

- Vous croyez que c'est facile ? Ecoutez, Pirenne, aux termes de la charte qui régit cette Fondation, le Conseil de l'Encyclopédie a reçu pleins pouvoirs en matière d'administration. Moi, en ma qualité de Maire de Terminus, j'ai tout juste le droit de me moucher, et peut-être d'éternuer si vous contresignez une autorisation écrite en ce sens. C'est donc à vous et à votre Conseil de prendre les mesures nécessaires. Je vous demande au nom de la ville - dont l'avenir dépend de la possibilité d'entretenir avec la Galaxie des relations commerciales ininterrompues - de convoquer une réunion extraordinaire...

- Assez ! Ce n'est pas le moment de prononcer un discours électoral. Voyons, Hardin, le Conseil d'Administration ne s'est jamais opposé à l'établissement sur Terminus d'un gouvernement municipal. Nous avons compris qu'il fallait le faire compte tenu de l'accroissement de la population depuis l'établissement de la Fondation il y a cinquante ans, accroissement de moins en moins lié aux besoins de l'Encyclopédie elle-même. Cela ne veut toutefois pas dire que le premier et le seul but de la Fondation ne soit plus de publier l'Encyclopédie définitive des connaissances humaines. Nous sommes un organisme scientifique patronné par l'Etat, Hardin. Nous ne pouvons pas - nous ne devons, et d'ailleurs nous ne voulons pas - nous mêler des questions de politique locale.

- De politique locale ! Par l'orteil gauche de l'empereur, Pirenne, c'est une question de vie ou de mort. La planète Terminus ne peut à elle seule subvenir aux besoins d'une civilisation mécanisée. Elle manque de métaux. Vous le savez. Il n'y a pas la moindre trace de fer, de cuivre ni de bauxite dans les couches rocheuses superficielles, et il n'y a guère d'autres minerais. Que croyez-vous qu'il advienne de l'Encyclopédie si ce jean-foutre de roi d'Anacréon nous tombe dessus ?

- Je regrette, Pirenne, mais la charte de Terminus garantit ce qu'il est convenu d'appeler la liberté de la presse.

- La charte peut-être. Mais pas le Conseil d'Administration. Je suis le représentant de l'empereur sur Terminus, Hardin, et j'ai les pleins pouvoirs. "

Hardin parut méditer un moment, puis il dit d'un ton sarcastique : "J'ai une nouvelle à vous annoncer en votre qualité de représentant de l'empereur.

- A propos d'Anacréon ? " fit Pirenne. Il était ennuyé. " Oui. Un envoyé extraordinaire d'Anacréon va venir vous rendre visite. Dans deux semaines.

- Un envoyé extraordinaire ? D'Anacréon ? répéta Pirenne. Pourquoi ? "

Hardin se leva et repoussa son fauteuil dans la direction de la table. " Je vous laisse le plaisir de deviner. "

Sur quoi il sortit.

## II

Anselme Haut Rodric - " Haut " parce qu'il était de sang noble -, sous-préfet de Pluema et envoyé extraordinaire de Son Altesse le souverain d'Anacréon, fut accueilli par Salvor Hardin à l'astroport, avec tout l'imposant appareil d'une réception officielle.

Le sous-préfet s'était incliné en présentant à Hardin le fulgurateur qu'il venait de tirer de son étui, la crosse en avant, Hardin lui rendit la pareille avec une arme empruntée pour la circonstance. Ainsi se trouvaient établies de part et d'autre la bonne volonté et les intentions pacifiques de chacun, et si Hardin remarqua une légère bosse sous la tunique de Haut Rodric à la hauteur de l'épaule, il s'abstint de tout commentaire.

Ils prirent place dans une automobile précédée, flanquée et suivie d'un appréciable cortège de fonctionnaires subalternes, et qui se dirigea vers la place de l'Encyclopédie avec une noble lenteur, parmi les vivats d'une foule enthousiaste.

Le sous-préfet Anselme accueillit ces acclamations avec la courtoise indifférence d'un gentilhomme et d'un soldat.

L'après-midi et la soirée furent mortellement ennuyeux pour Hardin, mais il eut la satisfaction de constater que Pirenne et Haut Rodric - malgré toutes les protestations d'estime et de sympathie - se détestaient cordialement.

Haut Rodric avait suivi d'un œil glacé la conférence de Pirenne durant la " visite d'inspection " du bâtiment de l'Encyclopédie. Il avait écouté d'un air poli et absent ses explications tandis qu'ils traversaient les immenses cinémathèques et les nombreuses salles de projection.

Quand ils eurent visité tous les services d'édition, d'imprimerie et de prises de vues, le noble visiteur se livra à ce seul commentaire :

" Tout cela est très intéressant, mais c'est une étrange occupation pour des adultes. A quoi cela sert-il ? "

Hardin observa Pirenne : celui-ci ne trouva rien à répondre, bien que l'expression de son visage fût assez éloquente.

Au cours du dîner, Haut Rodric monopolisa la conversation en décrivant - avec force détails techniques - ses exploits de chef de bataillon, durant le récent conflit qui avait opposé Anacréon et le royaume voisin nouvellement proclamé de Smyrno.

Le récit de ces hauts faits occupa tout le dîner, et au dessert, les fonctionnaires subalternes s'éclipsèrent l'un après l'autre. Le vaillant guerrier acheva de broser un tableau triomphal d'astronefs en déroute sur le balcon où il avait suivi Pirenne et Hardin, pour profiter de la tiédeur de ce beau soir d'été.

" Et maintenant, dit-il avec une lourde jovialité, passons aux affaires sérieuses.

- Pourquoi pas ? " murmura Hardin en allumant un long cigare de Véga. Il n'en restait plus beaucoup, se dit-il.

La Galaxie brillait très haut dans le ciel et allongeait son immense ovale d'un horizon à l'autre. Les rares étoiles qui se trouvaient en ces confins de l'univers faisaient auprès d'elle figure de lumignons.

" Bien entendu, commença le sous-préfet, toutes les formalités, signatures de documents et autres paperasseries se feront devant le... comment appelez-vous déjà votre Conseil ?

- Le Conseil d'Administration, répondit Pirenne.

- Des royaumes, si vous voulez. Nous n'avons jamais affaire à aucun royaume. Nous sommes une institution scientifique...

- Au diable la science ! s'écria l'autre, avec une mâle vigueur. Ça ne change rien au fait que d'un jour à l'autre Terminus risque de tomber sous la coupe de Smyrno.

- Et l'empereur ? Vous croyez qu'il n'interviendrait pas ? " Haut Rodric reprit d'un ton plus calme : " Voyons, docteur Pirenne, vous respectez ce qui est la propriété de l'empereur. Anacréon fait de même, mais peut-être pas Smyrno. N'oubliez pas que nous venons de signer un traité avec l'empereur - j'en présenterai un exemplaire demain devant votre Conseil - aux termes duquel nous avons la charge de maintenir l'ordre en son nom aux frontières de l'ancienne préfecture d'Anacréon. Notre devoir est donc clair, n'est-ce pas ?

- Certes. Mais Terminus ne fait pas partie de la préfecture d'Anacréon.

- Et Smyrno...

- Pas plus que de la préfecture de Smyrno. Terminus n'appartient à aucune préfecture.

- Smyrno le sait-elle ?

- Peu importe ce que sait Smyrno.

- A vous peut-être, mais, à nous, cela importe fort. Nous venons de terminer une guerre avec elle et elle continue à tenir deux systèmes stellaires qui nous appartiennent. Terminus occupe entre les deux nations une position stratégique. "

Hardin intervint : " Que proposez-vous, Excellence ? " Le sous-préfet semblait décidé à ne pas tourner plus longtemps autour du pot : " Il me semble évident, dit-il d'un ton dégagé, que, puisque Terminus est hors d'état de se défendre seule, c'est Anacréon qui doit s'en charger. Vous comprenez bien que nous ne désirons nullement intervenir dans votre politique intérieure.

- Heu, heu, fit Hardin.

- ... Mais nous estimons qu'il vaudrait mieux, dans l'intérêt de tous, qu'Anacréon établisse sur votre planète une base militaire.

- C'est tout ce que vous voulez ? une base militaire dans une des régions habitées de la planète ?

- Alors... des produits manufacturés.

- Sans métal ? Avec quoi fabriquerions-nous nos machines ?

" Il y eut un silence, puis Pirenne reprit : " Toute cette discussion est inutile. Terminus n'est pas une planète comme les autres, mais une fondation scientifique occupée à préparer une grande encyclopédie. Par l'Espace, mon cher, vous n'avez donc aucun respect pour la science ?

- Ce ne sont pas les encyclopédies qui gagnent les guerres, riposta sèchement Haut Rodric. Terminus est donc un monde rigoureusement improductif... et pour ainsi dire inhabité en plus de cela. Eh bien, vous pourriez payer en terre.

- Que voulez-vous dire ? demanda Pirenne.

- Cette planète est à peu près inoccupée et les terres en friche sont sans doute fertiles. De nombreuses familles nobles d'Anacréon aimeraient agrandir leurs domaines.

- Vous ne proposez tout de même pas...

- Inutile de vous affoler, docteur Pirenne. Il y en a assez pour tout le monde. Si nous parvenons à nous entendre et si vous vous montrez compréhensifs, nous pourrions sans doute nous arranger de façon que vous ne perdiez rien. On pourrait donner des titres et distribuer des terres. Je pense que vous me comprenez...

- Vous êtes trop bon ", fit Pirenne, sarcastique.

Hardin, alors, interrogea d'un ton naïf : " Anacréon pourrait aussi nous fournir des quantités suffisantes de plutonium pour notre usine atomique ? Nous n'avons plus que quelques années de réserves. "

Pirenne eut un haut-le-corps et, pendant quelques minutes, le silence régna dans la pièce. Quand Haut Rodric reprit la parole, ce fut sur un tout autre ton :

" Vous possédez l'énergie atomique ?

- Evidemment. Qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela ? Il y aura bientôt cinquante mille ans qu'on utilise l'énergie atomique. Pourquoi ne nous en servirions-nous pas ? Bien sûr, nous avons un peu de mal à nous procurer du plutonium.

- Bien sûr, bien sûr. " L'envoyé marqua un temps, puis ajouta d'un ton embarrassé : " Eh bien, messieurs, nous

Quand Hardin niait être propriétaire du *Journal*, peut-être avait-il raison en théorie, mais c'était tout. Hardin avait été un des promoteurs du mouvement demandant l'élévation de Terminus au statut de municipalité autonome - il en avait été le premier Maire ; aussi, sans qu'aucune des actions du *Journal* fût à son nom, contrôlait-il de près ou de loin quelque soixante pour cent des parts.

Il y avait toujours moyen de prendre des dispositions.

Ce ne fut donc pas simple coïncidence si, au moment où Hardin demanda à Pirenne de l'autoriser à assister aux réunions du Conseil d'Administration, le *Journal* commença une campagne en ce sens. A la suite de quoi s'était tenu le premier meeting politique dans l'histoire de la Fondation, meeting où fut réclamée la présence d'un représentant de la ville au sein du gouvernement " national ".

Pirenne avait fini par s'incliner, de mauvaise grâce.

Hardin, assis au bout de la table, se demandait pourquoi les savants faisaient de si piètres administrateurs. Peut-être avaient-ils trop l'habitude des faits inflexibles et pas assez des gens influençables.

A sa gauche, siégeaient Tomas Sutt et Jord Fara ; à sa droite, Lundin Crast et Yate Fulham ; Pirenne présidait.

Hardin écouta dans un demi-sommeil les formalités préliminaires, mais son attention se ranima quand Pirenne, après avoir bu une gorgée d'eau, déclara :

" Je suis heureux de pouvoir annoncer au Conseil que, depuis notre dernière réunion, j'ai été avisé que le seigneur Dorwin, chancelier de l'Empire, arrivera sur Terminus dans quinze jours. On peut être sûr que nos relations avec Anacréon seront réglées à notre entière satisfaction, dès que l'empereur sera informé de la situation. "

Il sourit et, s'adressant à Hardin, il ajouta : " Nous avons donné communication de cette nouvelle au *Journal*. "

Hardin rit sous cape. De toute évidence, c'était pour le plaisir de lui annoncer l'arrivée du chancelier que Pirenne l'avait admis dans le saint des saints.



si vous croyez qu'ils vont être contents d'avoir été bernés, vous vous trompez.

- Mon cher ami...

- Attendez : je n'ai pas fini. C'est très bien de faire intervenir des chanceliers dans cette histoire, mais nous aurions plutôt besoin de gros canons de siège, armés de beaux obus atomiques. Nous avons perdu deux mois, messieurs, et nous n'en avons peut-être pas deux autres à perdre. Que proposez-vous de faire ?

Lundin Crast, fronçant son long nez d'un air mécontent, déclara : " Si vous proposez la militarisation de la Fondation, je ne veux pas en entendre parler. Ce serait nous jeter dans la politique. Nous sommes une communauté scientifique, monsieur le Maire, et rien d'autre.

- Il ne se rend pas compte, ajouta Sutt, que la fabrication d'armements priverait l'Encyclopédie d'un personnel précieux. Il ne saurait en être question, quoi qu'il arrive.

- Parfaitement, renchérit Pirenne. L'Encyclopédie d'abord... toujours. "

Hardin eut un grognement agacé. L'Encyclopédie semblait les obséder tous.

" Ce Conseil a-t-il jamais pensé que Terminus pouvait avoir d'autres intérêts que l'Encyclopédie ?

- Je ne conçois pas, Hardin, dit Pirenne, que la Fondation puisse s'intéresser à autre chose qu'à l'Encyclopédie.

- Je n'ai pas dit la Fondation ; j'ai dit : *Terminus*. Je crains que vous ne compreniez pas bien la situation. Nous sommes environ un million sur Terminus et l'Encyclopédie n'emploie pas plus de cent cinquante mille personnes. Pour les autres, Terminus est une patrie. Nous sommes nés ici. Nous y vivons. Auprès de nos fermes, de nos maisons et de nos usines, l'Encyclopédie ne compte guère. Nous voulons protéger tout cela... "

Crast l'interrompit violemment : " L'Encyclopédie d'abord, tonna-t-il. Nous avons une mission à remplir.

- Au diable votre mission, cria Hardin. C'était peut-être vrai il y a cinquante ans. Mais une nouvelle génération est venue.

- Je ne sais pas. Rien d'important. Un discours d'anniversaire enregistré, peut-être. Je ne crois pas qu'il faille attacher une signification particulière au caveau, même si le *Journal*, ajouta-t-il avec un mauvais regard vers Hardin, qui répondit par un sourire, a voulu monter cette cérémonie en épingle. Mais j'y ai mis bon ordre.

- Ah ! dit Fara, mais vous avez peut-être tort. Ne trouvez-vous pas, reprit-il en se caressant le nez, que l'ouverture du caveau a lieu à un moment étrangement opportun ?

- Très inopportun, vous voulez dire, murmura Fulham. Nous avons bien d'autres choses en tête.

- D'autres choses plus importantes qu'un message de Hari Seldon ? Je ne crois pas. " Fara devenait de plus en plus pontifiant, et Hardin le considéra d'un œil songeur. Où voulait-il en venir ?

" Vous avez tous l'air d'oublier, poursuivit Fara, que Seldon était le plus grand psychologue de notre époque et le créateur de notre Fondation. Il est donc raisonnable de penser que notre maître a fait usage de sa science pour déterminer le cours probable de l'histoire dans l'avenir immédiat. S'il l'a fait, ce qui ne m'étonnerait guère, il a certainement trouvé un moyen de nous prévenir du danger et peut-être même de nous suggérer une solution. L'Encyclopédie était une entreprise qui lui tenait fort à cœur, vous le savez. "

Le doute se lisait sur tous les visages. Pirenne toussota. " Ma foi, je n'en sais trop rien. La psychologie est une noble science, mais... il n'y a pas parmi nous de psychologues, je crois. Il me semble que nous sommes ici sur un terrain bien incertain. "

Fara se tourna vers Hardin. " N'avez-vous pas étudié la psychologie avec Alurin ? "

Hardin répondit d'un ton rêveur : " Oui, mais je n'ai jamais terminé mes études. Je me suis lassé de la théorie. Je voulais être ingénieur psychologue, mais comme je n'en avais pas les moyens, j'ai choisi ce qu'il y avait de plus voisin : j'ai fait de la politique. C'est pratiquement la même chose.

- Eh bien, que pensez-vous du caveau ? "

Hardin répondit prudemment : " Je ne sais pas. "

l'ornementation chargée et, quand Hardin eut poliment refusé de se servir, le seigneur Dorwin prit une pincée de tabac en souriant gracieusement.

Pirenne considérait la scène avec mépris, Hardin avec une parfaite indifférence.

Le seigneur Dorwin referma le couvercle de sa tabatière avec un petit bruit sec, puis il dit : " C'est une superbe réussite que votre Encyclopédie, Ha'din. Une entreprise digne des plus grandes œuvres de tous les temps.

- C'est l'avis de la plupart d'entre nous, monseigneur. Mais nous ne sommes pas encore au terme de notre travail.

- D'après ce que j'ai vu du fonctionnement de votre Fondation, voilà qui ne m'inquiète guère. " Il se tourna vers Pirenne qui répondit par un petit salut ravi.

Ils sont trop mignons, songea Hardin. " Je ne me plaignais pas tant, monseigneur, dit-il tout haut, du manque d'activité de la Fondation que de l'excès d'activité que déploient les Anacréoniens, activité qui s'exerce toutefois dans une direction très différente.

- Ah ! oui, Anac'éon, fit le chancelier, avec un petit geste méprisant. J'en ai juste. C'est une planète tout à fait bâbabe. Je ne comprends pas comment des créatures humaines peuvent vivre dans la Périphérie. On n'y trouve rien de ce qui peut faire le bonheur d'un homme cultivé ; on y ignore tout confort ; on y vit dans des conditions... "

Hardin l'interrompit sèchement : " Les Anacréoniens, malheureusement, possèdent tout ce qu'il faut pour faire la guerre et disposent des engins de destruction les plus perfectionnés.

- C'est vrai, c'est vrai. " Le seigneur Dorwin semblait agacé, peut-être n'aimait-il pas être interrompu au milieu d'une phrase. " Mais nous ne sommes pas là pour parler de ça, vous savez. Voyons, docteur Pirenne, si vous me montiez le second volume ? "

Les lumières s'éteignirent et, dans la demi-heure qui suivit, on ne fit pas plus attention à Hardin que s'il avait été sur Anac'éon. Le livre qu'on projetait sur l'écran ne l'intéressait guère et il ne cherchait même pas à suivre, mais le seigneur

- Seulement, pe'sonne ne sait exactement quel système... tout cela se pe'd dans les b'umes de l'antiquité. Il existe bien des théo'ies, évidemment. Dans Si'ius, disent les uns. D'aut'es disent Alpha du Centau'e, ou le système solai'e, ou 61 du Cygne... tout cela étant situé toutefois dans le secteu' de Si'ius, vous 'ema'que'ez.

- Et que dit Lameth ?

- Eh bien, il a une théo'ie absolument 'évolutionnai'e. Il s'effo'ce de p'ouver que les vestiges a'chéologiques découve'ts su' la t'oisième planète d'A'ctu'us mont'ent qu'il existait là des colonies humaines à une époque où l'on ne connaissait pas enco'e les voyages inte'planétai'es.

- Cette planète serait donc le berceau de l'humanité ?

- Peut-êt'e. Il faud'a que je lise attentivement l'ouv'age de Lameth avant de pou voi' me p'ononcer. "

Hardin parut méditer un moment puis demanda : " Quand Lameth a-t-il écrit son livre ?

- Oh ! il doit y avoi' à peu p'ès huit cents ans. Natu'ellement, il s'est su'tout se'vi des t'avaux de G'een.

- Alors pourquoi se fier à lui ? Pourquoi ne pas aller vous-même étudier les vestiges découverts sur la planète d'Arcturus ? "

Le seigneur Dorwin haussa les sourcils et s'empessa de humer une prise. " Mais dans quel but, mon che' ?

- Pour recueillir des renseignements de première main, voyons.

- A quoi bon ? Ce se'ait bien t'op compliqué. J'ai les ouv'ages de tous les vieux maît'es, de tous les g'ands a'chéologues d'aut'efois... Je les conf'onte, je pèse le pou' et le cont'e de chaque théo'ie, et j'en ti'e des conclusions. C'est cela la méthode scientifique. Du moins, conclut-il d'un ton protecteur, c'est la conception que j'en ai, *moi*. Je vous demande un peu pou'quoi j'i'ais pe'd'e mon temps dans la 'égion d'A'ctu'us ou dans le système solai'e, alo's que les vieux maît'es ont fait cela bien mieux que je ne pou"ais le fai'e moi-même.

- Je comprends ", fit Hardin, poliment.

Et c'était cela qu'il appelait la méthode scientifique ! Rien d'étonnant à ce que la Galaxie s'en allât à la dérive !

- Pas possible ? Ça ne m'étonne pas, vous savez. Ce sont des planètes v'aiment ba'ba'es... Mais, mon che', ne pa'lez pas de 'oyaumes indépendants. Ils ne sont pas indépendants, vous le savez bien. Les t'ai tés que nous avons conclus avec eux sont fo'mels. Ces planètes 'econnaissent la souve'aineté de l'empe'eu'. Sinon nous n'au'ions pas t'aité avec elles, bien su'.

- Cela se peut, mais elles n'en ont pas moins une grande liberté d'action.

- Sans doute. Une libe'té considé'able. Mais cela n'a gu'è'e d'impo'tance. L'Empi'e peut t'ès bien suppo'ter que la Pé'iphé'ie jouisse d'une ce'taine autonomie. Ce sont des planètes qui ne nous appo'tent 'ien, vous savez. Tout à fait ba'ba'es. A peine civilisées.

- Elles étaient civilisées jadis. Anacréon était une des plus riches provinces extérieures. Je crois qu'à ce point de vue, on pouvait la comparer à Véga.

- Oh ! mais il y a des siècles de cela. Vous ne pouvez pas en ti'er de conclusions. La situation était t'es diffé'ente aut'efois. Nous ne sommes plus ce que nous étions, vous savez. Mais, dites-moi, Ha'din, vous êtes bien entêté. Je vous ai dit que je ne voulais pas pa'ler affai'es aujou'd'hui. Le docteu' Pi'enne m'avait bien p'évenu que vous essaie'iez de m'ent'aîner dans une discussion, mais on n'app'end pas à un vieux singe à fai'e la g'imace ! Nous examine'ons tous ces p'oblèmes demain. " Et l'on en resta là.

## V

C'était la seconde séance du Conseil auquel assistât Hardin, sans compter les entretiens officieux que ses membres avaient eus avec le seigneur Dorwin avant son départ. Le Maire était pourtant convaincu qu'au moins une réunion s'était tenue sans qu'on l'en eût avisé.

Et il était bien certain qu'on ne l'aurait pas non plus prié de venir aujou'd'hui s'il n'y avait pas eu cette question de l'ultimatum.

de logique symbolique, et qu'on peut employer pour clarifier tout le fatras qui entoure d'ordinaire le langage.

- Et alors ? dit Fulham.

- Je l'ai utilisée. Je l'ai notamment appliquée à l'étude du document qui nous intéresse. Je n'en avais pas tellement besoin en ce qui me concerne, mais j'ai pensé qu'il me serait plus facile d'en expliquer la teneur exacte à cinq physiciens si je me servais de symboles plutôt que de mots. "

Hardin tira d'une sacoche quelques feuilles de papier qu'il étala devant lui. " Ce n'est pas moi qui ai fait ce travail, annonça-t-il. Il est signé, comme vous pouvez le voir, de Muller Holk, de la Section de Logique. "

Pirenne se pencha vers la table pour mieux voir, tandis que Hardin continuait : " Le message d'Anacréon ne présentait pas de difficultés, car ceux qui l'ont rédigé sont des hommes d'action plutôt que des orateurs. Il se réduit à la déclaration que vous voyez exprimée ici en symboles et qui, traduite en mots, signifie pratiquement : Vous nous donnez ce que nous voulons d'ici une semaine ou bien nous vous administrons une raclée et nous nous servons tout seuls. "

Sans rien dire, les membres du Conseil examinaient les symboles. Au bout d'un moment, Pirenne se rassit en toussotant d'un air gêné.

" Vous voyez une solution, docteur Pirenne ? demanda Hardin.

- Il ne semble pas y en avoir.

- Très bien, fit Hardin en exhibant d'autres papiers. Vous avez maintenant devant vous une copie du traité qu'ont conclu l'Empire et Anacréon, traité, soit dit en passant, qui a été signé au nom de l'empereur par le même seigneur Dorwin dont nous avons eu la visite la semaine dernière : en voici l'analyse symbolique. "

Le traité comprenait cinq pages en petits caractères ; l'analyse occupait moins d'une demi-page.

" Comme vous le voyez, messieurs, quatre-vingt-dix pour cent de ce document se révèlent à l'analyse n'avoir aucune signification, et, en définitive, le tout se ramène aux intéressantes propositions que voici :

vagues et les détails sans intérêt - en bref tout le bla-bla-bla -, il s'est aperçu qu'il ne restait rien. Absolument rien.

" Le seigneur Dorwin, messieurs, en cinq jours de discussion, n'a strictement rien dit de concret, et il s'y est si bien pris que vous ne vous en êtes pas aperçus. Voilà les assurances de votre cher Empire. "

La confusion n'aurait pas été plus grande si Hardin avait placé sur la table une bombe allumée. Il attendit d'un air las que le calme revînt.

" Donc, conclut-il, quand vous avez menacé Anacréon d'une intervention impériale, vous n'avez fait qu'irriter un monarque qui savait à quoi s'en tenir. Son orgueil exigeait évidemment une action immédiate : d'où l'ultimatum. Et nous en revenons à la question que je posais tout à l'heure : qu'allons-nous faire ?

- Il semble, dit Sutt, que nous ne puissions faire autrement que de laisser Anacréon installer des bases militaires sur Terminus.

- Je suis bien d'accord avec vous, répondit Hardin, mais quelles mesures prendrons-nous pour les flanquer dehors à la première occasion ? "

Yate Fulham se tortillait la moustache. " On dirait que vous êtes résolu à recourir à la violence.

- La violence, rétorqua Hardin, est le dernier refuge de l'incompétence. Mais je n'ai certainement pas l'intention de déployer un tapis sous les pas des envahisseurs ni de leur cirer les bottes.

- Tout de même, la façon dont vous dites cela ne me plaît guère, insista Fulham. C'est une attitude dangereuse ; d'autant plus dangereuse que, depuis quelque temps, une partie importante de la population semble réagir favorablement à toutes vos suggestions. J'aime autant vous dire, monsieur le Maire, que le Conseil n'ignore pas vos récentes initiatives. "

Il se tut au milieu de l'approbation générale. Hardin haussa les épaules sans rien dire.

" Si vous vouliez entraîner la ville à la violence, continua Fulham, ce serait courir au suicide, et nous n'entendons pas le tolérer. Notre politique a toujours gravité autour d'un seul principe : l'Encyclopédie. Quoi que nous soyons amenés à faire

- C'est le triomphe de la politique de l'autruche ! Vraiment, docteur Fara, vous avez du génie ! Il faut un esprit d'une grande envergure pour concevoir un pareil projet.

- Votre goût pour l'épigramme est amusant, Hardin, dit Fara avec un sourire indulgent, mais déplacé. Vous vous souvenez, je pense, du raisonnement que j'ai tenu à propos de l'ouverture du caveau, voilà trois semaines.

- Oui, je m'en souviens. Vous avez dit - arrêtez-moi si je me trompe - que Hari Seldon avait été le plus grand psychologue du système ; qu'il était donc capable de prévoir la situation déplaisante dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui ; qu'il avait donc conçu le caveau comme un moyen de nous proposer une solution.

- C'est à peu près cela.

- Vous étonnerais-je en vous révélant que j'ai longuement réfléchi à la question ces dernières semaines ?

- J'en suis très flatté. Et quel a été le résultat de vos méditations ?

- Que la pure déduction était en l'occurrence insuffisante ; qu'une fois de plus, il fallait une parcelle de bon sens.

- Mais encore ?

- Eh bien, s'il a prévu les difficultés que nous aurions avec Anacréon, pourquoi ne pas nous avoir placés sur une autre planète plus proche des centres galactiques ? Car on n'ignore pas que c'est Seldon qui a amené les commissaires de Trantor à ordonner l'établissement de la Fondation sur Terminus. Mais pourquoi ce choix ? Pourquoi nous avoir installés ici s'il était capable de prévoir la rupture des lignes de communication, notre isolement dans un secteur éloigné de la Galaxie, les menaces que nos voisins feraient peser sur nous... et notre impuissance du fait que Terminus n'a aucune ressource minérale ? Ou alors, s'il a prévu tout cela, pourquoi n'avoir pas prévenu les premiers colons de façon qu'ils puissent se préparer, plutôt que d'attendre, comme il le fait, que nous ayons déjà un pied au-dessus du vide avant de nous conseiller ?

" Et n'oubliez pas non plus une chose. Même s'il pouvait prévoir la situation *alors*, nous pouvons tout aussi bien la voir *maintenant*. Après tout, Seldon n'était pas un magicien. Il



branche soient rares. Quelle solution recommande-t-il ? En former de nouveaux ? Jamais de la vie ! Non, il propose de limiter l'usage de l'énergie atomique.

" Ne comprenez-vous donc pas ? C'est un mal qui ronge la Galaxie tout entière. On pratique le culte du passé. On stagne ! "

Son regard parcourut l'assemblée.

Fara fut le premier à réagir. " Ce n'est pas la philosophie mystique qui va nous aider. Soyons réalistes. Niez-vous que Hari Seldon ait été capable de deviner les tendances historiques de l'avenir par simple calcul psychologique ?

- Non, bien sûr que non, s'écria Hardin. Mais nous ne pouvons pas compter sur lui pour nous fournir une solution. Il pourrait, tout au plus, nous indiquer le problème, mais, s'il existe une solution, c'est à nous de la trouver. Il ne peut pas le faire pour nous.

- Qu'entendez-vous par " nous indiquer le problème " ? Nous le connaissons, le problème !

- C'est ce que vous croyez ! s'exclama Hardin. Vous vous imaginez que Hari Seldon n'a pensé qu'à Anacréon. Je ne suis pas d'accord avec vous, messieurs. Je vous affirme qu'aucun de vous n'a encore la plus vague notion de ce qui se passe en réalité !

- Mais ce n'est pas votre cas, sans doute, dit Pirenne d'un ton sarcastique.

- Je ne crois pas ! " Hardin se leva d'un bond et repoussa son siège. " Quoi qu'il en soit, un point est sûr, c'est que toute cette situation a quelque chose de déplaisant ; il y a là des éléments qui nous dépassent. Posez-vous donc cette question : comment se fait-il que la population originelle de la Fondation n'ait pas compté un seul grand psychologue, à l'exception de Bor Alurin ? Lequel a pris grand soin de n'enseigner à ses élèves que les rudiments de la psychologie. "

Il y eut un bref silence que Fara rompit en demandant :

" Bon. Eh bien, pourquoi ?

- Peut-être parce qu'un psychologue aurait pu comprendre ce que tout cela signifiait... trop tôt au gré de Hari Seldon. Jusqu'alors, nous n'avons fait que tâtonner, qu'apercevoir des

Il se leva et alla prendre un verre d'eau à la fontaine.

" Ce ne sont pas des mauvais bougres, quand ils ne s'occupent que de leur Encyclopédie - et nous veillerons à ce qu'ils ne s'occupent plus d'autre chose désormais. Mais ils sont totalement incompetents quand il s'agit de gouverner Terminus. Et maintenant, allez régler les derniers détails. J'ai besoin d'être seul. "

Il s'assit sur un coin du bureau, son verre d'eau à la main.

Par l'Espace ! Si seulement il était aussi confiant qu'il s'efforçait de le paraître ! Dans deux jours, les Anacréoniens allaient débarquer, et lui n'avait d'autre soutien qu'une série d'hypothèses vagues sur ce que Hari Seldon avait voulu faire. Il n'était même pas un vrai psychologue : un amateur, tout au plus, qui essayait de percer à jour les desseins du plus grand esprit de l'époque.

Et si Fara voyait juste ? Si Hari Seldon n'avait perçu d'autre problème que celui des relations avec Anacréon ? S'il s'intéressait exclusivement à l'Encyclopédie... alors, à quoi bon ce coup d'Etat ?

Il haussa les épaules et vida le contenu de son verre.

## VII

Hardin observa qu'il y avait bien plus de six chaises dans le caveau, comme si l'on avait pensé y recevoir une plus nombreuse compagnie. Il alla s'asseoir dans un coin, aussi loin qu'il put des cinq autres.

Les membres du Conseil ne parurent pas s'en formaliser. Ils se parlaient très bas : on entendait parfois un mot, une syllabe, prononcés à voix un peu plus haute. Seul Jord Fara avait l'air à peu près calme. Il avait tiré une montre de sa poche et ne la quittait pas des yeux.

Hardin jeta un coup d'œil à la sienne, puis son regard revint à la cage de verre - absolument vide - qui occupait la moitié de la salle. C'était le seul élément un peu singulier ; rien en tout cas ne révélait la présence, où que ce fût, d'une parcelle de radium

" Je vous dis tout de suite que la Fondation encyclopédique est, et a toujours été, une imposture ! "

Hardin entendit derrière lui quelques exclamations étouffées, mais il ne se retourna pas.

Hari Seldon, bien sûr, continuait imperturbable : " C'est une imposture : ni moi ni mes collègues ne nous soucions de voir jamais publié un seul volume de l'Encyclopédie. Elle a rempli son but, puisqu'elle nous a permis d'arracher à l'empereur une charte, d'attirer ici les cent mille êtres humains nécessaires à la réalisation de notre projet, et de les occuper - tandis que les événements se précisaient - jusqu'au jour où il fut trop tard pour qu'aucun d'entre eux pût revenir en arrière.

" Durant les cinquante ans que vous avez consacrés à cette escroquerie - inutile de ménager notre vocabulaire -, votre retraite a été coupée et vous n'avez plus d'autre solution que de vous atteler au projet infiniment plus important qui a été et demeure le véritable but de notre entreprise.

" A cet effet, nous vous avons installés sur une planète et dans des conditions telles qu'en cinquante ans, vous vous êtes trouvés privés de toute liberté d'action. Désormais et pour des siècles, la route est pour vous tracée. Vous allez affronter toute une série de crises, comparables à celle-ci qui est la première, et chaque fois, votre liberté d'action se trouvera pareillement ligotée par les circonstances, si bien que vous ne pourrez adopter qu'une solution.

" C'est la solution indiquée par nos recherches psychologiques et qui s'impose d'elle-même.

" Depuis des siècles, les civilisations galactiques stagnaient quand elles ne déclinaient pas, bien que peu de gens s'en rendissent compte. Au jour où vous m'écoutez, la Périphérie se morcelle et l'unité de l'Empire est ébranlée. Les historiens de l'avenir marqueront d'une croix les cinquante ans qui viennent de s'écouler et ils diront : "Ceci est le commencement de la chute de l'Empire Galactique."

" Et même si personne ou presque n'a conscience de cette chute pendant des siècles encore, ils ne se seront pas trompés...

" La chute sera suivie d'une période de barbarie dont la psychohistoire nous dit qu'elle devrait normalement durer

L'image de Hari Seldon ouvrit la main vers le vide et le livre, une fois de plus, s'y matérialisa. Le vieux savant l'ouvrit et conclut :

" Mais, si tortueux que puisse devenir le cours de l'histoire, dites bien à vos descendants qu'il a été déterminé d'avance et qu'il mène à un nouvel Empire plus grand encore que le précédent ! "

Les yeux de Seldon s'abaissèrent vers le livre, l'apparition s'évanouit et les lumières se remirent à briller.

Hardin vit Pirenne s'approcher de lui, l'air atterré, les lèvres tremblantes.

Le président parla d'une voix ferme, mais sans timbre :

" Vous aviez raison, semble-t-il. Si vous voulez nous rejoindre ce soir à six heures, le Conseil va examiner avec vous les mesures à prendre. "

Ils échangèrent une poignée de main et sortirent ; Hardin, demeuré seul, sourit. Ils étaient beaux joueurs quand même : leur esprit scientifique les contraignait à reconnaître qu'ils s'étaient trompés. Seulement, c'était trop tard.

Il regarda sa montre. Tout était fini maintenant. Les hommes de Yohan Lee avaient pris le pouvoir et le Conseil ne gouvernait plus.

Les premiers astronefs anacréoniens devaient se poser le lendemain, mais cela n'avait pas d'importance non plus. Dans six mois, les envahisseurs cesseraient eux aussi de commander.

En fait, comme l'avait dit Hari Seldon, et comme l'avait deviné Salvor Hardin, depuis le jour où Haut Rodric lui avait révélé qu'Anacréon n'utilisait plus l'énergie atomique, la solution de la première crise était assez évidente.

Elle crevait les yeux !

- Je ne me sens pas vieux, moi, fit Lee d'un ton acerbe, et j'ai soixante-dix ans.

- Oui, mais je n'ai pas votre appareil digestif. " Hardin tirait sur son cigare d'un air songeur. Il avait depuis longtemps cessé de rêver au doux tabac de Véga de sa jeunesse. L'époque où Terminus entretenait des relations commerciales avec toutes les planètes de l'Empire Galactique appartenait au passé doré du bon vieux temps. Et l'Empire Galactique s'acheminait doucement vers la même direction. Hardin se demandait qui était le nouvel empereur... mais y avait-il un nouvel empereur, et existait-il même encore un Empire ? Par l'Espace ! Depuis trente ans que ces confins de la Galaxie n'avaient plus aucun rapport avec les régions centrales, tout l'univers de Terminus se limitait à la planète et aux Quatre Royaumes qui l'entouraient.

Quelle décadence ! *Des royaumes* ! Autrefois, c'étaient des préfectures, qui faisaient partie d'une province, elle-même subdivision d'un secteur, appartenant à un quadrant de l'immense Empire Galactique. Et maintenant que l'Empire avait perdu toute autorité sur les régions lointaines de la Galaxie, ces petits groupes de planètes étaient devenus des royaumes, avec des rois d'opéra-comique, des nobliaux de comédie musicale, de petites guerres ridicules et une vie qui continuait, lamentable, au milieu des ruines.

Une civilisation en pleine décomposition. Le secret de l'énergie atomique perdu. Une science qui dégénérait en mythologie, voilà où on en était quand la Fondation était intervenue, cette Fondation créée justement à cet effet sur Terminus par Hari Seldon.

Lee était près de la fenêtre et sa voix vint interrompre le cours des méditations de Hardin. " Ils sont venus dans une voiture dernier modèle, ces jeunes fats ", dit-il.

Hardin sourit. " C'est moi qui ai donné des instructions pour qu'on les conduise jusqu'ici.

- Ici ! Pourquoi ? Vous leur donnez trop d'importance.

- Pourquoi s'imposer tout le cérémonial d'une audience officielle ? Je suis trop vieux pour ces singeries. Et d'ailleurs, la flatterie est une arme précieuse quand on a affaire à des jeunes ; surtout quand cela ne vous engage à rien, ajouta-t-il avec un clin

- Ce compliment m'honore, dit Sermak. Mes critiques n'étaient peut-être pas bien venues, mais elles étaient assurément justifiées.

- Il se peut. Vous avez le droit d'avoir votre opinion. Toutefois, vous êtes plutôt jeune.

- C'est un reproche, répliqua sèchement Sermak, qu'on peut faire à la plupart des gens à une période de leur vie. Vous-même, vous aviez deux ans de moins que moi quand vous avez été élu Maire de la ville. "

Hardin réprima un sourire. Ce blanc-bec ne manquait pas d'aplomb. " Je suppose, dit-il, que vous venez me voir à propos de cette même politique étrangère qui semblait vous déplaire si fort lors de la dernière séance du Conseil. Parlez-vous aussi au nom de vos trois collègues, ou dois-je entendre chacun de vous séparément ? "

Il y eut entre les jeunes gens un bref échange de coups d'œil.

" Je parle, dit Sermak, au nom du peuple de Terminus... qui n'est pas réellement représenté dans cette institution fantoche qu'on appelle le Conseil.

- Très bien. Je vous écoute.

- Eh bien, voilà, monsieur le Maire. Nous sommes mécontents...

- Par "nous", vous entendez "le peuple", n'est-ce pas ? " Sermak le regarda d'un air méfiant, flairant un piège. " Je crois, reprit-il, glacial, que mes opinions reflètent celles de la majorité du corps électoral de Terminus. Cela vous suffit-il ?

- A dire vrai, une pareille déclaration se passe difficilement de preuves, mais n'importe, continuez. Ainsi, vous êtes mécontents.

- Oui, mécontents de la politique qui, depuis trente ans, prive Terminus de tout moyen de défense contre l'agression qui ne peut manquer de se produire.

- Je comprends. Alors ? Continuez, continuez.

- Votre impatience me flatte... Alors, nous avons formé un nouveau parti politique, un parti qui s'occupera des besoins immédiats de Terminus, sans se soucier d'une mystique de la soi-disant " destinée " d'un futur Empire. Nous allons vous jeter

- Et alors ? Quelle objection soulevez-vous ?  
- Vous avez fait cela pour les empêcher de nous attaquer. Et vous vous êtes laissé duper dans un formidable chantage, si bien que Terminus se trouve maintenant à la merci de ces barbares.

- Comment cela ?  
- Parce que vous leur avez donné la puissance, des armes, parce que vous avez à la lettre armé les navires de leurs flottes ; ils sont infiniment plus forts qu'ils ne l'étaient voilà trois décennies. Leurs exigences vont croissant et, grâce aux moyens dont ils disposent aujourd'hui, ils vont pouvoir bientôt les satisfaire toutes d'un coup en annexant purement et simplement Terminus. N'est-ce pas comme cela que se terminent d'ordinaire les histoires de chantage ?

- Et quel remède proposez-vous ?  
- De cesser de leur jeter de nouvelles armes en pâture pendant que vous le pouvez encore. De consacrer toutes vos énergies à renforcer la position de Terminus... et d'attaquer le premier ! "

Hardin fixait avec un intérêt extraordinaire la petite moustache de Sermak. Le jeune homme devait se sentir sûr de lui, sinon il n'eût pas tant parlé. Ses propos devaient effectivement refléter le sentiment d'une large part de la population, d'une très large part.

La voix du Maire, pourtant, ne trahit pas la moindre inquiétude. Son ton, quand il répondit, était presque négligent :  
" Avez-vous fini ? demanda-t-il.

- Pour l'instant.  
- Bon, alors voyez-vous cette déclaration encadrée au mur derrière moi ? Voulez-vous la lire ?

- La violence, lut Sermak, est le dernier refuge de l'incompétence. C'est une doctrine de vieillard, monsieur le Maire.

- Je l'ai appliquée quand j'étais jeune homme, monsieur le conseiller... et avec succès. Vous étiez occupé à naître quand la chose a eu lieu, mais peut-être en avez-vous entendu parler en classe. "

Il toisa Sermak de la tête aux pieds et reprit d'un ton calme :  
" Quand Hari Seldon a installé la Fondation ici, c'était dans le

Le jeune conseiller considéra d'un air songeur le mégot de son cigare, puis le lança dans l'incinérateur.

" Je ne vois pas l'analogie. L'insuline rendra un diabétique à la normale sans qu'il soit besoin d'utiliser un bistouri, mais dans un cas d'appendicite, on est bien obligé d'opérer. C'est comme ça. Quand les autres méthodes ont échoué, que reste-t-il à part ce que vous appelez l'ultime refuge ? C'est votre faute si nous sommes ainsi acculés.

- Ma faute ? Oh ! oui, toujours ma politique d'apaisement. Vous me semblez n'avoir pas conscience des éléments fondamentaux du problème. Nos difficultés ne s'achevaient pas avec le départ des Anacréoniens. Elles ne faisaient que commencer. Les Quatre Royaumes étaient toujours nos ennemis et ce avec plus d'acharnement que jamais, car chacun voulait posséder le secret de l'énergie atomique, et seule la crainte des trois autres l'arrêtait dans son entreprise. Nous sommes en équilibre sur le fil d'une épée très aiguisée, et le plus léger mouvement dans une direction... Si, par exemple, un des royaumes devient trop fort ; ou si deux d'entre eux forment une coalition... Vous comprenez ?

- Certainement. C'était le moment de commencer les préparatifs de guerre.

- Au contraire. C'était le moment de commencer à tout mettre en oeuvre pour empêcher la guerre. J'ai joué chacun des royaumes contre l'autre, je les ai tous aidés à tour de rôle. Je leur ai donné la science, l'éducation, la médecine scientifique. J'ai fait de Terminus un monde qu'ils ont intérêt à voir florissant, plutôt qu'une proie valable. Cela a duré trente ans.

- Oui, mais vous avez été contraint d'envelopper ces renseignements scientifiques de tout un appareil de superstition. La science est devenue un mélange de religion et de charlatanisme. Vous avez créé une hiérarchie de prêtres et un rituel absurde et compliqué.

- Et alors ? fit Hardin. Je ne vois pas le rapport avec la discussion. J'ai commencé d'agir ainsi parce que les barbares considéraient notre science comme une sorte de sorcellerie et qu'il était plus facile de la leur faire accepter sur cette base. Le clergé s'est fait lui-même, et nous avons favorisé sa création



Tout en parlant, il déchiffrait le message : celui-ci était rédigé dans un code compliqué et incompréhensible, mais trois mots étaient griffonnés au crayon dans le coin de la page. Quand il en eut pris connaissance, Hardin lança d'un geste négligent le message dans le conduit de l'incinérateur.

" Eh bien, fit-il, je crois que nous n'avons plus rien à nous dire. Très heureux de vous avoir rencontrés. Merci de votre visite. " Il distribua quelques poignées de main condescendantes et les quatre envoyés sortirent.

Hardin avait presque perdu l'habitude de rire, mais quand Sermak et ses trois acolytes furent hors de portée de voix, il ne put maîtriser un petit gloussement amusé.

" Qu'avez-vous pensé de cette bataille de bluff, Lee ?

- Je ne suis pas si sûr que lui bluffait, marmonna Lee. Si vous le ménagez, il est bien capable de l'emporter aux prochaines élections, comme il le prétend.

- Bien sûr, bien sûr... s'il n'arrive rien d'ici là.

- Tâchez de vous arranger en tout cas pour qu'il n'arrive rien qui puisse contrarier vos projets, Hardin. Je vous assure que ce Sermak a des gens derrière lui. Et s'il n'attendait pas les élections ? Souvenez-vous : il nous est arrivé, à vous et à moi, de précipiter un peu les choses, malgré votre slogan sur la violence.

- Vous êtes bien pessimiste, aujourd'hui, Lee. Et vous faites preuve aussi d'un curieux esprit de contradiction quand vous parlez de violence. Notre petit putsch s'est passé sans effusion de sang, ne l'oubliez pas. C'était une mesure nécessaire prise au bon moment, et toute l'opération s'est effectuée sans douleur. La situation de Sermak est tout à fait différente. Vous et moi, mon cher Lee, nous ne sommes pas des Encyclopédistes. Nous sommes prêts, nous. Mettez vos hommes aux troussees de ces jeunes gens, mon vieux. Qu'ils ne s'aperçoivent pas qu'ils sont surveillés, mais ayez-les à l'œil. "

Lee eut un petit rire narquois. " Heureusement que je n'ai pas attendu d'avoir vos instructions, Hardin ! Sermak et ses hommes sont sous surveillance depuis un mois.

- Vous m'avez devancé ? fit Hardin en riant. Parfait. Ah ! pendant que j'y pense, ajouta-t-il sur un ton plus grave,

Mais pour les rois d'Anacréon - le vieux, qui était mort, tout comme son petit-fils qui occupait maintenant le trône - il n'était que l'ambassadeur d'une puissance à la fois crainte et admirée.

C'était une situation assez précaire ; aussi ce voyage à la Fondation, le premier depuis trois ans, prenait-il un parfum de vacances, malgré la gravité de l'incident qui l'avait motivé.

Comme il devait garder l'incognito le plus strict, Verisof avait voyagé en civil - ce changement de costume à lui seul sentait déjà les vacances - et pris place en seconde classe à bord d'un appareil commercial à destination de la Fondation. Arrivé sur Terminus, il se fraya un chemin parmi la foule qui encombraient l'astroport et appela l'Hôtel de Ville d'une cabine visiophonique publique.

" Je suis Jan Smite, dit-il. J'ai rendez-vous avec le Maire cet après-midi. "

Il y eut des cliquetis dans l'appareil, Verisof attendit quelques secondes, puis la voix de la standardiste annonça : " Le Maire Hardin vous recevra dans une demi-heure, monsieur ", et l'écran redevint blanc.

L'ambassadeur s'en fut acheter la dernière édition du *Journal* de Terminus, gagna en flânant le jardin de l'Hôtel de Ville et, s'asseyant sur le premier banc libre, il lut l'éditorial, la page des sports et celle des jeux. La demi-heure écoulée, il plia le journal, pénétra dans l'Hôtel de Ville et se présenta à l'huissier. Personne ne l'avait reconnu.

Hardin le regarda en souriant : " Cigare ? Alors, comment s'est passé ce voyage ?

- Je ne me suis pas ennuyé une seconde, dit Verisof. J'avais pour voisin un prêtre qui venait ici suivre des cours sur la préparation des produits radioactivés... vous savez, pour le traitement du cancer...

- Mais il ne les appelait pas des produits radioactivés ?

- Oh ! non ! Pour lui, c'était du Pain de Vie.

- Ah ! bon, fit le Maire soulagé. Et alors ?

- Il m'a entraîné dans une interminable discussion théologique, faisant de son mieux pour m'élever au-dessus du matérialisme sordide où je croupis.

- Et il n'a pas reconnu son propre grand prêtre ?

du Temple qu'il a essayé de lever il y a deux ans, juste après la mort du vieux roi. "

Hardin hocha la tête d'un air songeur. " Les prêtres ont protesté, en effet.

- Avec une telle vigueur qu'on a dû les entendre jusque sur Lucrèce. Il se montre plus prudent maintenant dans ses rapports avec le clergé, mais il nous gêne quand même : il a une confiance quasi illimitée dans ses capacités.

- Sans doute un complexe d'infériorité surcompensé. C'est fréquent chez les cadets des familles royales.

- Quoi qu'il en soit, le résultat est le même. Il ne pense qu'à attaquer la Fondation. Et il cache à peine ses intentions. Il peut d'ailleurs se le permettre, étant donné les armements dont il dispose. Le vieux roi a construit une flotte imposante, et Wienis n'a pas perdu son temps lui non plus. En fait, l'impôt sur le clergé était, à l'origine, destiné à financer un nouveau programme d'armement, et quand ce projet a échoué, on a tout bonnement doublé le taux de l'impôt sur le revenu.

- Et les gens ont accepté sans récrimination ?

- Presque. Pendant des semaines, tous les sermons prêchés dans le royaume n'ont traité que de l'obéissance due à l'autorité consacrée. Wienis, soit dit en passant, ne nous a jamais témoigné la moindre gratitude.

- Bon. Je vois à peu près quelle est l'ambiance là-bas. Et que s'est-il passé ensuite ?

- Il y a quinze jours, un appareil commercial anacréonien a rencontré un vieux croiseur de bataille délabré de l'ancienne flotte impériale. Il devait errer dans l'espace depuis trois siècles.

"

Hardin manifesta soudain un vif intérêt. Il se redressa dans son fauteuil. " En effet, j'ai entendu parler de cette affaire. Le Conseil de la Navigation m'a adressé une pétition me demandant de lui remettre cet astronef afin de l'étudier. Il est en bon état, à ce qu'on m'a dit.

- En bien trop bon état, répliqua Verisof. Quand Wienis a appris la semaine dernière que vous comptiez le prier de remettre l'appareil à la Fondation, il a failli en avoir une crise.

- Il ne m'a pas encore répondu.

- Cela ne me regarde pas, c'est entendu, mais je viens de lire un article... " Il posa le *Journal* sur le bureau et désigna du doigt la première page. " Qu'est-ce que cela veut dire ? "

Hardin y jeta un rapide coup d'œil.

" UN GROUPE DE CONSEILLERS FORMENT UN NOUVEAU PARTI POLITIQUE ", lut-il.

" C'est ce que j'ai vu, fit Verisof. Bien sûr, vous suivez de plus près que moi ces questions de politique intérieure, mais enfin ils multiplient les attaques contre vous. Sont-ils si forts ?

- Terriblement. Ils auront sans doute la majorité au Conseil après les prochaines élections.

- Pas avant ? fit Verisof avec un regard oblique. Il existe d'autres moyens que les élections pour s'assurer la majorité.

- Vous me prenez pour un Wienis ?

- Non, mais la réparation du croiseur va demander des mois, et il est à peu près certain que nous serons attaqués aussitôt après. Si nous cédon, cette concession sera interprétée comme un signe de faiblesse, et ce croiseur viendra pratiquement doubler la puissance de la flotte de Wienis... Il attaquera, aussi sûr que je suis grand prêtre. Pourquoi prendre des risques ? Il n'y a que deux possibilités : ou bien révéler le plan de campagne au Conseil, ou mettre tout de suite Anacréon au pied du mur!

- Mettre Anacréon au pied du mur maintenant! fit Hardin. Avant qu'éclate la crise ? C'est la seule chose à ne pas faire. Vous oubliez l'existence du plan de Hari Seldon. "

Verisof parut hésiter un moment, puis murmura : " Vous êtes donc absolument sûr qu'il y a un plan ?

- On ne peut guère en douter, répliqua l'autre sèchement. J'ai assisté à l'ouverture du caveau, et l'enregistrement laissé par Seldon était catégorique sur ce point.

- Ce n'est point ce que je voulais dire, Hardin. Je n'arrive pas à comprendre comment on peut prévoir mille ans d'avance le cours de l'histoire. Peut-être Hari Seldon a-t-il surestimé ses capacités. " Et comme Hardin arborait un sourire ironique, il s'empressa d'ajouter : " Oh ! évidemment, je ne suis pas un psychologue.

On aurait dit que Hardin lisait les pensées de son ambassadeur. " J'aurais préféré, ne jamais vous parler de tout cela.

- Pourquoi ? s'exclama Verisof.

- Parce que cela fait maintenant six personnes - vous, moi, les trois autres ambassadeurs, et Yohan Lee - qui se doutent de ce qui va se passer ; et je crois bien que Seldon aurait voulu que personne ne fût au courant.

- Comment cela?

- Parce que, si avancé fût-elle, la psychologie de Seldon avait ses limites. Il ne pouvait l'appliquer à des individus ; pas plus que l'on ne peut appliquer la théorie cinétique des gaz à des molécules isolées. Il travaillait sur des masses, sur les populations de toute une planète, et seulement sur des masses *aveugles* qui ignorent quel sera le résultat de leur comportement.

- Je vous suis mal.

- Je n'y peux rien. Je ne suis pas assez qualifié pour vous donner une explication scientifique. Mais vous savez en tout cas une chose : c'est qu'il n'y a pas un seul psychologue sur Terminus et pas davantage de textes mathématiques concernant la psychohistoire. Seldon ne voulait pas qu'il y ait sur Terminus quelqu'un capable de calculer quel serait l'avenir. Il tenait à ce que notre évolution fût aveugle - et donc soumise aux lois de la psychologie des masses. Comme je vous l'ai déjà dit, je ne savais absolument pas où nous allions quand j'ai expulsé, les Anacréoniens. Je voulais seulement pratiquer une politique de bascule. C'est plus tard que j'ai cru discerner dans les événements un fil conducteur ; mais j'ai fait de mon mieux pour n'en pas tenir compte. Toute modification de notre politique en fonction de l'avenir aurait fait échouer le plan. "

Verisof hocha la tête d'un air songeur. " J'ai entendu des raisonnements presque aussi compliqués dans les temples d'Anacréon. Comment comptez-vous reconnaître que le moment sera venu d'agir?

- Je l'ai déjà reconnu. Vous admettez qu'une fois le croiseur remis en état, rien m'empêchera Wienis de nous attaquer. Il n'y aura plus d'autre solution.

Périphérie, plus d'un empereur en visite était descendu au palais du vice-roi. Et pas un n'était reparti sans avoir tenté sa chance avec cette forteresse volante à plumes qui s'appelait l'oiseau nyak.

Avec le temps, la splendeur d'Anacréon s'était éteinte. Le palais du vice-roi n'était plus que ruines, à l'exception de l'aile restaurée par les ouvriers de la Fondation. Et aucun empereur depuis deux cents ans n'avait mis les pieds sur le royaume.

Mais la chasse au nyak demeurait le sport royal et les souverains d'Anacréon se flattaient d'être de fins tireurs au fusil à aiguille.

Lepold Ier, roi d'Anacréon - sur le papier du moins - et protecteur des Dominions, avait déjà maintes fois donné la preuve de son habileté. Il n'avait pas treize ans quand il avait abattu son premier nyak ; il avait inscrit le dixième à son tableau de chasse la semaine de son couronnement ; et il venait ce jour-là d'abattre son quarante-sixième.

" J'en aurai tué cinquante avant ma majorité, avait-il proclamé. Qui tient le pari ? "

Mais les courtisans ne parient pas sur l'habileté du roi. Ils ont trop peur de gagner. Personne donc ne releva son défi et le roi s'en fut tout heureux changer de vêtements.

" Lepold ! "

Le roi s'arrêta court en entendant la seule voix à laquelle il obéissait. Il se retourna, le visage maussade.

Wienis, sur le seuil de son appartement, toisait son jeune neveu.

" Renvoie-les, fit-il d'un ton impatient. Débarrasse-toi d'eux. "

Sur un signe de tête du roi, les deux chambellans s'inclinèrent et se retirèrent au pied de l'escalier. Lepold pénétra dans la chambre de son oncle.

Wienis considéra d'un œil désapprobateur le costume de chasse du souverain.

" Bientôt, tu auras des choses plus importantes à faire que chasser le nyak. "

Tournant brusquement le dos, il alla s'asseoir à son bureau. Depuis qu'il était trop vieux pour supporter le vertigineux

- Oui, et tu es vraiment peu qualifié pour assurer les responsabilités du pouvoir. Si tu consacrais aux affaires publiques la moitié du temps que tu passes à chasser le nyak, je renoncerais tout de suite à la régence sans inquiétude.

- Peu m'importe. Cela n'a rien à voir, et vous le savez. Vous avez beau être mon oncle et le régent, je suis quand même le roi, et vous êtes un de mes sujets. Vous ne devriez pas me traiter d'idiot, et d'ailleurs, vous ne devriez pas vous asseoir en ma présence. Vous ne m'en avez pas demandé la permission. Je crois que vous feriez bien de vous surveiller un peu, sinon je pourrais prendre des mesures... "

Wienis ne broncha pas. " Puis-je t'appeler "Votre Majesté" ?

- Oui.

- Très bien ! Alors, Votre Majesté est idiote ! "

Le jeune roi s'assit pesamment, tandis que le régent le contemplait d'un air ironique. Mais Wienis reprit bientôt une expression sérieuse, et, posant une main sur l'épaule de son neveu, il dit :

" Tu as raison, Lepold, je n'aurais pas dû te parler si durement. On a parfois du mal à se dominer, quand la pression des événements est telle... Tu comprends ? " Mais, si le ton s'était fait conciliant, le regard était toujours aussi cruel.

" Oui, fit Lepold, d'une voix mal assurée. Je sais ; c'est bien compliqué, la politique. " Il se demanda, non sans appréhension, s'il n'allait pas devoir subir un compte rendu détaillé des relations commerciales avec Smyrno au cours de l'année écoulée, ou un énoncé fastidieux des revendications d'Anacréon sur les mondes à peine colonisés du Corridor Rouge.

Mais déjà Wienis disait : " Mon garçon, je pensais te parler de cette question plus tôt, et peut-être aurais-je dû le faire, mais je sais que ta jeunesse s'accommode mal de l'aridité des problèmes d'Etat. Toutefois, tu vas être majeur dans deux mois. Et, dans la phase difficile que nous traversons, il faudra que tu prennes aussitôt une part active au gouvernement. Tu vas régner, Lepold. "

Lepold acquiesça, mais ne parut nullement ému.

" Nous allons être en guerre, Lepold.

Un sourire s'épanouit sur le visage de Wienis. " D'ailleurs, autrefois, dans les premières années du règne de ton grand-père, Anacréon avait établi une base militaire sur Terminus, une base d'une importance stratégique considérable. Nous avons été contraints d'abandonner cette base, à la suite des machinations du chef de la Fondation, une rusée canaille, un savant sans une goutte de sang noble dans les veines. Tu entends, Lepold ? Ton grand-père a été humilié par cet homme du commun. Je me souviens très bien de lui. Il avait à peu près mon âge quand il est venu ici avec son sourire et ses combinaisons diaboliques... et aussi la puissance des trois autres royaumes derrière lui. "

Lepold rougit et son regard flamboya. " Par Seldon, si j'avais été mon grand-père, je me serais battu quand même.

- Non, Lepold. Nous avons décidé d'attendre, de laver l'injure quand une meilleure occasion se présenterait. Ton père avait toujours espéré que cet honneur lui reviendrait, mais une mort prématurée... Hélas ! " Wienis détourna la tête, puis reprit, comme s'il maîtrisait son émotion : " C'était mon frère. Mais si son fils...

- N'ayez crainte, mon oncle, je ne faillirai pas à mon devoir. Ma décision est prise. Il faut qu'Anacréon extermine ce nid de vipères et sans perdre de temps.

- Pas si vite, mon neveu. Il faut d'abord attendre que soient terminées les réparations sur le croiseur de bataille. Le simple fait qu'ils acceptent d'entreprendre pour nous cette réfection prouve qu'ils nous craignent. Ces imbéciles cherchent à nous apaiser, mais rien ne nous fera changer d'avis, n'est-ce pas ? "

Le poing de Lepold s'abattit violemment sur le bureau. " Pas tant que je régnerai sur Anacréon.

- D'ailleurs, dit Wienis d'un ton sarcastique, nous devons attendre l'arrivée de Salvor Hardin.

- Salvor Hardin ! " Le roi ouvrit de grands yeux.

" Oui, Lepold, le chef de la Fondation vient en personne à l'occasion de ton anniversaire... pour nous prodiguer sans doute des paroles mielleuses. Mais cela ne lui sera d'aucune utilité.

- Salvor Hardin ! " murmura le jeune roi.

Wienis prit un air sévère. " Son nom te ferait-il peur ? C'est ce même Salvor Hardin qui, lors de sa dernière visite, nous a si



toi-même la guerre contre la Fondation. Je ne suis que le régent et un humain comme les autres. Toi, tu es roi et plus qu'à demi divin... pour eux.

- Mais je ne le suis pas vraiment, n'est-ce pas ? fit le roi, d'un ton songeur.

- Non, pas vraiment, répondit Wienis, mais tu l'es pour tout le monde, sauf pour les membres de la Fondation. Tu comprends ? Tout le monde sauf les gens de la Fondation. Quand tu te seras débarrassé d'eux, plus personne ne contestera ta divinité. Penses-y un peu !

- Et après, nous pourrions nous servir tout seuls des boîtes à énergie, des temples, des engins qui volent sans équipage, et du pain sacré qui guérit le cancer et les autres maladies ? Verisof disait que seuls ceux qui ont reçu la bénédiction de l'Esprit Galactique pouvaient...

- C'est ce que dit Verisof ! Mais Verisof est ton pire ennemi après Salvor Hardin. Suis mes conseils, Lepold, et ne t'occupe pas d'eux. A nous deux, nous recréerons un empire... pas seulement le royaume d'Anacréon... mais un empire comprenant les milliards de soleils de la Galaxie. Cela ne vaut-il pas mieux qu'un soi-disant Paradis Terrestre ?

- S-si.

- Très bien. Je suppose, ajouta-t-il d'un ton péremptoire, que nous pouvons considérer la question comme réglée. Va. Je te rejoins. Ah ! encore une chose, Lepold. "

Le jeune roi s'arrêta sur le seuil.

" Prends garde quand tu chasses le nyak, mon garçon. Depuis le malheureux accident dont ton père a été victime, j'ai parfois les plus sinistres pressentiments. Dans l'ardeur de la chasse, quand les aiguilles des fusils sillonnent le ciel, on ne sait pas ce qui peut arriver. J'espère que tu es prudent. Et tu feras ce que je t'ai dit à propos de la Fondation, n'est-ce pas ?

- Mais oui... certainement.

- Bon ! " Il suivit des yeux son neveu qui s'éloignait dans le couloir, puis revint à son bureau.

Les pensées de Lepold, tandis qu'il regagnait ses appartements, étaient sombres. Peut-être en effet valait-il mieux battre la Fondation et acquérir le pouvoir dont parlait

- Des détails ! Oh ! c'est bien simple ! Tout tient à la situation actuelle sur Anacréon. Cette religion instituée par la Fondation, vous savez ? Eh bien, elle a pris !

- Et alors ?

- Il faut le voir pour le croire. Ici, nous n'avons qu'une grande école où sont nés les prêtres, et, de temps en temps, on organise une petite cérémonie dans un quartier discret pour les pèlerins... c'est tout. Cela n'affecte en rien notre vie quotidienne. Mais sur Anacréon... "

Lem Tarki lissa d'un doigt sa fine moustache et s'éclaircit la voix : " Quel est le principe de cette religion ? Hardin nous a toujours dit qu'il ne s'agissait que d'un ramassis de momeries destinées à leur faire accepter sans discussion notre science. Vous vous souvenez, Sermak...

- Les explications de Hardin, lui rappela Sermak, ne doivent généralement pas être prises pour argent comptant. Mais dites-nous, Bort, de quelle religion il s'agit en fait ?

- Au point de vue de l'éthique, expliqua Bort, il n'y a rien à dire. On retrouve à peu près la philosophie des religions impériales. De hauts principes moraux *et caetera*. C'est parfait : la religion est une des grandes forces civilisatrices de l'histoire et, à cet égard...

- Nous le savons, dit Sermak impatient. Venez-en au fait.

- Eh bien, voilà. Cette religion-ci - patronnée et encouragée par la Fondation, ne l'oubliez pas - est de nature strictement autoritaire. Le clergé a le contrôle exclusif de l'équipement scientifique que nous avons remis à Anacréon, mais les prêtres n'ont de ce matériel qu'une connaissance empirique. Ils croient... heu... à la valeur spirituelle de l'énergie qu'ils contrôlent. Il y a deux mois, par exemple, un imbécile a saboté l'installation atomique du Temple Thessalien, une des plus importantes de la planète. Il a fait sauter cinq pâtés de maisons. Eh bien, tout le monde, y compris les prêtres, a considéré cela comme une vengeance divine.

- Je m'en souviens. Les journaux en ont parlé. Mais je ne vois pas où vous voulez en venir.

- Alors, écoutez ceci, fit Bort sèchement. Le clergé forme une hiérarchie au sommet de laquelle se trouve le roi, que l'on

- Je ne sais pas, répliqua Bort. A leurs yeux, il est le grand prêtre. Pour autant que je sache, il joue le rôle de conseiller technique auprès du clergé. "

Dans le silence qui suivit, tous les regards se tournèrent vers Sermak. Le jeune leader se mordillait nerveusement un ongle. " Tout cela est bien louche, finit-il par dire. Je ne peux pas croire que Hardin soit aussi bête !

- Il a les apparences contre lui, fit Bort.

- Ce n'est pas possible. Il faudrait une dose colossale de stupidité pour se livrer pieds et poings liés à l'adversaire. Et je ne crois pas que Hardin soit stupide. Cependant, établir une religion qui supprime toute possibilité de troubles intérieurs, et d'autre part armer Anacréon de pied en cap ! Vraiment, je ne comprends pas.

- Je conviens que c'est assez étrange, dit Bort, mais les faits sont là. Et que pouvons-nous en déduire d'autre ?

- Il trahit, tout simplement, lança Walto. Il est à la solde d'Anacréon. "

Mais Sermak secoua la tête. " Je ne le crois pas non plus. Toute cette histoire est absurde... Dites-moi, Bort, avez-vous entendu parler d'un croiseur de bataille que la Fondation est censée avoir remis en état pour la flotte d'Anacréon ?

- Un croiseur de bataille ?

- Une ancienne unité de la flotte impériale.

- Non. Mais je ne suis pas surpris de ne rien savoir. Les chantiers de construction navale sont des sanctuaires où le public n'a pas le droit de pénétrer. Personne n'est jamais informé de ce qui touche à la flotte.

- Quoi qu'il en soit, il y a eu des fuites. Certains membres du parti ont évoqué la question devant le Conseil. Hardin n'a jamais nié. Ses porte-parole ont dénoncé les fauteurs de rumeurs, et les choses en sont restées là. Qu'en pensez-vous ?

- Tout cela tient, dit Bort. Si c'est vrai, c'est de la folie pure. Mais ce n'est pas pire que le reste.

- Peut-être, dit Orsy, Hardin a-t-il en réserve une arme secrète. Dans ce cas...

- Oui, fit Sermak, railleur, un diable à ressort qui sortira de sa boîte au bon moment pour effrayer le vieux Wienis. La

Sermak s'était levé. " Nous n'avons plus le choix. Je vais demander demain au Conseil de mettre Hardin en accusation. Et si cela ne marche pas... "

## V

La neige ne tombait plus, mais elle couvrait le sol d'une épaisse couche blanche et la voiture peinait dans les rues désertes. La lumière pâle de l'aube jetait sur le décor une lueur sinistre, et personne, qu'il fût actionniste ou pro-Hardin, n'était encore assez courageux pour circuler dans la ville.

Yohan Lee n'avait pas l'air content et il ne tarda pas à exprimer sa désapprobation. " Ça va faire mauvais effet, Hardin. On va dire que vous avez pris la fuite.

- Qu'ils disent ce qu'ils veulent. Il faut que j'aille sur Anacréon, et je veux pouvoir le faire tranquillement. "

Hardin se renversa sur la banquette en frissonnant. Il ne faisait pourtant pas froid dans la voiture chauffée, mais même à travers la vitre, ce paysage neigeux vous glaçait le cœur.

" Un de ces jours, il faudra climatiser Terminus, dit-il d'un ton songeur. C'est faisable.

- Il y a d'autres choses faisables, riposta Lee, que j'aimerais voir accomplies d'abord. La climatisation de Sermak, par exemple. Une jolie petite cellule bien sèche, où il fait vingt-cinq degrés tout au long de l'année, voilà ce qu'il lui faudrait.

- Et puis, continua Hardin, il me faudrait une armée de gardes du corps, et pas seulement ces deux-là. " Du geste il désigna les deux hommes assis devant, auprès du chauffeur, les yeux braqués sur la chaussée déserte, leurs projecteurs atomiques sur les genoux. " On dirait que vous tenez vraiment à faire éclater la guerre civile.

- Moi ? Pas besoin de moi, pour cela, je vous assure. Il y a d'abord Sermak : il fallait l'entendre hier pendant la séance du Conseil demander votre mise en accusation pour haute trahison.

pas savoir si l'horloge à radium va déclencher une seconde ouverture du caveau. A chaque anniversaire de la Fondation, j'y suis allé, à tout hasard, mais Seldon n'a jamais fait de nouvelle apparition ; seulement, cette fois, nous traversons encore une crise, alors que nous n'en avons pas eu entre-temps.

- Alors, il va parler ?

- Peut-être. Je ne sais pas. Quoi qu'il en soit, voici ce que vous allez faire. Cet après-midi, à la séance du Conseil, quand vous aurez dévoilé mon départ pour Anacréon, vous annoncerez en outre officiellement que, le 14 mars prochain, nous entendrons un nouvel enregistrement laissé par Hari Seldon et contenant un message de la plus haute importance, se rapportant à la crise qui aura été victorieusement résolue. Et prenez garde, Lee, de rien ajouter, quelles que soient les questions dont on vous assaille. "

Lee le considérait avec des yeux ronds. " Vont-ils y croire ?

- Peu importe. Cela les embarrassera, et je n'en demande pas davantage. Ils se demanderont si c'est vrai ou, dans le cas contraire, quel était mon propos en lançant cette nouvelle : et ils décideront de ne rien faire avant le 14 mars. Je serai de retour bien avant cette date. "

Lee n'avait pas l'air convaincu. " Mais dire que la crise sera "victorieusement résolue". C'est du bluff !

- Oui, mais un bluff qui les démontrera complètement. Ah ! nous voici arrivés ! "

On apercevait dans le petit jour la masse sombre de l'astronef. Hardin s'avança jusqu'à l'appareil et, sur le seuil de la porte étanche, se retourna. " Au revoir, Lee. Je suis navré de vous laisser dans le pétrin, mais vous êtes le seul à qui je puisse me fier. Soyez prudent.

- Ne vous inquiétez pas. Je me débrouillerai. Je suivrai vos instructions. " Il s'écarta, et la porte étanche se referma.

## VI

Salvor Hardin ne se rendit pas directement sur Anacréon. Il n'y arriva que la veille du couronnement, après quelques visites

par la foule des hauts dignitaires, demeura-t-il dans l'embrasure d'une fenêtre, où l'on ne remarquait guère sa présence.

Il avait été présenté à Lepold, au milieu d'une longue file de courtisans et à bonne distance, car le roi était entouré par un halo radioactif. Dans moins d'une heure, ce même roi allait prendre place sur son trône de rhodium massif enchâssé de bijoux ; celui-ci s'élèverait majestueusement avec son auguste charge et glisserait jusqu'au balcon, au pied duquel la foule massée acclamerait son souverain jusqu'à l'apoplexie. Un moteur atomique encastré dans la masse expliquait les dimensions inusitées du trône.

Il était onze heures passées. Hardin se dressa sur la pointe des pieds pour mieux voir. Il réprima son envie de monter sur une chaise. Puis il aperçut Wienis qui se dirigeait vers lui et il se calma.

Wienis progressait lentement parmi la cohue. A chaque pas, il lui fallait dispenser quelque mot aimable à un noble seigneur dont le vénérable grand-père avait aidé le grand-père de Lepold à s'emparer du royaume.

S'étant débarrassé du dernier pair, il parvint auprès de Hardin. Son sourire se fit plus narquois et une lueur de satisfaction brilla soudain au fond de ses yeux sombres.

" Mon cher Hardin, dit-il à voix basse, vous devez bien vous ennuyer, à vouloir garder ainsi votre incognito.

- Je ne m'ennuie pas, Votre Altesse. Tout ce spectacle est extrêmement intéressant. Nous ne voyons jamais rien de comparable sur Terminus.

- Je n'en doute pas. Mais ne voulez-vous pas que nous passions dans mes appartements où nous serons plus à l'aise pour bavarder ?

- Bien volontiers. "

Bras dessus bras dessous, les deux hommes grimpèrent l'escalier, et plus d'une duchesse brandit son face-à-main d'un air surpris, se demandant qui pouvait être cet étranger à l'air insignifiant et au costume neutre que le prince régent honorait d'une pareille marque d'estime.

venu une fois sur Anacréon. Vous étiez jeune en ce temps-là ; moi aussi. Mais déjà nous avons des opinions radicalement différentes sur tout. Vous êtes ce qu'on appelle un pacifiste, n'est-ce pas ?

- Je crois que oui. Je considère en tout cas la violence comme un moyen peu économique de parvenir à ses fins. Il y a toujours de meilleures méthodes, encore qu'elles soient parfois moins directes.

- Oui, je connais votre fameuse maxime : "La violence est le dernier refuge de l'incompétence." Et pourtant, reprit le régent en se grattant négligemment l'oreille, je ne me crois pas particulièrement incompetent. "

Hardin acquiesça poliment sans rien dire.

" Et malgré cela, poursuivit Wienis, j'ai toujours été partisan l'action directe. J'ai toujours pensé qu'il valait mieux se tailler un chemin jusqu'à l'objectif à atteindre et n'en pas démordre. Je suis parvenu par cette méthode à de grands résultats et je compte en obtenir de plus grands encore.

- Je sais, interrompit Hardin. Je crois que vous vous taillez en effet un chemin vers le trône pour vous et vos enfants, étant donné le regrettable décès de votre frère aîné et la santé précaire du roi. Car il a une santé assez précaire, n'est-ce pas ? "

Wienis fronça les sourcils en recevant cette flèche, et sa voix se fit plus cinglante. " Vous auriez intérêt, Hardin, à éviter certains sujets. Vous pouvez, en tant que Maire de Terminus, vous croire en droit de vous livrer à des remarques peu judicieuses, mais je vous prierai de ne pas abuser de ce privilège. Je ne suis pas homme à me laisser effrayer par des mots. J'ai toujours professé que les difficultés s'évanouissent quand on les affronte bravement, et je n'ai jamais encore tourné le dos.

- Vous ne me surprenez pas. Quelle difficulté vous proposez-vous d'affronter maintenant ?

- Je me propose de persuader la Fondation de coopérer avec nous. Votre politique pacifiste vous a amené à commettre un certain nombre d'erreurs graves, simplement parce que vous avez sous-estimé l'audace de votre adversaire. Tout le monde n'a pas aussi peur que vous de l'action directe.

Hardin fronça les sourcils. " Et quand tout cela doit-il se passer ?

- Si cela vous intéresse, les unités de la flotte anacréonienne ont décollé il y a cinquante minutes exactement, à onze heures, et elles ouvriront le feu dès qu'elles seront en vue de Terminus, c'est-à-dire vers midi demain. Vous pouvez vous considérer comme prisonnier de guerre.

- C'est exactement ainsi que je me considère, Votre Altesse, dit Hardin. Mais vous me décevez. "

Wienis ricana. " Vraiment ?

- Oui. J'avais pensé que l'heure du couronnement, minuit, serait le moment rêvé pour donner le départ à la flotte. Mais vous vouliez déclencher la guerre quand vous étiez encore régent. C'aurait pourtant été plus spectaculaire autrement. "

Le régent le fixa d'un air stupéfait. " Par l'Espace, de quoi voulez-vous parler ?

- Vous ne comprenez donc pas ? dit Hardin, d'un ton suave. J'avais préparé ma parade pour minuit. "

Wienis se leva d'un bond. " Ce n'est pas moi que vous allez bluffer. Il n'y a pas de parade. Si vous comptez sur le soutien des autres royaumes, c'est inutile. Toutes leurs flottes réunies ne sont pas de taille à lutter avec la nôtre.

- Je le sais. Je n'ai pas l'intention de tirer un seul coup de feu. Il se trouve simplement que l'ordre a été lancé la semaine dernière de frapper d'interdit la planète Anacréon à dater d'aujourd'hui minuit.

- D'interdit ?

- Oui. Si vous ne comprenez pas ce que cela signifie, sachez que tous les prêtres d'Anacréon vont se mettre en grève, à moins que je n'annule mon ordre. Mais je ne le puis pas puisque je suis détenu au secret ; et je n'en aurais d'ailleurs pas le désir si j'en avais la possibilité. " Il se pencha en avant et ajouta : " Vous rendez-vous compte, Votre Altesse, qu'attaquer la Fondation, c'est tout simplement commettre le plus terrible sacrilège ? "

Wienis faisait visiblement effort pour se dominer. " Ça ne prend pas avec moi, Hardin. Gardez ça pour la populace.

- Mon cher Wienis, pour qui croyez-vous que je le garde ? Je suppose que, depuis une demi-heure, chacun des temples



On finit par apporter les torches qu'on devait utiliser pour la gigantesque retraite aux flambeaux qui devait suivre le couronnement.

Les gardes sillonnaient la salle, portant des torchères aux flammes bleues, rouges et vertes, dont la lumière révélait des visages affolés.

" Ne vous inquiétez pas, cria Wienis. Gardez vos places. Le courant va revenir. "

Il se tourna vers le capitaine des gardes figé au garde-à-vous. " Qu'y a-t-il, capitaine ?

- Votre Altesse, répondit l'officier, le palais est cerné par le peuple.

- Que veulent ces gens ? gronda Wienis.

- Un prêtre est à leur tête ; le grand prêtre Poly Verisof. Il exige la libération immédiate du Maître Salvor Hardin et l'arrêt des hostilités engagées contre la Fondation. " Bien que son ton demeurât impassible, l'homme promenait autour de lui un regard inquiet.

" Si l'une de ces canailles tente de franchir les grilles du palais, tirez. Ne faites rien d'autre pour le moment. Laissez-les hurler. "

On avait achevé de distribuer les torches et l'on recommençait à voir clair dans la salle de bal. Wienis se précipita vers le trône toujours planté devant la fenêtre et prit par le bras Lepold, paralysé de frayeur.

" Viens avec moi. " Il jeta un coup d'œil par la fenêtre. La ville était plongée dans les ténèbres. De la place montaient les clameurs de la foule. Il n'y avait d'éclairé que le Temple d'Argolide, vers la droite. Poussant un juron, Wienis entraîna le roi.

Ils firent irruption dans le cabinet de travail, suivis des cinq gardes. Lepold marchait comme en transe, incapable d'articuler un mot.

" Hardin, fit Wienis d'une voix rauque, vous jouez avec des forces qui vous dépassent. "

Le Maire ne répondit même pas. Il resta assis, un sourire ironique se jouant sur son visage : il avait allumé sa lampe Atomo de poche.

prêtres et elle se tournera même contre eux. Je vous donne jusqu'à demain midi, Hardin ; vous pouvez peut-être arrêter la production d'énergie sur Anacréon, mais *vous ne pouvez pas arrêter ma flotte.* " Il exultait. " Ils sont en route, Hardin, avec votre grand croiseur que vous avez fait réparer pour nous à leur tête.

- Le croiseur que j'ai fait réparer, en effet, dit Hardin d'un ton désinvolte, mais suivant mes instructions. Dites-moi, Wienis, avez-vous jamais entendu parler d'un relais à hyperondes ? Non, je vois que non. Eh bien, d'ici deux minutes, vous allez voir ce qu'on peut faire avec ce dispositif. "

Il n'avait pas fini sa phrase que l'écran du téléviseur s'allumait. Hardin reprit : " Non, d'ici deux secondes. Asseyez-vous, Wienis, et écoutez bien. "

Théo Aporat était un des plus hauts dignitaires ecclésiastiques d'Anacréon. Du seul point de vue hiérarchique, il méritait sa nomination au poste de grand aumônier à bord du vaisseau amiral Wienis.

Mais ce n'était pas seulement une question de préséance. Il connaissait l'appareil. Il avait travaillé sous le contrôle des saints hommes de la Fondation à sa remise en état. Guidé par leurs conseils, il avait révisé les moteurs. Il avait refait l'installation électronique des téléviseurs, rétabli le système d'intercommunication, remplacé le blindage de la coque. Il avait même été autorisé à aider les hommes de la Fondation à installer un dispositif si sacré qu'aucun astronef n'en avait encore possédé ; on en avait réservé la primeur à cet appareil géant, et c'était le relais à hyperondes.

Aussi avait-il été atterré d'apprendre à quelles tristes fins l'on destinait ce magnifique engin. Il n'avait pas voulu croire ce que lui avait dit Verisof : que l'astronef allait être utilisé pour la réalisation d'un projet abominable ; que ses canons allaient être braqués sur la grande Fondation. Sur cette Fondation où lui-même avait été formé et qui demeurerait la source de tout bienfait.

Et pourtant, après ce que l'amiral lui avait dit, le doute n'était pas permis.

Il leva les bras en un geste solennel et, devant tous les écrans de télévision du bord, les soldats affolés virent l'expression menaçante de leur aumônier ; celui-ci poursuivait :

" Au nom de l'Esprit Galactique de son prophète, Hari Seldon, et de ses interprètes, les saints hommes de la Fondation, je maudis cet astronef. Que les téléviseurs de cet appareil qui sont ses yeux deviennent aveugles. Que ses grappins qui sont ses bras soient paralysés. Que ses canons atomiques qui sont ses poings perdent toute vigueur. Que ses moteurs qui sont son cœur cessent de battre. Que son système de communication qui est sa voix devienne muet. Que ses ventilateurs qui sont son souffle s'immobilisent. Que ses lumières qui sont son âme s'éteignent. Au nom de l'Esprit Galactique, je maudis cet astronef. "

Et comme il prononçait ces derniers mots, minuit sonna et, à des années-lumière de là, dans le Temple d'Argolide, une main ouvrit un relais à hyperondes qui déclencha aussitôt l'ouverture d'un relais correspondant à bord du *Wienis*.

*Et le courant fut coupé à bord !*

Car les religions scientifiques ont le précieux avantage de toujours réussir leurs miracles et d'exaucer, à la demande, des malédictions telles que celles d'Aporat.

L'aumônier vit les ténèbres gagner tout l'astronef en même temps que s'arrêtait le ronronnement régulier des moteurs hyperatomiques. Triomphant, il tira d'une poche de sa robe une lampe Atomo qui baigna la salle d'une lumière nacrée.

Il regarda les deux officiers, des hommes courageux sans doute, mais qui se traînaient à genoux, en proie à la plus profonde terreur. " Sauvez nos âmes, révérend. Nous sommes de pauvres soldats qui ne connaissons pas les crimes de nos chefs, gémissaient-ils.

- Suivez-moi, dit Aporat. Votre âme n'est pas encore perdue. "

Dans la nuit où était plongé le *Wienis*, la peur rôdait, comme un brouillard presque palpable. Sur le passage d'Aporat, les hommes d'équipage se massaient, cherchant à toucher le bord de sa robe, implorant sa miséricorde.

Il leur faisait toujours la même réponse : "Suivez-moi ! "

Lefkin commença.

## VIII

Un silence absolu régnait dans le cabinet de Wienis quand l'image du prince Lefkin apparut sur l'écran du téléviseur. Le régent eut un bref sursaut en voyant le visage hagard de son fils, puis il retomba dans son fauteuil, atterré.

Hardin écoutait, tandis que le roi Lepold demeurait blotti dans un coin de la pièce, mordillant frénétiquement les dorures de sa manche. Même les gardes avaient perdu leur impassibilité et, le dos à la porte, leurs armes à la main, ils ne pouvaient s'empêcher de jeter des coups d'œil furtifs dans la direction du téléviseur.

Lefkin parlait d'une voix hachée :

" La flotte anacréonienne... ayant pris connaissance de la nature de la mission... et refusant de prêter son concours... à un abominable sacrilège... regagne Anacréon... et lance un ultimatum aux blasphémateurs... qui oseraient attaquer la Fondation... source de toute bénédiction... et l'Esprit Galactique... Cessez immédiatement toute opération... contre les détenteurs de la vraie foi... et donnez l'assurance à l'aumônier Aporat... représentant la flotte... que les hostilités ne reprendront jamais... et que... " A ce moment il y eut un long silence, puis le prince continua : " Et que l'ex-régent Wienis... sera emprisonné et cité devant un tribunal ecclésiastique... Pour répondre de ses crimes. Faute de quoi la flotte royale... lors de son retour sur Anacréon... rasera le palais... et prendra toute mesure utile... pour anéantir ce repaire de pécheurs... "

La voix se brisa dans un sanglot étouffé et l'écran redevint blanc.

Hardin pressa le bouton de sa lampe Atomo, tamisant assez la lumière pour que le régent, le roi et les gardes ne fussent plus que des silhouettes aux contours flous ; on put voir alors qu'un halo fluorescent entourait Hardin.

Qu'ils nous fassent sauter. Qu'ils fassent tout sauter. Je vous aurai ! "

Puis se tournant vers ses gardes, il rugit : " Abattez-moi ce démon. Tuez-le ! Tuez-le ! "

Hardin fit face aux gardes et sourit. L'un d'eux braqua sur lui son fusil atomique, puis l'abaissa. Les autres ne bougèrent même pas. L'idée ne leur venait pas de se mesurer à Salvor Hardin, Maire de Terminus, l'homme qu'ils voyaient entouré d'un halo, souriant tranquillement, et devant qui la puissance d'Anacréon s'était effondrée.

Wienis poussa un juron et s'avança en titubant vers le garde le plus proche ; il arracha son arme à l'homme et la braqua sur Hardin, lequel ne fit pas un mouvement. Wienis tira.

Le rayon pâle et continu vint heurter le champ radioactif qui entourait le Maire de Terminus et fut aussitôt absorbé.

Le halo de Hardin devint légèrement plus brillant par le surplus d'énergie qu'il venait d'absorber. Dans son coin, Lepold se couvrit les yeux et gémit.

Avec un cri de désespoir, Wienis changea de cible et tira de nouveau. Il s'écroula sur le sol, le crâne pulvérisé.

Hardin eut un petit haut-le-corps et dit : " Il aura été "homme d'action" jusqu'au bout. Le dernier refuge ! "

## IX

Le caveau était plein à craquer. Toutes les chaises étaient occupées et des gens étaient debout au fond de la salle, sur trois rangs.

Salvor compara cette foule avec les quelques hommes qui avaient assisté à la première apparition de Hari Seldon, trente ans plus tôt. Ils n'étaient que six alors ; les cinq Encyclopédistes - tous morts aujourd'hui - et lui-même, le jeune Maire. Un Maire dont le rôle devait dès le lendemain cesser d'être purement décoratif.

Aujourd'hui, la situation n'était plus du tout la même. Chacun des membres du Conseil attendait l'apparition de Seldon. Lui-même était toujours Maire, mais tout-puissant

devez vous ronger, même si vous devez pour cela inventer des soucis. "

Lee était sur le point de répondre, mais il resta bouche bée... les lumières venaient de baisser.

Hardin lui-même tressaillit. Une silhouette venait d'apparaître dans la cage de verre... Un homme assis dans un fauteuil roulant ! Le Maire était le seul, parmi tous les assistants, à avoir déjà vu cet homme, trente ans plus tôt. Lui-même était jeune alors, et l'homme, âgé. Depuis, l'apparition n'avait pas vieilli d'un jour, tandis que lui-même était devenu un vieillard.

L'homme regardait droit devant lui ; il avait un livre sur les genoux.

Il dit, d'une voix chevrotante et voilée : " Je suis Hari Seldon ! "

Dans la pièce, tout le monde retenait sa respiration. Hari Seldon poursuivit d'un ton tranquille : " C'est la seconde fois que je viens ici. J'ignore, bien entendu, s'il y en a parmi vous qui étaient ici la première fois. Je n'ai même aucun moyen de me rendre compte si quelqu'un me voit aujourd'hui, mais cela n'a aucune importance. Si la seconde crise a été surmontée, vous êtes sûrement ici, vous n'avez pas d'autre solution. Si vous n'êtes pas ici, c'est que la seconde crise a été trop violente pour vous. "

Il sourit. " Mais j'en doute, car mes calculs montrent que la probabilité est de 98,4 pour cent pour qu'il n'y ait pas de déviation appréciable du Plan dans les quatre-vingts premières années.

" Vous devez donc maintenant dominer les royaumes barbares situés dans l'entourage immédiat de la Fondation. Tout comme, dans la première crise, vous les avez tenus à distance par l'équilibre des puissances, vous les avez vaincus, dans la seconde, par l'utilisation du pouvoir spirituel contre le temporel.

" Je vous conseille, toutefois, de ne pas avoir trop confiance en vous-mêmes. Il n'est pas dans mon propos de vous prédire ce qui va se produire, mais je crois devoir vous avertir que vous n'avez fait jusqu'à maintenant que rétablir un nouvel équilibre -

## QUATRIÈME PARTIE

### LES MARCHANDS

#### I

MARCHANDS : ... et, devançant toujours l'hégémonie politique de la Fondation, les Marchands poussaient des pointes jusqu'en des lieux éloignés de la Périphérie. Des mois et des années passaient parfois entre leurs retours sur Terminus ; leurs vaisseaux n'étaient souvent rien de plus que de pauvres engins rapiécés et improvisés ; leur honnêteté n'était pas sans tache ; leur audace...

Avec le temps, ils forgèrent un Empire plus solide que le despotisme pseudo-religieux des Quatre Royaumes...

Des légendes innombrables circulent sur le compte de ces hommes robustes et solitaires qui se flattaient, avec une bonne part de sérieux, de prendre pour devise l'aphorisme de Salvor Hardin : " Que tes principes de morale ne t'empêchent jamais de faire ce qui est juste ! " Il est difficile de définir aujourd'hui la part de vérité contenue dans ces légendes. Il y a, sans aucun doute, des exagérations...

#### ENCYCLOPEDIA GALACTICA

Limmar Ponyets avait tout le corps enduit de savon quand retentit la sonnerie de l'appareil - ce qui prouve que, même en un coin perdu comme la Périphérie galactique, il suffisait d'entrer dans son bain pour être dérangé.

Par bonheur, à bord d'un vaisseau de commerce, l'espace non réservé aux marchandises était fort exigü. Au point que la baignoire n'était qu'à deux mètres des panneaux de contrôle du récepteur.

Jurant et dégoulinant, Ponyets sortit pour se mettre en communication avec celui qui l'appelait ; trois heures plus tard, un second vaisseau de commerce venait s'arrêter contre le sien,

Ponyets s'était levé et contemplait d'un regard sombre l'écran du viseur. Il murmurait des mots bien sentis à l'adresse de la vague silhouette en forme de lentille qui représentait le noyau de la Galaxie. Il dit enfin tout haut : " Quelle saloperie ! Et je suis loin de mon quota. "

Gorm comprit alors : " Hé, dites donc. Askone est zone fermée.

- Parfaitement. Impossible d'y vendre fût-ce un canif. Des petits objets atomiques, ils n'en veulent pas. Au point où j'en suis de mon quota, c'est du suicide d'aller là-bas.

- Vous ne pouvez pas faire autrement ? "

Ponyets secoua la tête d'un air absent. " Je connais le type en question. Je ne peux pas laisser tomber un ami. Et puis qu'est-ce que cela fait ? Je suis entre les mains de l'Esprit Galactique et je vais d'un pas allègre là où il me dit d'aller.

- Hein ? " fit Gorm ébahi.

Ponyets le regarda et eut un petit rire. " J'oubliais. Vous n'avez jamais lu le *Livre de l'Esprit*, n'est-ce pas ?

- Je n'en ai jamais entendu parler.

- Vous en auriez entendu parler si vous aviez eu une formation religieuse, comme moi.

- Une formation religieuse ? Vous vouliez être prêtre ? " Gorm semblait profondément choqué.

" Eh oui. C'est ma honte secrète. J'étais la brebis galeuse des révérends pères. Ils ont fini par me renvoyer en invoquant des motifs suffisants pour me faire garantir une bourse d'étude séculière par la Fondation. Mais ce n'est pas tout ça, il faut que j'y aille. Et vous, où en êtes-vous de votre quota cette année ? "

Gorm écrasa sa cigarette et se leva. " Mon dernier chargement est parti. J'y arriverai.

- Heureux mortel ", dit Ponyets d'un ton morose. Un bon moment après que l'autre fut parti, il resta immobile, plongé dans sa rêverie.

Ainsi Eskel Gorov était sur Askone... et en prison !

C'était mauvais ! Bien pire même qu'il ne pouvait y paraître au premier abord. C'avait été facile de fournir au jeune homme curieux de vagues explications sur ce qui s'était passé. Mais c'était bien autre chose que de faire face à la réalité.



Il agita les doigts des deux mains, et les gardes armés s'écartèrent pour livrer passage à Ponyets, lequel s'avança jusqu'au pied du Siège de l'Etat.

" Ne dites rien ", lança le Grand Maître, et Ponyets se hâta de refermer sa bouche entrouverte.

" Parfait. " Le chef des Askoniens parut visiblement soulagé. " Je ne peux pas supporter le bavardage inutile. Vous ne sauriez me menacer, et je ne vous permettrai pas de me flatter. Ni de vous plaindre. Je ne sais même plus combien de fois on vous a avertis, vous autres aventuriers, de ne plus venir sur Askone avec vos machines démoniaques.

- Monsieur, dit Ponyets d'un ton calme, je n'essaierai pas de justifier le Marchand en question. Les Marchands n'ont pas coutume d'aller où l'on ne veut pas d'eux. Mais la Galaxie est vaste et ce n'est pas la première fois qu'une frontière est franchie involontairement. En l'occurrence, il s'agit d'une regrettable erreur.

- Regrettable en effet, fit le Grand Maître d'une voix grinçante. Mais est-ce bien une erreur ? Vos gens de Glyptal IV ont commencé à me bombarder d'offres de négociations deux heures après la capture de votre misérable sacrilège. On m'a averti à maintes reprises de votre venue. Cela m'a tout l'air d'une opération de sauvetage bien organisée. On semble s'être attendu à beaucoup de choses... à trop d'erreurs en particulier, déplorables ou autres. "

L'Askonien n'avait pas l'air content. Il poursuivit : " Vous autres Marchands, qui volez de monde en monde comme de pauvres papillons, seriez-vous assez fous pour croire que vous pouviez atterrir en plein centre du système d'Askone et appeler cela une simple erreur involontaire ? Allons donc ! "

Ponyets s'efforça de rester calme. Il dit, d'un ton obstiné : " Si cette tentative commerciale a été délibérée, Votre Grâce, le Marchand a été très mal avisé, car cela est contraire aux règlements très stricts de notre Guilde.

- Très mal avisé, certes, dit l'Askonien sèchement. Au point que votre camarade paiera probablement sa témérité de sa vie. "

Ponyets sentit son estomac se nouer. L'autre semblait décidé. Il dit : " La mort, Votre Grâce, est un phénomène si

d'une vie par ailleurs entièrement consacrée au commerce et à la poursuite des biens de ce monde. "

L'Askonien se mordilla la lèvre pensivement. " Chacun doit préparer son âme pour le voyage de retour vers les esprits ancestraux. Mais je n'aurais jamais cru que vous autres Marchands étiez croyants. "

### III

Eskel Gorov remua sur sa couchette et ouvrit un œil au moment où Limmar Ponyets passait la porte lourdement renforcée. Celle-ci se referma aussitôt avec un bruit mat. Gorov se mit debout.

" Ponyets ! Ils vous ont envoyé ici ?

- Pur hasard, dit Ponyets d'un ton amer, ou alors, c'est l'ouvre de mon mauvais démon personnel. Numéro un, vous vous mettez dans le pétrin sur Askone. Numéro deux, ma route, connue de la Chambre de Commerce, m'amène à une cinquantaine de parsecs du système en question juste au moment où se passe le Numéro un. Numéro trois, ce n'est pas la première fois que nous travaillons ensemble, et la Chambre de Commerce le sait bien. Etes-vous encore étonné de me voir ici ?

- Soyez prudent, dit Gorov à mi-voix. On va sûrement nous écouter. Vous avez un brouilleur de champ sur vous ? "

Ponyets désigna le bracelet ouvragé qu'il avait au poignet, et Gorov parut soulagé.

Ponyets regarda autour de lui. La cellule était nue, mais vaste ; elle était bien éclairée et il n'y régnait pas de mauvaises odeurs. " Pas trop mal, dit-il, ils vous ménagent. "

Gorov ignore cette remarque. " Dites-moi, comment avez-vous pu venir ici ? On me garde au secret depuis presque deux semaines.

- Depuis mon arrivée, par conséquent. Le vieil oiseau qui commande ici a donc ses points faibles ? Il a l'air porté sur les discours pieux, alors j'ai essayé un truc qui a marché. Je suis ici en tant que conseiller spirituel. Il y a une chose bien chez les gens comme lui. Ils vous couperont la tête sans hésitation si cela

bien innocentes que j'ai faites ont déclenché une véritable crise chez Sa Grâce.

- C'est simple, dit Gorov. La seule façon dont nous puissions accroître la sécurité de la Fondation ici dans la Périphérie, c'est de constituer un empire commercial sous contrôle religieux. Nous sommes encore trop faibles pour agir par la contrainte. Nous n'avons déjà que trop à faire pour tenir en respect les Quatre Royaumes.

Ponyets acquiesçait. " Evidemment. Or, tout système qui refuse nos marchandises atomiques ne peut être soumis au contrôle religieux...

- Et risque, par conséquent, de devenir un foyer d'indépendance et d'hostilité.

- Voilà pour la théorie, dit Ponyets. Maintenant, qu'est-ce donc exactement qui nous empêche de vendre? Une question de religion, m'a laissé entendre le Grand Maître.

- Il s'agit d'une forme de culte des ancêtres. Leurs légendes parlent d'un passé maudit dont ils n'auraient été sauvés que par les héros simples et vertueux de ces dernières générations. Cette tradition n'est que la transposition mythique de la période d'anarchie qu'ils ont connue, il y a un siècle, à l'époque où ils venaient de chasser les troupes impériales et avaient formé un gouvernement indépendant. Les progrès scientifiques et l'énergie atomique s'identifient donc désormais chez eux avec l'ancien régime impérial dont ils se souviennent avec horreur.

- Ah oui ? Eh bien. cela ne les empêche pas d'avoir de jolis petits astronefs qui m'ont fort bien repéré à deux parsecs. Pour moi, ces engins sentent l'énergie atomique...

Gorov haussa les épaules. " Ce sont des survivants de l'Empire, probablement. Ce qu'ils ont ils le gardent. Mais ils ne veulent pas innover, et leur économie est entièrement non atomique. C'est cela qu'il faut changer.

- Et comment allons-nous nous y prendre?

- En brisant leur résistance sur un point. Pour vous donner un exemple, si je pouvais vendre un canif à lame radioactive à un noble, cela l'amènerait à faire voter des lois qui lui permettent de s'en servir. Cela a l'air idiot, mais psychologiquement, c'est juste. En réussissant des ventes

" Et de l'or, Votre Grâce.

- Et de l'or ", acquiesça le Grand Maître d'un ton négligent.

Ponyets posa le coffret à terre et l'ouvrit avec une nonchalance qu'il avait grand mal à feindre. Il se sentait seul au sein d'un monde hostile ; c'était la même impression qu'il ressentit au milieu de l'espace la première année. Le demi-cercle de conseillers barbus qui assistaient à la scène regardaient le Marchand sans aménité. Parmi eux se trouvait Pherl, le favori du Grand Maître, et son visage anguleux était particulièrement renfrogné. Ponyets l'avait déjà rencontré et, ce jour-là, il avait compris que Pherl était son pire ennemi ; il avait donc décidé d'en faire sa première victime.

Derrière les portes de la salle, une petite armée attendait les événements. Ponyets était coupé de son vaisseau ; il n'avait d'autre arme que son idée de corruption. Et Gorov était toujours leur otage.

Il fit les derniers préparatifs sur l'engin hideux qui lui avait coûté une semaine d'efforts et, une fois de plus, fit une prière silencieuse pour que le quartz doublé de plomb tienne le coup.

" Qu'est-ce que c'est ? " demanda le Grand Maître.

Ponyets recula d'un pas et répondit : " C'est un petit appareil que j'ai construit moi-même.

- Je le vois bien, mais ce n'est pas cela qui m'intéresse. Est-ce que c'est une de ces abominables sorcelleries de votre monde ?

- C'est un appareil atomique, reconnut Ponyets gravement, mais aucun de vous n'aura à le toucher ni à s'en préoccuper. Il m'est destiné à moi seul, et je supporterai toutes les abominations qui pourraient en dériver. "

Le Grand Maître avait brandi sa canne de fer dans la direction de la machine, et ses lèvres murmurèrent une invocation purificatrice. Le maigre conseiller qui était assis à sa droite se pencha vers lui, collant sa moustache rousse contre l'oreille du Maître. Celui-ci se dégagea d'un geste impatient.

" Et quel rapport y a-t-il entre cet engin diabolique et l'or qui sauvera peut-être la vie de votre compatriote ?

- Avec cette machine, commença Ponyets, caressant les flancs arrondis et durs de la chambre centrale, je peux

bon pour vous en assurer. Il est impossible de distinguer cet or de celui extrait des mines. Et n'importe quel fer peut être traité de la même façon. La rouille ne l'attaquera pas, pas plus qu'un alliage modéré. "

Mais Ponyets ne parlait que pour meubler le silence. En fait, les boucles qu'il tendait à ces gens étaient bien assez éloquentes.

Le Grand Maître finit quand même par tendre sa main émaciée. Pherl s'écria aussitôt : " Votre Grâce, cet or provient d'une source impure. "

Mais Ponyets riposta : " Une rose peut pousser dans la boue, Votre Grâce. Il vous arrive d'acheter à vos voisins les marchandises les plus diverses, sans jamais vous enquérir de la façon dont eux se les procurent, s'ils les fabriquent avec des machines bénites par vos ancêtres ou sacrilèges. D'ailleurs, je ne vous offre pas l'appareil, mais l'or.

- Votre Grâce, dit Pherl, vous n'êtes pas responsable des péchés d'étrangers qui travaillent sans votre consentement, et même à votre insu. Mais accepter ce prétendu or fabriqué dans des conditions criminelles à partir du fer, sous vos yeux et avec votre consentement, constituerait un affront aux esprits vivants de nos ancêtres vénérés.

- Mais l'or, c'est de l'or, dit le Grand Maître d'un ton indécis, et, en l'occurrence, il ne s'agit que d'un échange contre la personne païenne d'un félon condamné. Pherl, vous avez trop d'esprit critique. " Mais il n'en retira pas moins sa main.

Ponyets dit alors : " Vous êtes la sagesse même, Votre Grâce : abandonner un païen, c'est ne rien laisser perdre qui puisse profiter à vos ancêtres, alors qu'avec l'or que vous obtiendrez en échange, vous pourrez décorer leurs autels. Et même, s'il se pouvait que l'or en lui-même fût maudit, il ne pourrait manquer d'être purifié par un aussi pieux usage.

- Par les os de mon grand-père ! " s'exclama le Grand Maître avec une surprenante véhémence, et il éclata d'un rire grêle. " Que dites-vous de ce jeune homme, Pherl ? Son raisonnement est juste. Aussi juste que les paroles de mes ancêtres.

- Peut-être, répliqua Pherl d'un ton sombre. Encore faudrait-il qu'on nous assure qu'il ne s'agit pas là d'une machination de l'Esprit Malin.

- Eh oui. " Pherl se frotta doucement le menton. " Je ne vous critique pas. Votre maladresse était voulue, j'en suis persuadé. J'aurais d'ailleurs pu prévenir Sa Grâce si j'avais été sûr des mobiles qui vous poussent. Car enfin, si j'avais été vous, j'aurais fabriqué mon or à bord de mon astronef et je l'aurais offert ensuite, seul. Cela vous aurait évité de jouer toute votre petite scène et de vous attirer tant d'inimitiés.

- C'est vrai, reconnut Ponyets, mais, comme je suis moi, j'ai accepté les inimitiés pour pouvoir attirer votre attention.

- Simplement pour cela ? " Pherl ne chercha pas à cacher un mépris amusé. " Je suppose alors que vous avez demandé cette période de trente jours de purification afin de pouvoir transformer mon attention en quelque chose d'un peu plus substantiel ? Et que se passera-t-il si l'or se révèle impur ? "

Ponyets se permit d'ironiser en retour. " Alors, que ceux qui ont le plus intérêt à le trouver pur décident de la chose ! "

Pherl leva vivement les yeux et considéra le Marchand avec attention. Il semblait à la fois surpris et satisfait.

" Pas bête. Et maintenant, expliquez-moi pourquoi vous teniez tellement à attirer mon attention.

- Voilà. Dans les brèves périodes que j'ai passées ici, j'ai observé des faits utiles qui vous concernent et qui, moi, m'intéressent. Ainsi, vous êtes jeune, bien jeune pour être membre du Conseil, et, de plus, votre famille elle-même n'est pas très ancienne.

- Critiqueriez-vous ma famille ?

- Absolument pas. Vos ancêtres sont grands et saints, tout le monde le reconnaît. Mais certains disent que vous n'appartenez pas aux Cinq Tribus. "

Pherl se renversa sur son siège. " Avec tout le respect que je leur dois, dit-il sans chercher à cacher sa haine, les Cinq Tribus ont du sang de navet. Il n'en reste pas cinquante membres vivants.

- Il y a pourtant des gens pour affirmer que le pays n'acceptera pas de Grand Maître autre qu'originaire des Cinq Tribus. Et le nouvel arrivé et si jeune favori du Grand Maître que vous êtes ne peut que s'attirer des ennemis acharnés parmi les grands personnages de l'Etat ; c'est du moins ce que l'on dit.

non moi, pour l'instant. Car je ne suis en train de vous offrir ni rasoir, ni couteau, ni vide-ordures mécanique.

- Que m'offrez-vous alors?

- L'or lui-même. Directement. Vous pouvez entrer en possession de la machine dont je vous ai montré le fonctionnement la semaine dernière. "

Pherl se raidit et se mit à plisser le front par mouvements quasi spasmodiques. " Le transmutateur ?

- Exactement. Votre réserve d'or égalera votre réserve de fer. J'imagine que cela suffira à vos besoins. Même à vous acquérir la Grande Maîtrise, en dépit de votre jeunesse et de vos ennemis. Et c'est un moyen sûr.

- Dans quel sens?

- Parce que son emploi peut demeurer secret : comme devrait l'être celui des appareils atomiques dont vous parliez tout à l'heure. Vous pourrez enfermer le transmutateur dans le plus haut donjon de la plus puissante forteresse de votre propriété la plus éloignée, et il n'en continuera pas moins à vous apporter la richesse immédiate. C'est *l'or* que vous achetez, non la machine, et cet or ne porte pas trace de la façon dont il a été fabriqué ; on ne saurait le distinguer de l'or naturel.

- Et qui fera fonctionner la machine ?

- Vous-même. Il ne vous faudra pas plus de cinq minutes pour apprendre. Je vous l'installerai quand vous voudrez.

- Et, en retour, vous demandez?

- Eh bien!... " Ponyets se fit prudent. " Mon prix est assez élevé. C'est ainsi que je gagne ma vie. Disons – la machine a une grande valeur - l'équivalent de dix livres d'or en fer usiné. "

Pherl éclata de rire et Ponyets rougit ! " Je vous ferai remarquer, ajouta-t-il avec raideur, que vous l'amortirez en deux heures.

- Oui, mais, au bout d'une heure, vous serez peut-être parti et ma machine se révélera peut-être, tout à coup, inutilisable. Il me faut une garantie.

- Vous avez ma parole.

- Parfait fit l'autre en s'inclinant ironiquement, mais votre présence serait pour moi plus sûre. Je vais vous donner *ma*

passe du fer à l'or. Mais ça impressionne, et ça marche... très provisoirement.

- Possible, mais je n'approuve quand même pas votre méthode.

- Elle vous a tiré d'un très mauvais pas.

- Là n'est pas la question. D'autant qu'il faut que je retourne là-bas, dès que nous aurons faussé compagnie à notre escorte.

- Pourquoi ?

- Vous l'avez expliqué vous-même à votre politicien, répondit Gorov sans aménité. Tout votre petit laïus reposait sur le fait que le transmutateur était un moyen en vue d'une fin, mais qu'il n'avait aucune valeur en lui-même ; que Pherl achetait l'or et non l'appareil. Ce n'était pas bête, puisque ça a marché, mais...

- Mais ?... "

La voix dans l'appareil se fit plus aiguë. "Mais c'est une machine qui ait de la valeur en elle-même que nous voulons leur vendre ; quelque chose qu'ils utiliseront ouvertement, quelque chose qui les forcerait à prendre position en faveur de la production atomique.

- Je comprends très bien, répondit Ponyets doucement. Vous me l'aviez déjà expliqué. Mais considérez un peu ce qui va résulter de ma petite vente, voulez-vous ? Tant que le transmutateur marchera, Pherl continuera à faire de l'or ; et il marchera assez longtemps pour que Pherl s'assure la victoire aux prochaines élections. Le Grand Maître actuel ne durera pas longtemps.

- Vous comptez sur la gratitude de votre client ? demanda Gorov froidement.

- Non... sur un intérêt bien compris. Le transmutateur lui aura valu la victoire aux élections. D'autres machines...

- Absolument pas ! Votre raisonnement ne tient pas debout ! Ce n'est pas au transmutateur qu'il croira devoir la victoire, mais à l'or, au bon vieil or. C'est ce que j'essaie de vous expliquer depuis un moment. "

Ponyets sourit et s'installa dans une position plus confortable. Il avait suffisamment excité, maintenant, son interlocuteur. Ce pauvre Gorov allait avoir une crise de nerfs.



pour me prendre sur le fait et pouvoir m'accuser de vendre des articles interdits.

- Evidemment.

- Oui, mais il ne s'agissait pas simplement de sa parole contre la mienne. Pherl, voyez-vous, ne savait pas ce que c'est qu'un enregistreur à microfilms. "

Cette fois, Gorov éclata de rire.

" Eh oui, dit Ponyets. Il avait gagné, il me tenait. Mais quand, tout penaud, je lui ai installé son transmutateur, j'ai placé un enregistreur dedans que j'ai retiré le lendemain, en venant faire la révision. J'avais donc un film parfait de son saint des saints, avec ce pauvre Pherl lui-même faisant marcher l'appareil à plein rendement et gloussant devant le premier morceau d'or comme si c'était un œuf qu'il venait de pondre.

- Vous le lui avez montré ?

- Deux jours après. Le pauvre n'avait jamais vu de sa vie d'images en couleurs et en relief. Il prétend qu'il n'est pas superstitieux, mais je n'ai jamais vu un homme adulte aussi terrorisé. Quand je lui ai dit que j'avais tout préparé de façon à projeter le film à midi sur la grande place de la ville, pour qu'un million d'Askoniens fanatiques puissent en profiter et venir ensuite l'écharper, lui, Pherl, il s'est traîné à mes genoux. Il était prêt à accepter n'importe quelle proposition que je lui ferais.

- Et c'était vrai ? demanda Gorov dont la joie était sans mélange. Vous aviez préparé la projection en ville, je veux dire ?

- Non, mais peu importe. Il a conclu l'affaire dans les termes que je lui ai imposés. Il a acheté jusqu'au dernier appareil que j'avais et que vous aviez apporté pour tout l'étain que nous pourrions emporter. A ce moment-là, il me croyait capable de tout. J'ai là le contrat signé de sa main et je vous en donnerai une copie avant que nous ne descendions, par mesure de précaution.

- Mais vous l'avez humilié, dit Gorov. Est-ce qu'il va se servir de ces appareils ?

- Pourquoi pas ? C'est sa seule façon de rattraper ses pertes, et s'il gagne de l'argent, cela pansera sa blessure d'amour-propre. Il sera quand même le prochain Grand Maître... et le meilleur homme que nous puissions souhaiter dans la place.

## CINQUIÈME PARTIE

### LES PRINCES MARCHANDS

#### I

MARCHANDS : ... *Selon les lois inéluctables de la psychohistoire, le contrôle économique exercé par la Fondation ne fit que s'étendre, les Marchands s'enrichirent ; et avec la richesse vint la puissance.*

*On oublie parfois que Hober Mallow débuta dans la vie comme simple Marchand. Mais on se souvient qu'il devint finalement le premier des Princes Marchands...*

ENCYCLOPEDIA GALACTICA.

Jorane Sutt joignit les extrémités de ses doigts aux ongles parfaitement soignés et dit : " C'est assez déconcertant. En fait - je vous dis cela à titre strictement confidentiel -, il s'agit peut-être bien d'une autre des crises prévues par Hari Seldon. "

L'homme assis en face de lui chercha une cigarette dans la poche de son gilet smyrnien. " Allons, allons, Sutt. Chaque fois que s'ouvre la campagne électorale pour la mairie, les politiciens commencent à parler de crise Seldon. "

Sutt eut un pâle sourire. " Je ne cherche pas à faire campagne, Mallow. Nous nous trouvons en face d'armes atomiques, et nous ne savons pas quelle en est l'origine. "

Hober Mallow, Maître Marchand de Smyrno, tirait paisiblement sur sa cigarette. " Continuez. Si vous avez autre chose à dire, je vous écoute. " Mallow ne commettait jamais l'erreur de se montrer obséquieux envers un homme de la Fondation. Il était peut-être un provincial, mais cela ne l'empêchait pas d'être un homme.

Sutt désigna la carte du ciel en 3D étalée sur la table. Il manipula quelques boutons de contrôle, et une demi-douzaine de systèmes stellaires s'allumèrent en rouge.

- Il y a deux possibilités : ou bien les Korelliens les ont fabriquées eux-mêmes...

- Peu plausible !

- Très peu. Ou alors nous avons un traître parmi nous.

- Vous croyez ? fit Mallow d'un ton froid.

- C'est une hypothèse qui n'a rien d'invraisemblable, dit le secrétaire. " Depuis que les Quatre Royaumes ont accepté la Convention de la Fondation, nous avons été obligés d'avoir affaire à d'importants groupes dissidents dans chaque nation. Chaque royaume à ses anciens prétendants et ses anciens nobles, qui ne portent évidemment pas la Fondation dans leur cœur. Peut-être certains de ceux-ci se sont-ils mis à manifester leur opposition de façon active. "

Le rouge montait lentement au visage de Mallow. " Je vois, je vois. Avez-vous autre chose à me dire ? Je suis un Smyrniens.

- Je sais. Vous êtes un Smyrniens, natif de Smyrno, un des anciens Quatre Royaumes. Vous n'êtes un homme de la Fondation que par éducation. Par naissance, vous êtes un provincial et un étranger. Sans doute votre grand-père était-il baron du temps des guerres d'Anacréon et de Loris, et vos terres ont-elles été saisies, quand Sef Sermak a procédé à la redistribution des domaines.

- Non, par le Noir Espace, non ! Mon grand-père était un pauvre diable de coureur d'espace qui mourut en trimbalant du charbon pour la Fondation à un salaire de misère. Je ne dois rien à l'ancien régime. Mais je suis né sur Smyrno et, par la Galaxie, je n'en ai pas honte. N'allez pas croire que vos sales petites insinuations vont m'amener à lécher les pieds des hommes de la Fondation. Et maintenant, donnez des ordres ou continuez d'accuser, peu m'importe !

- Mon cher Maître Marchand, peu me chaut que votre grand-père ait été roi de Smyrno ou le plus pauvre des clochards. Je n'ai fait cette allusion à vos ancêtres que pour bien vous montrer que la question ne m'intéressait pas. Vous semblez ne pas m'avoir compris. Revenons au fait. Vous êtes smyrniens. Vous connaissez les provinciaux. Vous êtes un Marchand, l'un des plus avisés. Vous êtes déjà allé sur Korell et

puisque nous marchons à l'aveuglette. Nous nous contentons de frapper dans le noir en espérant que nous finirons par heurter quelque chose.

- C'est exact. Et ce Mallow est un type très fort. Que va-t-il se passer s'il refuse de se laisser duper ?

- Il faut courir le risque. S'il y a trahison, ce sont précisément les gens très forts qui sont compromis. Sinon, nous avons besoin d'un homme fort pour déceler la vérité. De toute façon, Mallow sera surveillé... Votre verre est vide.

- Merci, je ne prends plus rien. "

Sutt emplit sa propre coupe et attendit patiemment que son hôte sortît de sa rêverie. Au bout d'un moment, le primat s'écria avec une surprenante brusquerie : " Dites-moi, Sutt, quelle est votre opinion là-dessus ?

- Je vais vous la dire, Manlio. Je crois que nous sommes en plein dans une crise Seldon.

- Comment pouvez-vous le savoir ? rétorqua Manlio. Est-ce que Seldon est apparu de nouveau dans le caveau ?

- Ce n'est pas nécessaire, mon ami. Voyons, raisonnons un peu. Depuis que l'Empire Galactique a abandonné la Périphérie et nous a laissé la bride sur le cou, nous n'avons jamais rencontré d'adversaires possédant l'énergie atomique. Voici que pour la première fois il s'en présente un. Cela me paraît assez significatif, même s'il n'y avait que cela. Mais ce n'est pas tout. Pour la première fois, en soixante-dix ans, nous nous trouvons devant une crise de politique intérieure. Il me semble que le synchronisme des deux crises, la crise intérieure et la crise extérieure, ne permet plus le moindre doute.

- Si ce sont là vos arguments, fit Manlio, ils ne me paraissent pas suffisants. Il y a déjà eu deux crises Seldon jusqu'à maintenant et, chaque fois, la Fondation s'est trouvée en danger de mort. On ne peut parler de troisième crise que si pareil danger se reproduit. "

Sutt ne s'énervait jamais. " Ce danger approche. Le premier imbécile venu peut flairer une crise quand elle arrive. Le rôle du véritable homme d'Etat est de la déceler dans l'œuf. Voyons, Manlio, nous subissons une évolution historique calculée d'avance. Nous avons la certitude que Hari Seldon a déterminé

- A moi ?
- Bien sûr. Je ne peux rien faire. Je n'ai aucune autorité légale.
- Mais le Maire...
- Impossible. C'est une personnalité entièrement négative. Il ne déploie d'énergie que pour fuir ses responsabilités. Si un parti indépendant se formait pourtant, qui risque de compromettre sa réélection, peut-être se laisserait-il convaincre.
- Mais, Sutt, je ne suis pas un politicien.
- Ne vous inquiétez pas, Manlio. Qui sait ? Depuis Salvor Hardin, personne n'a jamais occupé à la fois les fonctions de Maire et de primat. Mais cela pourrait se faire... si vous réussissez. "

### III

A l'autre bout de la ville, dans un cadre moins somptueux, Hober Mallow, lui aussi, avait un rendez-vous. Il venait d'écouter longuement son interlocuteur. Quand celui-ci eut terminé, il risqua : " Oui, je sais que depuis un certain temps déjà vous réclamez que les Marchands soient représentés au sein du Conseil. Mais pourquoi moi, Twer ? "

Jaim Twer, qui ne manquait jamais de rappeler à qui voulait l'entendre qu'il avait été parmi les premiers provinciaux à recevoir à la Fondation une éducation laïque, eut un large sourire.

" Je sais ce que je fais, dit-il. Souvenez-vous de notre première rencontre, l'an dernier.

- Au Congrès des Marchands.
- C'est cela. Vous présidiez. Vous avez rivé leur clou à tous ces lourdauds et vous les avez sans aucun mal mis dans votre poche. Vous êtes également bien vu des gens de la Fondation. Vous êtes une personnalité, ou du moins vous êtes connu, ce qui revient au même.

- Bon, fit Mallow sèchement. Mais pourquoi maintenant ?

- Je n'ai pas fini, dit le Marchand très sec. L'avenir de la Fondation fut déterminé suivant les équations de la psychohistoire, et on créa les circonstances susceptibles de provoquer une série de crises qui nous pousseront plus vite sur la route du nouvel Empire. Chaque crise Seldon marque une époque de notre histoire. Nous sommes maintenant à la veille de la troisième.

- Bien sûr, dit Twer. J'aurais dû m'en souvenir. Mais il y a si longtemps que j'ai quitté le collège... bien plus longtemps que vous.

- Sans doute. Enfin, cela ne fait rien. Ce qui importe, c'est que l'on m'envoie en mission alors que la crise va atteindre son paroxysme. L'Espace sait avec quels renseignements je rentrerai, et tous les ans il y a des élections au Conseil. "

Twer leva les yeux. " Vous êtes sur une piste ?

- Non.

- Vous avez des plans ?

- Pas le moindre.

- Alors...

- Alors, rien. Hardin a dit un jour : "Pour réussir, il ne suffit pas de prévoir. Il faut aussi savoir improviser." Eh bien, j'improviserai. "

Twer hocha la tête d'un air dubitatif.

" Tenez, dit soudain Mallow, voilà ce que je vous propose : venez avec moi. Ne me regardez pas avec ces yeux ronds. Vous avez été Marchand avant de décider que la politique était plus distrayante. On me l'a dit, du moins.

- Où allez-vous ?

- Du côté de l'Amas de Whassalie. Je ne peux pas vous donner plus de précisions avant que nous ayons pris l'espace. Alors, qu'en dites-vous ?

- Et si Sutt veut m'avoir à l'œil ici ?

- C'est peu probable. S'il tient à se débarrasser de moi, il sera trop heureux de vous voir vous éloigner aussi. Et d'ailleurs, un Marchand qui prend l'espace a le droit de choisir son équipage. J'emmène qui bon me semble. "

Une lueur étrange brilla dans les yeux du vieil homme.

Jaim Twer leva les yeux et repoussa ses cartes d'un geste impatient. " Que comptez-vous faire, Mallow ? L'équipage gronde, les officiers sont inquiets et moi-même je commence à me demander...

- A vous demander quoi ?

- Ce qui va se passer. Quels sont vos projets ?

- Attendre. "

Le vieux Marchand ne put se contenir davantage. " Vous êtes aveugle, Mallow. Le terrain est gardé et des appareils patrouillent sans cesse au-dessus de nos têtes. Et s'il leur prenait l'idée de nous bombarder ?

- Ils ont eu toute une semaine pour le faire.

- Ils attendent peut-être des renforts. "

Mallow s'assit lourdement. "Bien sûr, j'y ai pensé. Oh ! la situation n'est pas simple, je m'en rends compte. D'abord, nous arrivons ici sans encombre. Peut-être que cela ne veut rien dire puisque, l'an dernier, trois astronefs seulement sur plus de trois cents ont eu des difficultés. C'est un pourcentage bien faible. Mais, d'un autre côté, ils n'ont peut-être que peu d'appareils équipés d'armes atomiques et ils n'osent pas les exposer inutilement tant qu'ils ne sont pas plus nombreux.

" Cela pourrait aussi vouloir dire qu'ils ne possèdent pas d'équipement atomique du tout. Ou bien qu'ils en ont et qu'ils le cachent pour que nous n'en sachions rien. C'est une chose en effet de jouer les pirates avec des appareils marchands faiblement armés et c'en est une autre que de se mesurer avec un envoyé officiel de la Fondation alors que sa seule présence peut être un signe que la Fondation commence à avoir des doutes. Ajoutez à cela...

- Attendez, attendez, Mallow, fit Twer avec un geste de protestation. Vous êtes en train de m'inonder de paroles. Où voulez-vous en venir ? Allons au fait.

- Il faut bien que je vous expose la situation avec quelque détail, sinon vous ne comprendriez pas, Twer. Nous attendons tous, eux et moi. Ils ne savent pas ce que je viens faire ici, et je ne sais pas quels sont leurs plans. Mais je suis dans une situation d'infériorité parce que je suis seul contre toute une planète... qui possède peut-être l'énergie atomique. Je ne peux

commandant, dit-il. C'a été une sorte d'accord tacite. Vous comprenez, c'était un compatriote. Au milieu de tous ces étrangers...

- Je comprends vos sentiments, sergent, et je les partage, fit Mallow sèchement. Ces hommes étaient sous vos ordres ?

- Oui, commandant.

- Ils sont tous aux arrêts pour la semaine. Vous-même êtes relevé de vos fonctions pour la même période. Compris ? "

Le visage du sergent demeura impassible, mais ses épaules parurent s'affaïsser imperceptiblement.

" Oui, commandant, fit-il.

- Vous pouvez disposer. Que chacun regagne son poste. " La porte se referma derrière eux et le murmure des conversations reprit.

" Pourquoi cette punition, Mallow ? demanda Twer. Vous savez bien que les Korelliens tuent les missionnaires qui tombent entre leurs mains.

- Toute mesure prise sans que j'en aie donné l'ordre est condamnable, quels que soient les motifs qui militent en sa faveur. Personne ne devait pénétrer à bord ni en descendre sans mon autorisation.

- Sept jours d'inaction, murmura le lieutenant Tinter d'un ton maussade. Vous ne pouvez pas compter maintenir la discipline de cette façon.

- Figurez-vous que si, déclara Mallow, glacial. Il n'y a aucun mérite à maintenir la discipline dans des circonstances idéales. J'entends la maintenir même si nous nous trouvons en danger de mort, sinon c'est inutile. Où est ce missionnaire ? Qu'on me l'amène. "

Le Marchand s'assit, tandis qu'on faisait s'avancer vers lui un personnage drapé dans une robe rouge.

" Comment vous appelez-vous, mon révérend ?

- Pardon ? " L'homme se tourna vers Mallow, avec une raideur d'automate. Il avait le regard vide et un bleu sur la tempe.

" Votre nom, vénéré ? "



et c'est un prêtre par-dessus le marché. Ces sauvages... vous les entendez ?

- Je vous entends, vous, Twer, fit Mallow d'une voix cinglante. Je ne suis pas ici pour sauver des missionnaires. J'agirai comme bon me semblera et, par Seldon et par la Galaxie, si vous essayez de m'arrêter, je vous assomme sur place. Ne vous mettez pas sur mon chemin, ou vous êtes un homme mort.

" Et vous ! continua-t-il en se tournant vers le missionnaire. Vous, révérend Parma ! Vous ne saviez donc pas que, par convention, aucun missionnaire de la Fondation ne peut pénétrer en territoire korellien ? "

Le missionnaire tremblait. " Je ne puis aller que là où m'appelle l'Esprit, mon fils. Si les mécréants refusent de se laisser éclairer, n'est-ce pas un signe encore plus marqué du besoin qu'ils en ont ?

- La question n'est pas là, mon révérend. Vous êtes ici en violation des lois de Korell et de la Fondation. Je ne puis légalement vous protéger. "

Le missionnaire leva les mains. On entendait maintenant la clameur rauque du mégaphone extérieur, et les haut-parleurs transmettaient les vociférations de la foule déchaînée. A ce bruit, une expression de terreur se peignit sur le visage du prêtre.

" Vous les entendez ? Pourquoi me parlez-vous de loi, de loi humaine ? Il existe des lois d'un ordre plus élevé. N'est-ce pas l'Esprit Galactique qui a dit : "Tu ne laisseras pas léser ton semblable sans intervenir." Et n'a-t-il pas dit aussi : "Comme tu traiteras les humbles et les faibles, ainsi seras-tu traité."

" Vous n'avez donc pas de canons ? N'avez-vous pas derrière vous la Fondation ? Et au-dessus de vous n'y a-t-il pas l'Esprit qui gouverne l'univers ? " Il s'arrêta pour reprendre haleine.

Le mégaphone se tut et le lieutenant Tinter revint, l'air embarrassé.

" Parlez ! fit Mallow sèchement.

- Commandant, ils exigent qu'on leur livre Jord Parma.

- Et sinon ?

Twer porta nerveusement les mains à ses oreilles pour ne plus entendre.

Mallow fit sauter son arme dans sa main, puis la rengaina. " Que chacun regagne son poste, dit-il sans se démonter. Maintenez la garde six heures après que la foule sera dispersée. Renforcez pour quarante-huit heures les effectifs des hommes de quart. Je vous donnerai de nouvelles instructions plus tard. Twer, venez avec moi. "

Ils étaient seuls dans la cabine de Mallow. Celui-ci désigna un fauteuil et Twer s'assit. Son corps massif semblait s'être ratatiné.

Mallow le toisa d'un regard ironique. " Twer, dit-il, je suis déçu. Vos trois ans de vie politique semblent vous avoir fait perdre vos habitudes de Marchand. Ne l'oubliez pas, je suis peut-être un démocrate quand nous sommes à la Fondation, mais seule la tyrannie la plus rigoureuse me permet de mener mon astronef comme je l'entends. Jamais encore je n'avais eu à dégainer mon arme devant mes hommes, et je n'aurais pas eu à le faire si vous n'étiez pas inopportunément intervenu.

" Vous n'avez ici aucune position officielle : vous êtes mon invité et je ferai tout pour vous être agréable... dans le privé. Mais dorénavant, en présence des officiers et de l'équipage, je veux être Commandant et non pas Mallow. Et quand je donne un ordre, vous obéirez avec l'ardeur d'une jeune recrue, sinon, je vous fais jeter aux fers. C'est compris ? "

Twer avait la gorge serrée. Il réussit enfin à articuler : " Toutes mes excuses !

- Je les accepte ! Une poignée de main ? "

Twer sentit sa main disparaître dans la grande paume de Mallow. " Mes motifs étaient défendables, dit-il. Il est difficile d'envoyer un homme se faire lyncher. Ce n'est sûrement pas ce gouverneur ou ce commissaire aux jambes en coton qui le sauvera. C'est un meurtre.

- Je n'y peux rien. Franchement, les choses commençaient à mal tourner. Vous n'avez pas remarqué ?

- Remarqué quoi ?

- Cet astroport est situé dans une zone bien peu animée. Or, brusquement un missionnaire s'évade. D'où ? Il arrive ici.

épaules, sa chemise aurait eu besoin d'un coup de fer, et il parlait d'un ton nasillard.

" Pas de vaine ostentation ici, Maître Mallow, dit-il. Pas de tape-à-l'œil. Vous voyez en moi le premier citoyen de l'Etat. C'est ce que signifie le titre de Commodore, le seul que je porte. "

Il semblait extrêmement content de cette remarque.

" Je considère que c'est là un des liens les plus forts qui unissent Korell et votre nation. Je crois comprendre que votre nation vit aussi en république.

- Exactement, Commodore, dit gravement Mallow, voilà, me semble-t-il, qui milite en faveur d'une paix et d'une amitié durables entre nos gouvernements.

- Ah ! la paix ! fit le Commodore, d'un air paternel. Je ne crois pas qu'il y ait personne dans toute la Périphérie à qui soit aussi cher qu'à moi l'idéal de la paix. Je puis dire que depuis que j'ai succédé à mon illustre père à la tête de l'Etat, jamais le règne de la paix n'a connu d'interruption. Peut-être ne devrais-je pas le dire, ajouta-t-il, avec une petite toux satisfaite, mais on m'a affirmé que j'étais connu parmi mes concitoyens sous le sobriquet d'Asper le Bien-Aimé. "

Le regard de Mallow erra sur le parc aux allées bien dessinées. Peut-être les grands gaillards et les armes étranges mais sûrement redoutables qu'ils portaient n'étaient-ils là qu'à titre de précaution durant la visite de l'étranger. Mais les hautes murailles bardées d'acier qui entouraient le palais venaient manifestement d'être renforcées... souci bien peu compréhensible de la part d'un Asper le Bien-Aimé.

" Il est heureux, dit Mallow, que j'aie affaire à vous, Commodore. Les despotes et les petits monarques des mondes voisins manquent souvent des qualités qui rendent un chef populaire.

- Quelles qualités, par exemple ? s'enquit le Commodore, d'un ton où perçait la méfiance.

- Oh ! le souci des intérêts de leur peuple, par exemple. C'est là une chose que vous comprenez, vous. "

tout seul. Non, non ! Un peuple indépendant et digne ne pourrait jamais tolérer cela.

- Ce n'est pas du tout ce que je compte vous proposer, protesta Mallow.

- Non?

- Je suis un Maître Marchand. Ma religion à moi, c'est l'argent. Tout ce mysticisme, toutes ces histoires de missionnaires m'ennuient, et je suis ravi de voir que vous avez la même opinion que moi là-dessus. Cela nous rapproche encore.

- Voilà qui est parlé ! fit le Commodore avec un rire grêle. La Fondation aurait dû envoyer plus tôt un homme comme vous. "

Il posa sur l'épaule du Marchand une main amicale.

" Mais, mon cher, vous n'avez encore fait que m'expliquer ce que *n'était pas* votre proposition : dites-moi un peu en quoi elle consiste.

- La vérité. Commodore, est tout bonnement que vous allez crouler sous les richesses.

- Ah oui ? " L'autre renifla. " Mais qu'en ferais-je ? La plus grande et la plus valable des richesses est l'amour d'un peuple. Et de cela je ne suis pas privé.

- Rien ne vous empêcherait d'amasser de l'or d'une part et l'amour du peuple de l'autre.

-- Voilà qui serait intéressant, mon jeune ami. Et comment m'y prendrais-je ?

- Oh ! il y a plusieurs façons. Le difficile, c'est de choisir. Voyons... Il y a les articles de luxe, par exemple... Ainsi, cet objet... "

Mallow tira de sa poche une chaîne métallique aux anneaux plats. " Cet objet, par exemple.

- Qu'est-ce?

- Cela demande une démonstration. Il nous faudrait une femme, n'importe laquelle, mais qu'elle soit jeune. Et une glace, en pied.

- Hmm, En ce cas, rentrons. "

Le Commodore appelait le lieu où il habitait une maison. Le bas peuple devait sans aucun doute le qualifier de palais. Pour

Mallow haussa les épaules. " Il faut demander cela à nos techniciens. Mais cela marche - et j'insiste sur ce point - sans l'aide de prêtres.

- Mais, après tout, ce n'est qu'une bagatelle pour des femmes. Comment comptez-vous faire de l'argent avec cela ?

- Vous donnez bien des bals, des réceptions, des banquets ?

- Oh ! oui.

- Vous rendez-vous compte de ce que les femmes paieront ce genre de bijoux ? Dix mille crédits, au moins. " Le Commodore parut satisfait.

" Et, comme la pile que renferme chacun des bijoux ne peut fonctionner plus de six mois, il faudra les remplacer. Nous pouvons vous en vendre tant que vous voulez pour l'équivalent de mille crédits en fer usiné. Votre bénéfice sera de 900 pour cent. "

Le Commodore se grattait la barbe, plongé, semblait-il, dans de profonds calculs. " Galaxie ! mais elles vont se les arracher. Et je leur tiendrai la dragée haute, je n'en lancerai que peu à la fois sur le marché. Mais, évidemment, il ne faut pas qu'elles sachent que c'est moi personnellement qui... "

Mallow dit : " Nous vous expliquerons comment on monte une société anonyme, si vous voulez. Et, par la suite, nous aurons une foule d'articles ménagers à vous offrir : des fours démontables qui cuisent en deux minutes les viandes les plus dures ; des couteaux qu'on n'a pas besoin d'aiguiser ; des buanderies entières qui tiennent dans un petit placard et fonctionnent automatiquement ; des laveurs de vaisselle ; des frotteuses de parquets, des polisseuses de meubles, des absorbeurs de poussière, des appareils d'éclairage, enfin tout ce que vous voudrez. Imaginez votre popularité si c'est vous qui mettez tous ces objets à la disposition du public. Imaginez de combien vous pourrez accroître vos... euh... biens terrestres, s'ils sont vendus sous monopole d'Etat avec un bénéfice de 900 pour cent. Le prix de vente ne sera pas encore excessif, et nul n'a besoin de savoir ce que vous y gagnez. Et, je le répète, pour tout ce commerce, vous n'aurez pas besoin de la supervision des prêtres. Tout le monde sera content.

- Excepté vous. Qu'est-ce que vous tirez, vous, de tout cela ?

La femme du Commodore était beaucoup plus jeune que son mari. Elle avait un visage très pâle et froid, et ses cheveux noirs étaient sévèrement tirés en arrière.

Sa voix était aigre. " Vous avez fini, mon gracieux et noble époux ? Vous êtes sûr ? Je suppose que je peux même entrer dans le jardin maintenant si je le désire.

- Inutile de faire une scène, ma chère Licia, dit le Commodore aimablement. Ce jeune homme vient dîner ce soir et vous pourrez lui parler tant que vous voudrez et même vous amuser en écoutant tout ce que je dirai. Il faudra trouver un endroit où faire asseoir tous ces hommes. Espérons qu'ils ne seront pas trop nombreux.

- Ce seront probablement des rustres qui mangeront des quartiers de viande entiers et boiront le vin à la cruche. Et vous vous lamenterez au moins deux nuits quand vous saurez ce que le repas aura coûté.

- Peut-être pas. Et, pourtant, je veux un repas plantureux.

- Oh ! oh ! " Elle le considéra avec mépris. " Vous êtes très amical avec ces barbares. C'est pour cela peut-être que je n'ai pas été autorisée à assister à votre conversation. Votre petit esprit retors a peut-être formé le projet de se retourner contre mon père.

- Absolument pas.

- J'aimerais vous croire. Si jamais une pauvre femme a été contrainte à faire un mariage qui ne la séduisait pas pour des raisons politiques, c'est bien moi. J'aurais trouvé un mari plus convenable chez moi, dans les plus bas quartiers.

- Peut-être, ma chère amie, aimeriez-vous y retourner, chez vous. Mais il faudrait, pour que je ne perde pas cette partie de vous que je connais le mieux, que je vous coupe d'abord la langue. Et... (il pencha la tête et considéra sa femme pensivement) peut-être aussi les oreilles, et le bout de votre nez, pour ajouter à votre beauté.

- Vous n'oseriez pas, chien. Mon père réduirait votre petite nation en poussière météorique. Il se pourrait d'ailleurs qu'il le fasse de toute façon, si je lui dis que vous traitez avec ces barbares.

ne s'en apercevrait que sur les chantiers de construction navale et dans les fonderies.

- Donc, si nous ne voyons rien...

- C'est qu'ils ne l'ont pas... ou ne la montrent pas. Jouons la réponse à pile ou face. "

Twer hocha la tête. " Je regrette de ne pas avoir été avec vous hier.

- Moi aussi, dit Mallow d'un ton sombre. Un peu de soutien moral ne m'aurait pas fait de mal. Malheureusement, c'est le Commodore qui a organisé notre rencontre, et pas moi. Et cet engin, devant la porte, est probablement l'automobile royale qui doit nous conduire aux fonderies. Vous avez les appareils ?

- Tous, oui. "

La fonderie était vaste et il y régnait une atmosphère de délabrement que quelques réparations superficielles n'avaient pu réussir à dissiper. Le Commodore et sa suite y furent accueillis par un silence étrange.

Mallow avait lancé d'un geste aisé la feuille d'acier sur les deux supports. Il avait pris l'instrument que lui tendait Twer et l'avait attrapé par le manche de cuir qui se détachait de la gaine protectrice de plomb.

" Cet instrument est d'un maniement dangereux, fit-il remarquer, mais pas plus qu'une scie circulaire. Ce qu'il faut, c'est faire attention à ses doigts. "

Ce disant, il déplaça la lame de l'instrument le long de la feuille d'acier, laquelle se trouva aussitôt découpée en deux.

Tous les assistants sursautèrent et Mallow rit. Il ramassa l'une des moitiés de la feuille et l'appuya contre son genou. " Vous pouvez prévoir la longueur à couper à un millimètre près et partager, sans plus de difficulté que je ne viens d'en avoir, une feuille de cinq centimètres d'épaisseur. A condition de bien avoir mesuré l'épaisseur de votre acier, vous pouvez placer votre feuille sur une table de bois et trancher, sans que le bois ait la moindre égratignure. "

Accompagnant ces phrases, le ciseau atomique découpait l'acier en lamelles.

Ce Soleil et cet Astronef qui figuraient sur chacun des volumes de l'Encyclopédie que la Fondation avait commencée et pas encore achevée. *Ce Soleil et cet Astronef qui avaient été l'emblème de l'Empire Galactique pendant des millénaires.*

Alors même qu'il réfléchissait, Mallow continua son boniment : " Regardez ce tube ! Il est d'une seule pièce. Ce n'est pas parfait, bien sûr, parce que l'assemblage ne devrait pas se faire à la main. "

Il était inutile, maintenant, de multiplier les tours de passe-passe. La démonstration avait réussi, Mallow avait gagné. Il n'avait plus maintenant qu'une pensée : le globe d'or aux rayons stylisés et le cigare qui représentait un astronef.

Le Soleil et l'Astronef de l'Empire !

L'Empire ! Un siècle et demi s'était écoulé, mais l'Empire continuait à exister, quelque part plus au fond de la Galaxie. Et il était en train d'émerger de nouveau, dans la Périphérie.

Mallow sourit.

## VIII

Le *Far Star* était depuis deux jours dans l'espace lorsque Hober Mallow, dans le secret de sa cabine, tendit à son second, le lieutenant Drawt, une enveloppe, un rouleau de microfilm et un sphéroïde d'argent.

" Dans une heure, lieutenant, lui dit-il, vous ferez fonction de commandant du *Far Star*, et ce, jusqu'à mon retour... ou à jamais. "

Drawt fit mine de se lever, mais Mallow lui signifia d'un geste impérieux de rester où il était.

" Ne bougez pas et écoutez-moi. L'enveloppe contient l'emplacement exact de la planète vers laquelle vous aurez à vous diriger. Vous m'y attendrez deux mois. Si la Fondation vous repère d'ici là, le microfilm constituera mon rapport sur le voyage.

" Mais si... (sa voix s'assombrit) *je ne reviens pas* au bout de deux mois, et si les astronefs de la Fondation ne vous ont pas



L'étranger dit : " Je m'appelle Hober Mallow. Je viens d'une province éloignée. "

Barr acquiesça en souriant : " Votre accent vous avait déjà trahi. Moi, je suis Onum Barr, de Siwenna... et jadis patricien de l'Empire.

- Je suis donc bien sur Siwenna. Je n'avais que de vieilles cartes pour me guider. "

Barr resta silencieux tandis que son visiteur paraissait plongé dans ses pensées. Il remarqua que l'écran radioactif s'était éteint et se dit, non sans mélancolie, que sa personne ne semblait plus redoutable aux étrangers... ni même d'ailleurs à ses ennemis.

Il dit : " Ma maison est pauvre et j'ai peu de ressources. Vous pouvez partager mon repas si votre estomac supporte le pain noir et les céréales séchées. "

Mallow secoua la tête. " Merci, j'ai mangé et je ne peux pas rester. Tout ce que je veux, c'est connaître le chemin de la capitale.

- C'est facile et, aussi pauvre que je sois, cela ne me privera de rien. Parlez-vous de la capitale de la planète, ou de celle du Secteur impérial ? "

L'homme parut surpris. " N'est-ce pas la même chose ? Ne suis-je pas sur Siwenna ? "

Le vieux patricien acquiesça lentement. " Si. Mais Siwenna n'est plus la capitale du Secteur normanique. Votre vieille carte vous a quand même mal guidé. Les étoiles ne changent guère à travers les siècles, mais il n'en va pas de même pour les frontières politiques.

- C'est ennuyeux. Très ennuyeux même. Est-ce que la nouvelle capitale est loin ?

- Elle est sur Orsha II. A vingt parsecs d'ici. De quand date votre carte ?

- Elle a cent cinquante ans.

- Tant que cela ? " Le vieil homme soupira. " Il s'est passé beaucoup de choses depuis. Etes-vous au courant ? "

Mallow secoua la tête en signe de négation.

" Tant mieux pour vous, dit Barr. Cela a été une époque maudite pour les provinces, sauf pendant le règne de Stannell

" Vous ne paraissez pas beaucoup aimer le vice-roi, seigneur Barr, dit Mallow. Et si j'étais l'un de ses espions ?

- Et alors ? demanda Barr amèrement. Que pourriez-vous me prendre ? " Il embrassa d'un geste large la pièce délabrée et nue.

" Votre vie.

- Elle ne cherche qu'à me quitter. Elle est déjà restée cinq ans de trop avec moi. Mais vous n'êtes pas un homme du vice-roi. Si c'était le cas, peut-être mon instinct de conservation serait-il quand même encore assez fort pour que je me taise.

- Qu'en savez-vous ? "

Le vieil homme rit. " Vous me paraissez bien soupçonneux. Je parie que vous croyez que je cherche à vous faire dire du mal sur le gouvernement. Non, non. La politique ne me préoccupe plus.

- Y a-t-il jamais un moment où la politique cesse de préoccuper ? Quand vous avez parlé du vice-roi, quels mots avez-vous employés ? Meurtre, pillage, etc. Ce n'est pas ce qu'on appelle se montrer objectif. "

Le vieil homme haussa les épaules. " Les souvenirs vous aiguillonnent quelquefois, quand ils surgissent brusquement. Ecoutez ! Jugez vous-même ! Quand Siwenna était la capitale de la province, j'étais patricien et membre du sénat provincial. Ma famille était ancienne et respectée. L'un de mes grands-pères avait été... mais peu importe. La gloire passée ne nourrit guère.

- Je suppose, dit Mallow, qu'il y a eu une guerre civile ou une révolution. "

Barr s'assombrit. " Les guerres civiles sont chroniques en ces temps dégénérés, mais Siwenna avait réussi à y échapper. Sous Stannel VI, elle avait presque retrouvé sa prospérité passée. Mais, après cela, sont venus des empereurs faibles, et qui dit empereur faible dit vice-roi fort. Le dernier de ces vices-rois - ce même Wiscard qui continue à piller les Etoiles Rouges - a brigué la pourpre impériale. Il n'était pas le premier. Et il n'aurait pas été le premier à réussir non plus, s'il avait réussi.

" Mais il a échoué. Car lorsque l'amiral de l'empereur approcha de la province à la tête d'une flotte, Siwenna se révolta contre le vice-roi révolté. " Il s'arrêta, tristement.

roi sera traîné au poteau d'exécution, et mon fils sera le bourreau.

- Et vous confiez cela à un étranger. Vous mettez en danger la vie de votre fils.

- Non. Je l'aide en introduisant un nouvel ennemi. Et si j'étais aussi ami du vice-roi que je suis son ennemi, je lui dirais de garnir l'espace d'astronefs, jusqu'aux confins de la Galaxie.

- N'est-ce pas ce qu'il a fait ?

- En avez-vous trouvé ? Vous a-t-on interrogé lorsque vous êtes arrivé ? Avec le peu d'astronefs dont ils disposent, et le nombre de petites intrigues et d'ébauches de révolutions qui se fomentent dans les provinces, ils ne peuvent se permettre de placer des bâtiments pour garder les soleils barbares de l'extérieur. Aucun danger ne nous a jamais menacés de la Périphérie... jusqu'au moment où vous êtes venu.

- Moi ? Je ne représente pas un danger.

- Vous n'êtes que l'avant-garde. "

Mallow secoua lentement la tête. " Je crois que je ne vous suis pas bien.

- Ecoutez. " Le vieillard s'anima soudain. " Je l'ai su dès que vous êtes entré. Vous aviez un écran radioactif pour vous protéger, je l'ai vu. "

Il y eut un silence, puis Mallow dit : " Oui, c'est vrai.

- Bon. C'était une erreur, mais vous ne pouviez vous en douter. Je sais certaines choses. Ce n'est plus de mode aujourd'hui d'être érudit... les événements vont très vite ; et qui ne peut pas lutter, le fusil atomique à la main, est balayé par le courant, comme je l'ai été. Mais j'ai beaucoup étudié, et je sais que, dans toute l'histoire de l'atome, il n'a jamais été inventé d'écran individuel portatif. Nous en possédons d'immenses, qui peuvent protéger une ville, ou même un astronef, mais pas un individu.

- Ah ? Et qu'en déduisez-vous ?

- Des histoires ont circulé dans l'espace. Elles sont déformées de parsec en parsec... mais, lorsque j'étais jeune, un petit astronef est arrivé avec des hommes étranges à bord, qui ne connaissaient pas nos coutumes et ne pouvaient dire d'où ils venaient. Ils parlèrent de magiciens qui habiteraient aux confins

flotte. " Il ajouta presque fièrement : " Nous avons la plus grande et la plus perfectionnée des centrales de ce côté-ci de Trantor.

- Et comment devrais-je m'y prendre pour voir ces générateurs ?

- Rien à faire ! dit Barr sans hésiter. Si vous approchez d'un centre militaire, vous serez fusillé sur place. Vous ou n'importe qui. Siwenna est toujours privée de ses droits civiques.

- Vous voulez dire que toutes les centrales sont sous le contrôle des militaires ?

- Non. Il y a de petites centrales urbaines, celles qui fournissent le chauffage et l'éclairage, l'énergie nécessaire aux transports, etc. Mais celles-là sont sous le contrôle des technistes, ce qui ne vaut guère mieux.

- Qu'est-ce que les technistes ?

- C'est un groupe de spécialistes qui surveillent le fonctionnement des centrales. Il s'agit de charges héréditaires, les fils apprenant le métier de leur père. Nul autre qu'un techniste ne peut pénétrer dans une centrale.

- Ah...

- Je ne dis pas, ajouta Barr, qu'on n'a jamais vu de techniste se laisser corrompre. A une époque où neuf empereurs se succèdent en cinquante ans, parmi lesquels sept sont assassinés, où le dernier des commandants d'astronef aspire à devenir vice-roi, et tout vice-roi à devenir empereur, il serait étonnant que les technistes fussent inévitablement insensibles à l'argent. Mais il en faudrait beaucoup. Moi, je n'en ai pas, et vous ?

- De l'argent ? Non. Mais est-ce le seul moyen de corrompre ?

- Quel autre moyen y aurait-il quand l'argent achète tout le reste ?

- Il y a encore des tas de choses que l'argent n'achète pas. Quand vous m'aurez dit où se trouve la plus proche ville possédant une centrale et comment y parvenir, il ne me restera plus qu'à vous remercier.

- Attendez ! " Barr étendit ses mains maigres. " Pourquoi cette hâte ? Moi, je ne vous pose pas de questions. Mais, en ville, où tous les habitants continuent à être considérés comme

" Je ne suis pas de la région, dit Mallow, très calme ; mais peu importe. J'ai eu l'honneur de vous faire parvenir un petit présent hier. "

Le techniste leva le nez. " Je l'ai reçu. Intéressant, votre petit machin. Je pourrai m'en servir à l'occasion.

- J'ai d'autres cadeaux, encore plus intéressants. Et qui dépassent de beaucoup la catégorie petit machin.

- Ah ? " Le techniste rondouillard traîna rêveusement sur cette syllabe. " Je crois voir où vous voulez en venir. Vous n'êtes pas le premier. Vous allez m'offrir une bêtise quelconque : quelques crédits, un manteau peut-être, un bijou sans valeur, enfin quelque chose que vous imaginez dans votre petite tête susceptible d'acheter un techniste. " Il renifla avec colère. " Et je sais ce que vous voulez en retour. Vous n'êtes pas le seul à avoir eu cette brillante idée. Vous voulez être adopté par notre clan. Vous voulez apprendre les mystères de l'atome et les soins à donner aux machines. Vous pensez que, parce que vous autres chiens de Siwenna - car vous ne faites évidemment que semblant d'être étranger pour les besoins de la cause - vous payez tous les jours le prix de votre rébellion, vous allez pouvoir échapper au châtement que vous méritez en vous assurant les privilèges et la protection de la guilde des technistes. "

Mallow allait répondre, mais le techniste se dressa brusquement, au comble de l'excitation. " Filez, rugit-il, avant que je ne donne votre nom au protecteur de la ville. Croyez-vous que je sois un homme à trahir ? Les félons siwenniens qui m'ont précédé, peut-être ! Mais vous n'avez plus affaire à la même race maintenant. Par la Galaxie, je me demande pourquoi je ne vous tue pas sur place de mes mains nues. "

Mallow sourit intérieurement. Tout ce discours était fabriqué au point qu'il dégénérât en farce.

Le Marchand regarda avec amusement ces deux mains flasques qui devaient, paraît-il, le tuer sur place et dit : " Sage techniste, vous vous trompez sur trois points. *Primo*, je ne suis pas une créature du vice-roi venue mettre à l'épreuve votre loyauté. *Secundo*, mon présent est quelque chose que l'empereur lui-même dans sa splendeur ne possède ni ne

Le techniste s'en saisit et l'examina nerveusement : " C'est complet ?

- Oui.

- Et l'énergie vient d'où ? "

Mallow désigna le plus gros des boutons dans sa gaine de plomb.

Le techniste leva un visage congestionné. " Monsieur, je suis un techniste de première classe. J'ai vingt ans de métier derrière moi et j'ai été élève du grand Bler à l'université de Trantor. Si vous avez l'audace de me dire que ce boîtier pas plus grand que... qu'une noisette contient un générateur atomique, je vous fais passer devant le protecteur dans trois secondes.

- Trouvez une autre explication, si vous pouvez. Moi, je vous dis que le mécanisme est complet. "

Le techniste se calma peu à peu et se passa la ceinture autour de la taille. Il poussa le bouton comme le lui indiquait Mallow. Le bouclier lumineux apparut. Le techniste leva son arme, puis hésita. Lentement, il la régla à un minimum presque inoffensif.

Puis, d'un geste convulsif, il tira. Le feu atomique jaillit contre sa main, la laissa indemne.

" Et si je vous tuais maintenant et que je garde ça ?

- Essayez, dit Mallow. Croyez-vous que je vous ai donné le seul que je possède ? " En effet, lui aussi s'entoura instantanément de lumière nacrée.

Le techniste eut un rire nerveux. Il lança son arme sur la table. " Et qu'est-ce que cette toute petite faveur, ce presque rien que vous attendez de moi ?

- Je veux voir vos générateurs.

- Vous savez que c'est défendu. C'est l'expulsion dans l'espace pour vous et moi...

- Je ne veux même pas les toucher. Je veux les *voir*... de loin.

- Et si je refuse ?

- Vous avez votre écran, mais moi j'ai d'autres choses. Un revolver qui perce ce genre de bouclier, par exemple.

- Hmm, fit le techniste. Venez avec moi. "

Et deux jours plus tard, l'écran protecteur du techniste s'éteignit, et ni les prières ni les malédictions ne le rallumèrent.

Pour la première fois depuis six mois, Mallow se détendait. Il était allongé sur le dos, complètement nu, dans le solarium de sa nouvelle villa. Ses grands bras bruns et musclés étaient repliés sous sa tête, révélant des biceps nouveaux.

L'homme qui était auprès de Mallow lui plaça un cigare entre les dents et le lui alluma. Sur quoi il déclara :

" Vous devez être surmené. Vous avez sûrement besoin d'un long repos.

- Peut-être, Jael, mais j'aimerais mieux me reposer dans un fauteuil de conseiller. Parce qu'il me faut ce siège et que vous allez m'aider à l'avoir.

- Qu'est-ce que je viens faire dans cette histoire ? demanda Ankor Jael.

- Votre rôle est clair. D'abord, vous êtes un vieux renard de politicien. *Secundo*, vous avez été évincé du cabinet par Jorane Sutt, lequel préférerait perdre un œil plutôt que de me voir siéger au Conseil. Vous croyez que je n'ai guère de chances, n'est-ce pas ?

- Guère, en effet, reconnut l'ex-ministre de l'Education. Vous êtes un Smyrnién.

- Ce n'est pas un obstacle légal. J'ai reçu une éducation laïque.

- Allons, allons, depuis quand le préjugé suit-il d'autres lois que la sienne ? Mais parlez-moi un peu de votre homme... de ce Jaim Twer. Que dit-il, lui ?

- Il proposait de faire campagne pour moi il y a un an, répondit Mallow. Mais il n'y serait pas parvenu, de toute façon. Il manque de profondeur. Il est vigoureux et il a la langue bien pendue, mais tout cela ne sert pas à grand-chose. Il faut que je tente un véritable coup d'Etat. C'est pour cela que j'ai besoin de vous.

- Jorane Sutt est le plus fin politicien de la planète, et il marchera contre vous. Je ne me crois pas de taille à lutter avec lui. Et ne vous imaginez pas qu'il reculera devant les manœuvres les plus déloyales.

exemple qu'il s'est produit sur Korell des événements que nous ignorons. D'où vient votre argent?

- Mon cher Sutt, vous ne vous attendez tout de même pas à ce que je vous le dise?

- Non.

- C'est bien ce que je pensais. Je vais donc vous le dire. Il vient tout droit des coffres du Commodore de Korell. "

Sutt tiqua.

Mallow sourit et continua : " Malheureusement pour vous, tout cela est très légal. Je suis Maître Marchand et les sommes que j'ai reçues étaient représentées par du fer usiné et de la chromite en échange d'un certain nombre de menus objets que j'ai fournis au Commodore. Cinquante pour cent des bénéfices m'appartiennent, au terme des accords conclus avec la Fondation. L'autre moitié va à la fin de chaque année dans les caisses du gouvernement, quand tous les bons citoyens paient leurs impôts sur le revenu.

- Votre rapport ne parlait pas d'un traité commercial.

- Il ne parlait pas non plus de ce que j'avais pris à mon petit déjeuner ce jour-là, ni du nom de ma maîtresse d'alors, ni d'aucun autre détail aussi dénué d'intérêt. On m'a envoyé - souvenez-vous de vos propres paroles - pour garder l'œil ouvert. J'ai suivi ces instructions. Vous vouliez savoir ce qu'il était advenu des appareils commerciaux de la Fondation tombés entre les mains des Korelliens. Je n'en ai jamais trouvé trace. Vous vouliez savoir si Korell possédait l'énergie atomique. Mon rapport mentionne que des revolvers atomiques se trouvent en la possession des gardes du corps du Commodore. Je n'en ai pas vu d'autres. Et les armes en question ne sont que des reliques de l'Empire, peut-être des pièces de musée hors d'état de marche.

" J'ai donc suivi vos consignes, mais pour le reste, j'étais et je suis encore libre de mes mouvements. Selon les lois de la Fondation, un Maître Marchand peut ouvrir de nouveaux marchés s'il en a la possibilité et percevoir sur ces opérations une part équivalant à la moitié des bénéfices. Quelles objections avez-vous à faire ? Je n'en vois pas pour ma part. "



pour aller raconter partout comment Salvor Hardin s'est servi du clergé et de la superstition du peuple pour renverser des monarchies séculaires. Et pour ceux qui n'auraient pas compris, l'exemple d'Askone, il y a vingt ans, a été assez clair. Il n'y a pas aujourd'hui un chef d'Etat de la Périphérie qui n'aimerait mieux se trancher la gorge plutôt que de laisser un prêtre de la Fondation pénétrer sur son territoire.

" Je n'entends pas forcer Korell ni aucun autre monde à accepter quelque chose dont ils ne veulent pas. Non, Sutt. Si la possession de l'énergie atomique les rend dangereux, une sincère amitié fondée sur de bonnes relations commerciales vaut mille fois mieux qu'une suzeraineté incertaine fondée sur la domination exécrée d'une puissance spirituelle étrangère qui, le jour où elle manifeste le plus léger symptôme de faiblesse, ne peut que s'écrouler irrémédiablement, sans rien laisser d'autre après elle qu'une crainte et qu'une haine inextinguibles.

- Remarquable exposé, fit Sutt, railleur. Et maintenant, pour en revenir à notre point de départ, quelles sont vos conditions ? Que demandez-vous pour échanger vos idées contre les miennes ?

- Vous croyez que mes convictions sont à vendre ?

- Pourquoi non ! répliqua l'autre. N'est-ce pas votre métier de vendre et d'acheter ?

- Seulement si j'y gagne, dit Mallow. M'offririez-vous plus que je ne gagne pour l'instant ?

- Vous pourriez garder trois quarts de vos bénéfices au lieu de la moitié.

- Vous plaisantez ! fit Mallow. Les échanges commerciaux tomberaient à dix pour cent de ce qu'ils sont actuellement avec vos méthodes. Il me faut mieux que cela.

- Vous pourriez avoir un siège au Conseil.

- Je l'aurai de toute façon, avec ou malgré vous. "

Sutt serra les poings. " Vous pourriez aussi vous épargner une peine de prison. Vingt ans, si je parviens à mes fins. Calculez un peu ce que cela représente de bénéfices !

- Aucun, à moins que vous ne soyez en mesure de mettre cette menace à exécution.

" Or, tout dogme, qui s'appuie essentiellement sur la foi et la sentimentalité, est une arme dangereuse car il est à peu près impossible d'assurer qu'elle ne se retournera pas contre ceux qui en font usage. Voilà cent ans maintenant que nous prôtons un rituel et une mythologie de plus en plus vénérables, traditionnels et immuables. A certains égards, cette religion n'est plus tout à fait sous notre contrôle.

- Comment cela ? demanda Mallow. Je vous suis mal.

- Bon. Supposez qu'un homme, un homme ambitieux, veuille se servir de la force de la religion contre nous, plutôt que pour nous soutenir.

- Vous parlez de Sutt...

- Parfaitement. Enfin, mon cher, s'il parvenait à mobiliser au nom de l'orthodoxie les divers collèges religieux des planètes-satellites contre la Fondation, pouvez-vous me dire quelles chances nous aurions de lui résister ? En se mettant à la tête des dévots, il pourrait déclarer la guerre à l'hérésie, incarnée par exemple en vous, et se proclamer roi. Après tout, n'est-ce pas Hardin qui disait : "Un fusil atomique est une arme excellente, mais on peut le braquer dans la direction que l'on veut." "

Mallow se frappa la cuisse. " D'accord, Jael, alors faites-moi entrer au Conseil et je le combattrai. "

Jael demeura un instant songeur. " Vous n'y arriverez peut-être pas. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de prêtre lynché ? C'est inventé de toutes pièces, n'est-ce pas ?

- C'est tout à fait exact ", dit Mallow d'un ton calme.

Jael émit un long sifflement. " Et il a des preuves ?

- Il devrait. " Mallow hésita, puis ajouta : " Jaim Twer a toujours été à sa dévotion, mais ni l'un ni l'autre ne savait que j'étais au courant. Or, Jaim Twer a assisté à la scène. "

Jael hocha la tête. " Hu, hu. Mauvais.

- Pourquoi ? D'après les lois mêmes de la Fondation, ce prêtre se trouvait sur la planète illégalement. Je suis sûr que le gouvernement korellien s'est servi de lui comme d'un appât, avec ou sans son consentement. Le bon sens ne me laissait pas le choix, et la solution que j'ai adoptée était strictement légale. Si Sutt me cite en justice, il ne fera que se couvrir de ridicule. "

- Ils sont déchaînés, fit Jael. Vous n'auriez jamais dû tolérer que les débats fussent publics.

- Mais si, j'y tenais.

- On parle de lynchage. Et les hommes de Publis Manlio...

- J'allais vous interroger à ce sujet, Jael. Il monte les collègues religieux contre moi, je présume.

- S'il les monte ? Mais c'est la plus belle machination qu'on puisse rêver. En qualité de secrétaire aux Affaires Etrangères, c'est lui qui joue le rôle de procureur dans les cas relevant de la juridiction interstellaire. En tant que Grand Prêtre et que primat de l'Eglise, il excite les hordes de fanatiques...

- Bah, n'y pensons plus. Vous souvenez-vous de la phrase de Hardin que vous me citiez le mois dernier ? Eh bien, nous allons leur montrer qu'un fusil atomique peut être braqué dans n'importe quelle direction. "

Le Maire faisait son entrée, et les conseillers se levèrent.

" C'est mon tour aujourd'hui, murmura Mallow. Asseyez-vous, ça va être drôle. "

On procéda aux formalités préliminaires, et quinze minutes plus tard, Hober Mallow s'avancait au milieu des regards hostiles, jusqu'au pied du pupitre où trônait le Maire. Un pinceau lumineux le suivait et sur les écrans des visiphones publics aussi bien que sur ceux des appareils privés qu'on trouvait dans presque chaque foyer, la haute silhouette de l'accusé se découpait, solitaire.

Il commença d'un ton parfaitement détaché : " Pour gagner du temps, je reconnais l'exactitude de tous les chefs d'accusation relevés contre moi. L'histoire du prêtre et de l'émeute telle que l'a évoquée le procureur est tout à fait exacte. "

Un murmure parcourut l'assistance. L'accusé attendit que le silence se fût rétabli.

" Toutefois, le tableau qu'il a brossé n'est pas complet. Je demande l'autorisation de le compléter à ma façon. Mon récit pourra du premier abord vous paraître sans rapport avec ce qui nous occupe ; je vous prie de m'en excuser d'avance.

" Je commencerai au même point que l'a fait l'accusation : à savoir par mes entretiens avec Jorane Sutt et Jaim Twer. Ce qui

allusion à la planification de l'histoire par Seldon et où on traite ce personnage comme une figure à demi mythique de sorcier...

" J'ai compris alors que Jaim Twer n'avait jamais été Marchand. J'ai su qu'il avait été dans les ordres et qu'il était peut-être même un prêtre ; en tout cas, durant les trois années qu'il se prétendit à la tête d'un parti politique des Marchands, *il n'avait été que l'homme de paille de Jorane Sutt*.

" Je décidai alors de frapper dans le noir. J'ignorais quelles étaient les intentions de Sutt à mon égard, mais puisqu'il semblait disposé à me laisser un peu la bride sur le cou, j'allais jouer son jeu. Twer, à mon avis, devait m'accompagner dans mon voyage pour me surveiller. S'il ne venait pas, je savais que Sutt trouverait d'autres moyens de m'épier, moyens dont peut-être je ne m'apercevrais pas tout de suite. Mieux valait connaître l'ennemi. J'invitai donc Twer à m'accompagner. Il accepta.

" Ceci, messieurs les conseillers, explique deux choses. D'abord, cela prouve que Twer n'est pas un de mes amis témoignant à son corps défendant contre moi, pour obéir à sa conscience, comme l'accusation voudrait le faire croire. C'est un espion, qui s'acquitte de la besogne pour laquelle il est payé. Second point, cela justifie certaine décision que j'ai prise lors de l'apparition de ce prêtre que je suis accusé d'avoir tué, décision dont on n'a point encore parlé, puisque personne n'en a eu connaissance. "

Mallow s'éclaircit la gorge et continua :

" Il m'est pénible de rappeler quels furent mes sentiments quand la nouvelle me parvint que nous avions un missionnaire réfugié à bord. Mon impression dominante était celle d'une terrible certitude. Il s'agissait, pensai-je, d'une initiative de Sutt, mais dont la portée m'échappait. J'étais tout à fait désorienté.

" Je ne pouvais faire qu'une chose. Je me débarrassai de Twer pour cinq minutes en l'envoyant rassembler l'équipage. Profitant de son absence, j'installai un viso-enregistreur afin que ce qui allait se produire demeurât fixé pour pouvoir être étudié plus tard tout à loisir. Ceci, dans l'espoir que ce qui me déconcertait alors se révélerait peut-être parfaitement clair avec le recul du temps.

nous étions à plus de cent cinquante kilomètres de l'agglomération la plus proche. L'accusation ne s'est pas arrêtée sur ces problèmes.

" Ni sur le fait, par exemple, que Jord Parma portait un costume bien voyant. Un missionnaire qui brave au mépris de sa vie les lois de Korell et de la Fondation, ne se promène pas dans une tenue aussi criarde. Sur le moment, je crus que Parma était à son insu le complice du Commodore qui l'utilisait comme appât, afin de nous amener à commettre un délit qui lui permettrait de nous anéantir, nous et notre astronef, en demeurant dans le cadre de la légalité.

L'accusation a prévu que je chercherais à me justifier ainsi. Elle s'attendait à m'entendre déclarer que la sécurité de mon astronef et de mon équipage, que ma mission même étaient en jeu et que je ne pouvais tout sacrifier pour sauver un homme qui, de toute façon, avec ou sans nous, aurait péri. Elle m'objecte "l'honneur" de la Fondation et de la nécessité de garder notre "dignité" afin de maintenir notre ascendant.

" Cependant, on remarquera que l'accusation ne semble pas attacher beaucoup d'importance à Jord Parma en tant qu'individu. On ne vous a donné sur son compte aucun détail ; on ne vous a parlé ni de sa date de naissance, ni de son éducation, ni de sa carrière. Cela est dû aux mêmes raisons qui expliquent les anomalies de l'enregistrement visiphonique auxquelles j'arrive maintenant.

" L'accusation n'a pas beaucoup parlé de Jord Parma parce qu'elle ne pouvait rien dire à son sujet. La scène que vous venez de voir au visiphone sonne faux parce que Jord Parma joue son rôle. Jord Parma n'a jamais existé. *Tout ce procès n'est qu'une vaste farce.* "

Une fois encore il dut attendre que l'agitation se fût calmée. Il reprit alors :

" Je vais vous montrer l'agrandissement d'une image de l'enregistrement qui se suffit à elle-même. Lumière, Jael, je vous prie. "

On baissa de nouveau les lumières et l'ont vit réapparaître les silhouettes pétrifiées des officiers du *Far Star*. Mallow tenait son revolver atomique à la main. A sa gauche, le révérend Jord

à quelque exilé anacréonien ? Jorane Sutt et Publis Manlio auraient-ils voulu me voir tomber dans ce piège stupide ?... "

Sa voix se noya dans les clameurs de la foule. Des hommes le hissèrent sur leurs épaules et le portèrent jusque sur l'estrade. Par les fenêtres, il apercevait des torrents humains qui se mouvaient sur la place.

Il chercha des yeux Ankor Jael, mais il ne put distinguer un seul visage dans cette masse grouillante. Peu à peu, il finit par percevoir un cri scandé que reprenait la foule, avec une vigueur inlassable : " Vive Mallow... vive Mallow... "

Ankor Jael fixait le visage défait de Mallow. Ç'avaient été deux jours de folie, deux jours où ni l'un ni l'autre n'avaient fermé l'œil.

" Vous avez fait une remarquable exhibition, Mallow. Ne gâchez pas tout maintenant en voulant sauter trop haut. Vous ne pouvez songer à briguer sérieusement le poste de Maire. L'enthousiasme populaire est une force puissante, mais éphémère.

- En effet ! dit Mallow, aussi devons-nous l'entretenir ; le meilleur moyen d'y parvenir me semble être de continuer l'exhibition.

- Qu'allez-vous faire maintenant ?

- Vous allez arrêter Publis Manlio et Jorane Sutt...

- Comment ?

- Vous avez bien entendu. Que le Maire les fasse arrêter ! Peu m'importent les menaces que vous emploierez. Je tiens la foule... pour aujourd'hui, en tout cas. Il n'osera pas l'affronter.

- Mais sous quel prétexte les arrêter, mon cher ?

- Sous le meilleur. Ils ont incité le clergé des planètes extérieures à prendre parti dans les querelles de la Fondation. C'est interdit depuis Seldon. Accusez-les d'atteinte à la sûreté de l'Etat. Et je me fiche pas mal qu'ils soient condamnés ou non. Je ne veux simplement plus les avoir sur mon chemin jusqu'à ce que je sois Maire.

- Les élections sont dans six mois.

- Nous n'aurons pas trop de temps " Mallow se leva d'un bond et saisit Jael par le bras. " Ecoutez, je m'emparerais du gouvernement par la force, s'il le fallait... comme l'a fait Salvor

- Beaucoup de choses, mon très noble époux. Vous avez eu un nouvel entretien avec vos conseillers. Jolis conseillers, ajouta-t-elle d'un ton railleur. Une bande d'abrutis qui serrent leurs gains contre leur maigre poitrine sous l'œil courroucé de mon père.

- Et de quelle source, ma chère, tirez-vous ces précieux renseignements ?

- Si je vous le disais, fit-elle avec un rire léger, ma source aurait tôt fait de devenir cadavre.

- Comme il vous plaira, dit le Commodore en haussant les épaules. Quant au courroux de votre père, je crains fort qu'il se manifeste surtout par un refus mesquin de me fournir d'autres astronefs.

- D'autres astronefs ! s'écria-t-elle. N'en avez-vous pas déjà cinq ? Ne le niez pas. Je sais que vous en avez cinq ; et on vous en a promis un sixième.

- Il était promis pour l'année dernière.

- Mais il suffit d'un - rien qu'un - pour réduire en cendres cette Fondation. Un astronef... et leurs ridicules petits appareils sont balayés de l'espace.

- Même avec une douzaine, je ne pourrais attaquer leur planète.

- Mais combien de temps tiendrait-elle, leur planète, une fois leur commerce arrêté et l'embargo mis sur leurs cargaisons de pacotille ?

- Cette pacotille nous rapporte de l'argent, soupira le Commodore. Beaucoup d'argent.

- Mais, si vous possédiez la Fondation, ne seriez-vous pas par là même maître de tout ce qu'elle contient ? Et si vous aviez le respect et la gratitude de mon père, cela ne vaudrait-il pas mieux encore que tout ce que la Fondation pourrait vous donner ? Voici trois ans maintenant que ce barbare a débarqué ici avec son matériel de prestidigitateur. C'est bien assez long.

- Ma chère ! fit le Commodore en se tournant vers elle, je vieillis. Je me fatigue. Je n'ai plus la résistance nécessaire pour souffrir votre babillage. Vous savez, dites-vous, que je me suis décidé. C'est vrai. Tout est réglé et Korell est en guerre avec la Fondation.

officiels et surtout à la langue compassée dans laquelle ils étaient rédigés.

" Combien d'appareils touchés ?

- Quatre bloqués au sol. Deux considérés comme perdus. Tous les autres repérés.

- Nous aurions dû faire mieux, grommela Mallow. Enfin, il ne s'agit que d'une escarmouche. "

Comme l'autre ne répondait pas, Mallow leva les yeux vers lui : " Il y a quelque chose qui vous tracasse ?

- Je regrette que Sutt ne soit pas ici.

- Allons bon, vous allez nous faire une conférence sur le front intérieur.

- Pas du tout, dit Jael d'un ton sec, mais vous êtes entêté, Mallow. Vous avez peut-être étudié dans ses moindres détails la situation internationale, mais vous ne vous êtes jamais soucié de ce qui se passait ici.

- Mais, c'est votre travail, il me semble ? Pourquoi croyez-vous que je vous ai nommé ministre de l'Education et de la Propagande ?

- Sans doute pour me faire vieillir plus vite, étant donné le peu d'appui que vous me donnez dans ma tâche. Voilà un an que je vous parle sans arrêt du danger que représentent Sutt et ses Religionnistes. A quoi serviront vos plans si Sutt fait un coup de force à l'occasion des prochaines élections et réussit à vous évincer ?

- A rien, j'en conviens.

- Et votre discours d'hier soir avait vraiment l'air d'avoir été écrit pour faciliter la campagne de Sutt. Etait-ce bien nécessaire d'être aussi franc ?

- Vous n'avez pas compris que je voulais couper l'herbe sous les pieds de mon adversaire ?

- Eh bien, fit Jael, furieux, vous n'y êtes pas arrivé. Vous prétendez avoir tout prévu, mais vous n'expliquez pas pourquoi vous avez fait du commerce avec Korell pendant trois ans, pour le seul bénéfice des Korelliens. Votre seul plan de bataille consiste à battre en retraite sans combat. Vous renoncez à toute relation commerciale avec les secteurs voisins de Korell. Vous proclamez ouvertement vos intentions pacifiques. Vous ne



missionnaires soutenaient nos travaux de conquête, c'étaient des hommes comme vous qui condamnaient la nouvelle politique. Aujourd'hui qu'on en a fait l'expérience, vous la trouvez raisonnable, sage, douée de toutes les qualités susceptibles de séduire un Jorane Sutt. Mais, dites-moi, comment nous tirerez-vous du pétrin où nous sommes ?

- Vous voulez dire de celui où *vous* nous avez mis ? Je n'y suis pour rien.

- Si vous voulez.

- Une offensive énergique s'impose. L'inaction dans laquelle vous vous obstinez est fatale. C'est un aveu de faiblesse vis-à-vis de toute la Périphérie ; et vous savez combien il est important pour nous de sauver la face : il ne manque pas de vautours qui ne demandent qu'à venir dépouiller notre cadavre. Vous devriez le comprendre. Vous êtes de Smyrno, n'est-ce pas ? "

Mallow, sans relever l'allusion, demanda :

" Et si vous écrasez Korell, que faites-vous de l'Empire ? Voilà le véritable ennemi. "

Sutt eut un sourire narquois. " Oh ! non, les rapports que vous avez communiqués à la suite de votre visite sur Siwenna sont significatifs. Le vice-roi du Secteur normanique tient à provoquer des troubles dans la Périphérie parce qu'il compte en profiter, mais ce n'est là qu'un à-côté de la question. Il ne va pas risquer toutes ses forces dans une expédition aux confins de la Galaxie alors qu'il est entouré de cinquante voisins plus hostiles les uns que les autres, et qu'il a encore un empereur contre qui se soulever. Je ne fais que paraphraser vos propres paroles.

- Mais si, Sutt, il pourrait nous attaquer, s'il nous estime assez forts pour être dangereux. Et ce pourrait bien être son avis si nous détruisons Korell après l'avoir attaquée de front. Nous devons faire montre d'une extrême subtilité.

- C'est-à-dire... "

Mallow se carra dans son fauteuil. " Sutt, je vais vous laisser une chance. Je n'ai pas besoin de vous, mais vous pouvez me servir. Je vais donc vous dire où nous en sommes et vous pourrez alors soit vous ranger de mon côté et participer à un gouvernement de coalition, soit jouer les martyrs et croupir en prison.

après l'autre, tous ces merveilleux petits appareils cesseront de fonctionner ?

" Les appareils domestiques vont se détraquer les premiers. Après six mois de cette inaction que vous abhorrez tant, les couteaux atomiques de cuisine ne découperont plus rien. Les fours atomiques ne chaufferont plus. La machine à laver sera hors d'usage. Le climatiseur va s'arrêter au beau milieu d'une étouffante journée d'été. Qu'en dites-vous? "

Il attendit la réponse de Sutt.

- Je n'en dis rien, fit celui-ci. En temps de guerre, les gens en supportent bien d'autres.

- Exact. Ils enverront leurs fils se faire massacrer par milliers dans des astronefs qui se briseront en vol. Ils accepteront de vivre de pain et d'eau dans des abris souterrains durant les bombardements ennemis. Mais la résistance devant les petits ennuis faiblit vite quand on n'a pas pour vous aiguillonner le sentiment patriotique que le pays est en danger. Cela va être une période où il ne se passera rien. Pas de blessés, pas de bombardements, pas de batailles.

" Simplement un couteau qui ne coupera pas, un four qui ne chauffera plus, une maison qui gèlera en hiver. Ce sera désagréable et les gens murmureront.

- C'est là-dessus que vous fondez vos espoirs ? fit Sutt, incrédule. Qu'attendez-vous ? Une révolte des ménagères ? Une jacquerie ? Un soulèvement des bouchers et des épiciers qui crieront : Rendez-nous nos machines à laver automatiques Super-Essor ?

- Non, mon cher, non, dit Mallow. Ce n'est pas là-dessus que je compte. Je m'attends, en revanche, à voir se développer un climat de mécontentement qu'exploiteront, par la suite, des personnages plus importants.

- Lesquels ?

- Les industriels, les propriétaires d'usines, les fabricants de Korell. Au bout de deux ans du régime actuel, les machines commenceront à tomber en panne, l'une après l'autre. Ces industries que nous avons bouleversées en les faisant bénéficier de nos multiples appareils atomiques vont se trouver ruinées.

" Ils ne savent même plus comment fonctionnent leurs colosses. Les machines tournent automatiquement depuis des générations et les surveillants forment une caste héréditaire dont aucun membre ne serait capable de changer une lampe D si jamais elle grillait.

" La guerre se ramène à un conflit entre ces deux systèmes : l'Empire et la Fondation ; le colosse et le nain. Pour s'emparer d'un monde, les gens de l'Empire le comblent d'astronefs qui peuvent servir à faire la guerre, mais qui ne présentent aucun intérêt au point de vue économique. Tandis que nous, nous inondons les planètes de petits appareils inutiles en temps de guerre, mais qui jouent, dans la prospérité et le confort du pays, un rôle capital.

" Un roi ou un Commodore préférera les astronefs et fera peut-être même la guerre, coûte que coûte. Tout au long de l'histoire, les usurpateurs ont toujours sacrifié le bien-être de leurs sujets à ce qu'ils appellent l'honneur, la gloire, la conquête. Mais ce sont, en définitive, les petites choses qui comptent dans la vie : et Asper Argo ne pourra résister à la crise économique qui, dans deux ou trois ans, va ravager Korell. "

Sutt était près de la fenêtre, tournant le dos à Mallow et à Jael. Le soir venait, et les rares étoiles qui brillaient aux confins de la Galaxie commençaient à scintiller faiblement dans le ciel noir où quelque part, très loin, se dressait encore la formidable puissance de l'Empire.

" Non, dit enfin Sutt. Non, cela ne me plaît pas.

- Vous ne me croyez pas ?

- Je veux dire que je n'ai pas confiance en vous. Vous avez la parole trop facile. Vous m'avez dupé déjà, alors que je croyais votre cas réglé, lors de votre premier voyage sur Korell. Quand j'ai cru vous avoir coincé dans ce procès, vous vous êtes encore tiré du mauvais pas ; bien mieux, votre démagogie vous a porté à la Mairie. On ne peut pas se fier à vous : il n'y a pas un motif chez vous qui n'en dissimule un autre ; pas de déclaration qui n'ait ses sous-entendus.

" Supposons que vous soyez un traître. Supposons que, de votre visite en territoire impérial, vous ayez rapporté l'assurance qu'on vous donnerait un jour tous les appuis nécessaires pour

Je n'ai pas tout dit à Sutt : il a essayé de contrôler la Fondation elle-même par la religion, comme il dominait les provinces, et il a échoué. Ce qui est la preuve évidente que, dans le plan de Seldon, le rôle de la religion est achevé.

" Le contrôle par le biais de l'économie a donné de meilleurs résultats. Si nos relations commerciales avec Korell ont fait la prospérité de cette planète, nous n'y avons rien perdu de notre côté. Si demain les usines korelliennes ne peuvent plus tourner sans nous, si la prospérité des provinces s'épanouit par suite de l'isolationnisme économique, nos propres usines périront, faute de débouchés, et notre économie ne sera plus qu'un souvenir.

" Or, il n'est pas une usine, pas un centre commercial, pas une compagnie de navigation interstellaire qui ne soit sous ma domination, pas une de ces entreprises que je ne puisse étrangler si Sutt poursuit sa propagande révolutionnaire. Partout où cette propagande donnera des résultats, ou semblera en donner, je veillerai à ce que la prospérité économique cesse. Là où les efforts de Sutt échoueront, la situation demeurera florissante, car mes usines continueront à tourner normalement.

" Et, de même que je suis sûr de voir bientôt les Korelliens se révolter pour retrouver leur confort et leur prospérité, je suis non moins certain que nous ne ferons rien, nous, pour perdre ces mêmes avantages. Par conséquent, il faut jouer le jeu jusqu'au bout.

- C'est donc une ploutocratie que vous voulez instaurer, dit Jael. Vous faites de la Fondation un pays de commerçants et de Princes Marchands. Que nous réserve l'avenir ?

- Qu'ai-je à me soucier de l'avenir ? s'écria Mallow. Nul doute que Seldon l'a prévu et qu'il a préparé sa venue. Il se produira d'autres crises quand la puissance de l'argent aura décliné, comme c'est aujourd'hui le cas de celle de la religion. A mes successeurs de résoudre ces problèmes, comme je viens de régler celui qui nous occupe aujourd'hui. "

*KORELL : ... C'est ainsi qu'après trois ans de la guerre la moins active sans doute de toute l'histoire, la République de*